

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1932-33)

Préliminaires à la mythologie

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Préliminaires à la mythologie (1932-33)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, PRÉLIMINAIRES
À LA MYTHOLOGIE. Paris : Paul Hartmann, 1943, 222 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 6 septembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



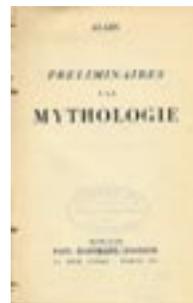
Table des matières

- I. – [Les sources de la mythologie enfantine](#)
- II. – [La mythologie humaine](#)

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

***PRÉLIMINAIRES
À LA MYTHOLOGIE***

Paris : Paul Hartmann, Éditeur, 1943, 222 pp.



[Retour à la table des matières](#)

Préliminaires à la mythologie (1932-33)

Première partie :

Les sources de la mythologie enfantine

« Comme nous avons été enfants
avant que d'être hommes... »
DESCARTES (*Principes*).

[Retour à la table des matières](#)

J'entends bien traiter de toute la mythologie possible. Et il n'est rien de si impénétrable pour un esprit positif que la persuasion de soi-même par les mouvements du cœur, que l'on observe en des esprits bien faits. Je me servirai de Maine de Biran et notamment de son *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, que je conseille de lire. Cet auteur est un bien pensant, comme on dit ; mais il est de ceux que la religion n'empêche pas de penser droit, comme si ce genre d'hommes mettait à part tous les préjugés possibles sous le couvert de la foi, et se trouvait par cela même tout à fait libre dans l'usage concret de la Raison, qui n'est autre que l'expérience.

Cette situation est fort difficile à comprendre pour celui qui y est tout à fait étranger ; et plus d'une fois j'ai mis en doute la bonne foi de ces penseurs qui prétendent garder comme une cloison entre ce qui est connu par l'investigation méthodique et ce qui n'est même pas vraisemblable. Mais la supposition d'une ruse et d'une duplicité dans les pensées ne mène à rien. Dans le fait, quand je

vois qu'un homme éprouve une peur tout à fait déraisonnable, comme par exemple le vertige malgré le garde-fou, je ne le considère point comme un comédien de mauvaise foi ; car il m'arrive d'éprouver moi-même de telles peurs. C'est par ce chemin que j'ai voulu débrouiller les fils de l'imagination. Mais je suis persuadé maintenant que c'est l'état d'enfance qui rend le mieux compte, des pensées absurdes dont les contes nous offrent comme un abrégé. Je veux maintenant en détail expliquer pourquoi.

Je parlerai comme un ami à des amis. Je m'excuse d'avoir trop souvent conclu avant d'expliquer ; cette méthode du trait est bonne contre l'adversaire ; c'est lui couper un tendon et puis un autre, par le moyen de feintes et de coups soudains. Mais on n'y gagne que de s'amuser. Tous les tendons coupés, et couchés sur le lit du paralytique, ils bégaient encore les mêmes choses. Je ne rangerai donc pas mes preuves en bataille, et même je fuirai les preuves, appelant seulement l'attention sur des faits bien connus ; et tant mieux si je n'évite pas toujours l'obscurité ; car le problème est grand et difficile, et il vaut mieux donner à penser que de laisser croire que tout est éclairci.

Je dirai d'abord brièvement qu'il y a deux sources de la connaissance positive, l'entendement et le monde ; le type le plus connu de la connaissance d'entendement est la géométrie ; et la géométrie appliquée au monde est une connaissance vraie des formes, des distances, et de leurs relations. Toute l'affaire du chercheur est d'éliminer l'imagination, qui, dans la première et naïve connaissance, se passe si bien des règles de l'entendement et de la présence du monde. Et toute la difficulté est de savoir comment nous sortons de cet état. C'est ici que je suivrai Biran, dont les analyses sont encore toutes neuves.

Le sens du toucher est l'instituteur des autres ; tout le monde le sait. Mais qu'y a-t-il à remarquer dans le toucher ? Exactement ceci, qu'à part les blessures et souffrances subies, qui n'instruisent point, je me donne volontairement la connaissance des reliefs, de la dureté, du poli, du coupant, du rugueux, du pulvérulent. Par exemple, si je reçois une pierre sur la tête, je ne puis pas dire qu'en cela j'explore le dur et le coupant de la pierre ; mais cette même pierre, je la puis effleurer de ma main, en faire le tour, appuyer plus ou moins, essayer de l'entamer, de la gratter, de la rompre ; et le travail n'est que la suite de cette exploration. Ici je suis maître de mes sensations, je me les donne quand je veux, aussi souvent que je veux, au degré que je veux.

Si je passe maintenant du toucher à la vue, je remarque que ce genre d'exploration ne m'est plus possible ; je puis fermer les yeux ou les ouvrir, éclairer plus ou moins l'objet ; mais je n'ai pas le moyen de palper et d'appuyer plus ou moins par la vue ; ce violet-ci et ce rouge-là s'imposent comme ils sont ; ils coulent en moi dès que j'ouvre la porte ; je ne puis m'en délivrer en les possédant, comme il est si simple pour le coupant d'une pierre, que j'éprouve plus ou moins. Ce caractère de la vue est encore plus marqué pour l'ouïe, sens qui, par lui-même, entend ou n'entend pas, mais ne peut nullement appuyer sur les sons ni choisir entre eux, sinon par des moyens indirects. Seulement, chose remarquable, je dispose d'un organe qui produit toutes sortes de sons ; et ces sons que je produis par, la voix, je peux les enfler, les diminuer, les varier, et les proposer ainsi à mon oreille, qui, par ce moyen, apprend à entendre et à

discerner. Et il est clair que, pour la vue, je ne dispose pas d'un tel moyen. C'est ce qu'on veut dire quand on reconnaît que la vue ne nous ferait rien connaître du tout si elle n'était instruite par le toucher. D'où l'on voit que nos vraies connaissances sont celles que nous acquérons par l'exploration volontaire, et que la vue, par exemple, sans le toucher ne nous donne que ce que le langage appelle bien des visions.

Toute la sagesse est à refuser les visions et à se donner comme on veut et autant qu'on veut, par le mouvement des membres actifs et surtout des mains, les connaissances que l'on cherche. De ces remarques on comprendra assez ce que c'est qu'un visionnaire. Et, étendant le sens de ce mot, j'appellerai visionnaire celui qui s'instruit par sons entendus et non produits, par coups reçus, enfin par cette pluie de l'expérience qui ne cesse jamais, qui est abondante sur tous, et qui ne donne jamais aucun savoir. L'homme ne s'instruit qu'en essayant son pouvoir, et en portant sa réflexion sur l'exercice de ce pouvoir, ce qui est travail. Et considérez longtemps ce terme, en son sens positif, qui implique action efficace, suite, recommencement, car c'est le travail qui éclaire le monde.



Je voulais arriver à ceci, que l'enfant ne commence pas par travailler. On le nourrit, on le porte, on écarte ce qui peut lui nuire, et ce qu'il désire on le lui donne. Cet étrange état n'empêche pas qu'il sente, qu'il retienne, qu'il prévoie. Je comparerais toute la surface sensible de l'enfant à une sorte d'œil qui est comme un théâtre ou un écran, successivement occupé par des ombres agréables ou désagréables qui sont toutes des visions, c'est-à-dire des choses reçues et subies. D'où un genre de savoir qui ressemble à ce que dit Platon des prisonniers de la caverne ; car ils apprennent à nommer ces ombres, et quelquefois à en prévoir le retour ; mais ils sont incapables de les produire et de les retenir. Et toutefois l'enfant est encore plus mal placé, car il possède une sorte de pouvoir sur ces ombres, mais uniquement par les cris et autres signes ; les hommes ou les nourrices écartent alors ce qui lui déplaît et lui présentent ce qui lui plaît. Et l'enfant apprend d'abord cette étrange science qui est toute d'incantation, et d'incantation efficace. Cette méthode folle se retrouve dans les pratiques des célèbres sorciers faiseurs de pluie, qui sont assurés de faire venir la pluie en l'appelant par des signes ; et ils sont trompés par ceci que la pluie finit toujours par arriver. Et de même les peuplades qui appelaient à grands gémissements la lune nouvelle finissaient par la voir paraître. Par les mêmes causes un petit chien croit qu'il fait peur aux passants, car ils passent. L'enfant exerce le même genre de puissance. D'où il arrive qu'il ignore tout à fait le travail, et vit seulement selon la prière. Ajoutons qu'il prend d'abord connaissance des forces supérieures à forme humaine, la maman, la nourrice, le père, pour lesquels il suppose naturellement que rien n'est impossible. Ici se trouve presque toute la matière des contes, et même certains détails de forme ; car les vieilles sorcières représentent ici les vieillards, génies difficiles à remuer, et dont les décrets sont incompréhensibles. Et souvent aussi les génies ont forme de serviteurs ; car l'enfant dépend

beaucoup des serviteurs, qui ont chacun leur domaine, cuisine, écurie, jardin ; et cette division des attributions se retrouve aussi dans les contes.

Je vois donc se former dans l'esprit de l'enfant une connaissance qui, sans être fausse, est pourtant folle, par une disproportion évidente entre le savoir et le pouvoir ; l'enfant sait d'abord bien au delà de son réel pouvoir. Et, par exemple, l'enfant connaît étrangement les distances ; car il voit bien que des choses inaccessibles deviennent proches, ou le contraire ; mais comme il ne fait pas d'abord le travail de parcourir, étant roulé en voiture ou porté à bras, il manque la vraie notion de distance, qui est liée au travail ; et cela est presque sans remède, puisqu'il y aura toujours cette inévitable avance de la connaissance fausse sur la connaissance vraie. C'est de la même manière que celui qui va en train express de Paris au Havre n'a point la vraie connaissance de cette distance, comme l'aura le vagabond qui fait la route à pied. Je définis le bourgeois comme un homme qui profite des résultats sans penser au travail ; et le bourgeois serait donc à cet égard un enfant ; mais il faut dire alors que tout enfant est d'abord bourgeois. Cela est de grande conséquence, car on comprend que le bourgeois est visionnaire plus ou moins.

Je laisse aller pour le moment ces idées, et je reviens à la puissance propre de l'enfant. Il sait explorer par la main ; c'est par là que commencent ses connaissances positives ; mais ces connaissances ne sont aussi qu'une petite partie de son savoir ; il est savant sur le biberon, le hochet, le polichinelle, la poupée, mais que peut-il savoir de la porte du jardin ? Elle s'ouvre à ses cris, comme la caverne d'Ali-Baba s'ouvrait au Sésame ; et il ne sait pas l'ouvrir autrement. Un chat est fort avancé devant une souris, mais il est bête devant une porte. L'enfant aussi sait miauler pour une chose ou pour une autre. Mais ce miaulement même est le premier objet de ses études positives, et aussi le plus trompeur. L'enfant apprend à produire lui-même, et par travail du gosier, toutes sortes de sons ; et son premier ramage n'est autre chose que cette exploration du monde sonore ; et parce que les nourrices sont bien attentives à lui répéter toujours les mêmes miaulements pour le même objet, l'enfant apprend vite à parler ; cette connaissance de l'incantation et des formes de l'incantation précède de loin la connaissance des choses, je dis la connaissance par exploration volontaire. Presque toute la pensée de l'enfant est ainsi occupée d'abord à parler. Savoir, c'est d'abord savoir parler, ne pas se tromper sur les noms. Tous ces noms ont un pouvoir magique, comme j'ai expliqué ; ainsi la magie est naturellement la première connaissance pour tous, sans compter qu'elle est la plus aimée, puisqu'elle représente un pouvoir sur de puissants serviteurs.

Le mystère commence là ; ou, plus exactement, toutes nos connaissances, ou presque, sont d'abord mystérieuses. Comte, sans descendre aux petites raisons, a fort bien expliqué que notre savoir est soumis à cette loi d'être théologique premièrement ; et toute l'histoire du savoir humain ne retrace qu'un effort pour découvrir les choses à travers un nuage théologique, peu à peu changé et comme clarifié en un brouillard métaphysique. Je ne vois point de faute dans cette doctrine de Comte, encore si peu comprise. Je cherche à l'éclairer ici par le dessous. Parce que, selon le mot de Descartes, nous avons tous été enfants avant d'être hommes, nous avons à faire tous ce travail de débrouillement à partir des idées les plus fausses et les plus chimériques, qui sont en même temps les plus naturelles. Et cette remarque va fort loin. Car une

théorie du savoir comme résultant tout de l'expérience est comme nulle, si elle oublie que l'expérience enfantine, parce qu'elle dépasse de loin le pouvoir de travail de l'enfant, est toujours et sans exception la plus trompeuse de toutes. Et ce simple fait, que l'enfant parle avant de savoir ce qu'il dit, explique assez que nos connaissances naturelles sont d'abord purement verbales ; ce qui, joint à ce que notre première puissance est de persuasion, donne une idée plus approchée de l'esprit bourgeois, qui consiste à tout faire et à tout obtenir par des paroles.

D'après cette remarque, on comprend par exemple qu'un chirurgien est moins bourgeois, ou plus prolétaire, qu'un médecin, et que tout gouvernement est bourgeois, sans remède aucun ; car gouverner c'est agir par des signes, et c'est à beaucoup d'égards un métier d'enfant. C'est par la même invincible loi qu'un pousse-wagon devient bourgeois aussitôt qu'il passe aux écritures. Et, parce que la mythologie verbale est la source de toute folie, comme le travail de la main sur la chose est la source de toute sagesse, je vois que l'effort du prolétariat contre la bourgeoisie est très bien dirigé ; mais il me semble aussi que le projet de former un État tout prolétarien rencontrera et rencontre déjà des obstacles imprévus, par le retour si naturel aux idées d'enfance et à la magie originaire. Il y a remède à tout ; mais il faut premièrement comprendre ce gouvernement des sages par les fous, ou, si l'on veut, des hommes par les enfants, qui fait le fond du spectacle de l'histoire.



J'ai circonscrit et en quelque sorte cerné l'imagination ; je suis bien loin de la tenir ; et c'est la partie la plus difficile de toute étude réelle, que de rendre compte de cette partie folle qui ne cesse, selon un mot célèbre, de faire la folle. Je veux maintenant considérer les émotions propres à l'enfant, dont la peur est la principale ; et certes la faiblesse y est pour quelque chose ; mais il faut tenir compte aussi de cette connaissance visionnaire et magique, pour laquelle il n'y a point de possible et d'impossible.

Tout est apparition à celui qui obtient sans travail. Toute notre notion du monde réel revient à cet enchaînement de puissances mesurables, et toujours mesurées en travail, qui font un monde où tout se tient, où une chose n'est ce qu'elle est que par la condition de toutes les autres. Et je crois que la différence des visions aux connaissances ne dépend pas du contenu. Toutes les visions sont vraies. Il n'est pas faux qu'un bâton plongé dans l'eau paraisse brisé, ni qu'une tige de réverbère paraisse bien plus grande lorsqu'elle est dressée que lorsqu'on la voit étendue par terre. Tout cela s'explique, soit par les lois physiques de la lumière, comme pour le bâton brisé, soit par les mouvements de l'imagination, comme pour le réverbère. Mais, au rebours, pour celui qui n'explique pas le monde d'après l'expérience du travail et de la mesure des travaux, tout est vision et tout est faux. Le spectacle du ciel est faux, tant que je ne l'explique pas par des lois mécaniques ; mais quand j'ai formé le système solaire selon la liaison des forces et des travaux, le spectacle apparent est vrai ; car d'où je suis, et ayant des yeux comme j'ai, je ne puis que voir le soleil se lever et se coucher, et tout le système des étoiles tourner autour de notre terre. Et cela revient à dire que l'expérience, c'est à-dire le sim-

ple fait d'être au monde, nous met en présence d'apparences vraies, mais qui peuvent être la source des connaissances les plus fausses. Et le type le plus commun, peut-être même unique, de nos erreurs, consiste à croire qu'une apparence peut revenir en quelque sorte séparée, c'est-à-dire sans les conditions et liaisons qui la font réelle. Et l'enfant, qui n'a pas l'idée de cette liaison des choses ni de la loi des travaux, est disposé à croire que n'importe quoi va se montrer.

Je suis persuadé, dans le fond, que les visionnaires célèbres n'ont jamais vu ce qu'ils craignaient ou espéraient de voir ; je crois seulement qu'ils l'ont attendu. Et il n'y a pas de différence importante entre le cas où l'on croirait voir un bandit, et le cas, bien plus commun, où l'on croit fermement qu'il est derrière la porte. La peur est presque le tout de l'imagination ; si l'on y joint l'impatience, le désir, l'espérance, et d'autres mouvements de ce genre, on pourrait dire que l'émotion est toute l'imagination. C'est là le point difficile, et que je veux que l'on examine sans préjugé. La doctrine commune de l'image est toute à refaire.

*

Il faut bien, quelle que soit la doctrine, que l'image soit ramenée à quelque mouvement dans notre corps ; et notre corps est ainsi l'objet réel qui porte les images. Mais l'erreur est de croire que les images sont des copies des objets. Il est connu que les mouvements propres de l'œil, je veux dire des éléments rétinien, ébranlés par quelque cause physiologique, se traduisent dans le champ visuel noir par des taches et des houppes changeantes qui prennent successivement diverses couleurs et diverses formes. Quelquefois ces images, que l'on nomme entoptiques (intérieures à l'œil), sont la copie même d'un objet que l'on vient de voir, et se changent en une image complémentaire de cet objet.

Soit un chapeau de paille éclairé par le soleil et se détachant sur un fond assez sombre. Je ferme les yeux ; je le vois un court moment brillant comme je le voyais, évidemment par l'ébranlement continué des éléments rétinien sensibles au jaune. Et puis, presque aussitôt, je le vois comme une tache violacée, c'est-à-dire de couleur complémentaire au jaune, évidemment par la fatigue des éléments rétinien sensibles au jaune, ce qui donne la prépondérance aux autres éléments, dont l'ébranlement nous fait sentir la couleur complémentaire ; étant admis que tous les éléments vibrant ensemble nous font voir du blanc. Je n'insiste pas sur cette théorie, qui n'est d'ailleurs guère discutée ; les faits sont ce qu'ils sont, et chacun peut les observer. Une fenêtre éclairée vue d'une chambre assez sombre, par exemple le matin ou le soir, donnera une image consécutive d'abord, où les barreaux sont plus sombres que les vitres, et puis une image complémentaire, où les barreaux se détachent en clair. Ces effets ne durent pas longtemps ; et l'on comprend aisément que la perception de divers objets brouille aussitôt les images consécutives et complémentaires ; c'est pourquoi je ne crois pas que le support de l'imagination visuelle soit dans telle ou telle image qui suit la perception d'un objet déterminé.

Je crois plutôt que nous imaginons d'après les formes indistinctes et changeantes que chacun peut remarquer avant le sommeil, quand la lumière est éteinte. Pour ma part, j'ai observé deux fois le changement de telles taches en objets de rêve, mais plutôt j'ai saisi le moment où ce changement allait se faire. Une fois c'était une espèce de boule colorée de taches claires et obscures, qui me sembla à un moment un visage d'homme ; mais ce visage s'évanouit aussitôt. Une autre fois je vis une sorte de bande claire aux bords déchiquetés devenir un court moment une ligne de maisons villageoises. Mais on comprend que l'observation de visions de ce genre soit impossible ; elles ne durent point. Et il est clair aussi qu'il y entre une part d'interprétation qui tient à d'autres causes, exactement à d'autres mouvements de notre corps. Par exemple si l'organe parleur prononce le mot maison ou le mot bandit ou voleur, et si tout mon corps esquisse le mouvement d'entrer dans une maison ou le mouvement de fuir, on comprend que ces témoignages de moi à moi, plus ou moins émouvants, sont pour beaucoup dans la croyance, quoiqu'ils ne changent nullement les images visuelles indistinctes. Ici, comme dans bien des cas où je perçois mal, je crois voir parce que j'ai peur ou parce que j'espère. Qui n'a cru voir un lièvre courir, quand ce n'était qu'une feuille poussée par le vent ? Qui n'a pris pour une biche ou pour un loup une souche surmontée de quelques feuilles ?

Cette exploration de nos erreurs est sans fin. Chacun peut la pratiquer selon les occasions. Un homme de grand sens, et qui était philosophe de la bonne manière, me raconta un jour une illusion qui fut une révélation pour lui. Étant en chemin de fer, et les yeux paresseusement portés vers le paysage, il vit sur le flanc d'une colline un animal qui, d'après la distance supposée, devait être un monstre à pattes grêles, avec deux ailes, une grosse tête, enfin de quoi effrayer. Ce n'était qu'une mouche sur le carreau de la vitre. Ce sage était ravi d'avoir surpris en lui-même le moment de l'aveugle croyance et l'espèce de terreur qui la soutenait ; cela lui expliquait, disait-il, toutes les visions que l'on raconte. Je crois que des expériences de ce genre viennent à chacun de nous, s'il y fait seulement attention. Ceux qui lisent vite ont pu remarquer des erreurs de lecture énormes. J'en citerai une que je fis au sujet d'une enseigne dont les lettres se trouvaient un peu cachées par des branches ; je lus salon de confiture, et me voilà à réfléchir là-dessus, supposant quelque Anglaise qui avait cru désigner ainsi une maison de thé et de pâtisseries. Cependant je changeai de place, et je lus ce qu'il fallait lire : salon de coiffure. Chacun remarquera aisément de telles erreurs dans ses propres perceptions.

Il faut faire attention à ceci que dans tous ces cas on est d'abord assuré d'avoir bien lu ou d'avoir bien vu ; on en jurerait, si l'on n'avait pas l'occasion de rectifier aussitôt cette première vue. Que serait-ce si une grande peur ou un grand désir, ou une attente déterminée et un peu impatiente, confirmait aussitôt notre erreur ? Si l'on revient maintenant à penser à la situation de l'enfant porté à bras, qui voit les choses paraître et disparaître sans pouvoir essayer sur elles son propre travail, on comprendra un peu cette disposition où il se trouve à tout croire, à tout craindre, à accepter toute présence, toute apparence de présence, toute imminence de présence, d'après les plus faibles signes.

Nos yeux, par la fatigue, par le cours du sang et des humeurs, par l'action diffuse aussi de la lumière à travers les paupières closes, produisent donc des apparences indistinctes qui sont une partie de la trame de nos rêves. C'est peu ; mais ce n'est guère moins que ce que nous voyons dans un lieu mal éclairé, ou dans des feuillages, ou dans les crevasses d'un mur. Et l'on sait qu'alors nos rêveries vont souvent fort loin. Mais il faut faire attention à ceci qu'un homme attentif s'apercevra aisément que, quelque folie qu'il imagine, il ne voit et n'a jamais vu que ce qu'il voit. Je crois voir un visage dans les crevasses d'un mur ; mais l'illusion n'est jamais dans le spectacle visuel, quoiqu'on ait bien envie de croire qu'elle y est ; je ne vois jamais qu'une crevasse. La croyance que je vois un visage vient certainement d'autres causes.

Je veux raconter ici une peur d'enfant. Une petite fille, dans une chambre qui donnait sur un boulevard, ne pouvait s'endormir. Je cherchai ce qui pouvait l'effrayer. Elle avoua enfin que c'était une ombre mouvante de feuillages, projetée par un réverbère. Et je lui disais : « Tu sais bien ce que c'est. Ce n'est qu'une ombre de branche feuillue ! » Je vis qu'elle le savait bien, mais qu'elle avait pour tout de même. C'est qu'elle croyait voir autre chose, par d'autres causes, par des mouvements de son corps qui donnaient à une image si simple une signification terrible.

Parmi ces mouvements du corps humain, qui produisent aussi des drames imaginaires, je mets en bon rang les mouvements de la parole, qui ne cessent jamais d'accompagner nos pensées. J'ai expliqué comment l'enfant vit principalement de paroles, et pourquoi il croit naturellement que les paroles annoncent les choses et les font paraître. Cette ancienne coutume, qui est en nous tous, n'est jamais tout à fait abolie. Le récit se fait croire ; telle est la puissance des contes. Cette petite fille dont je parlais se racontait à elle-même des histoires, en marchant à grands pas dans un salon. Mais là-dessus elle ne disait rien ; il fallait la surprendre. Et j'ai pensé que cette marche à grands pas était en partie de mimique dramatique, mais avait surtout pour effet de brouiller et mêler les perceptions de la vue, qui formaient alors un support suffisant pour le récit qu'elle se faisait à elle-même. Et c'est pour la même raison que les contes des veillées arrivent aisément à émouvoir. Une chandelle ou deux, les ombres d'une grange, les murs mal éclairés, tout cela soutenait l'imagination. En plein jour et dans le travail, l'imagination aurait été moins crédule. Si le lecteur veut se donner l'image d'une veillée, qu'il lise le *Médecin de Campagne* de Balzac, où il découvrira encore beaucoup d'autres idées. Mais le conte de la *Bossue courageuse*, qu'il y trouvera, me paraît un très bon modèle de l'imagination fantastique habilement mêlée au vraisemblable, et soutenue par la terreur. Sur cet exemple, le lecteur pourra examiner ce que c'est que croire et ce qui soutient le croire. Il y retrouvera ses peurs d'enfant et son âme d'enfant. Le croire, selon mon opinion, est le même en tous ce qui fait la différence de l'un à l'autre, c'est la proportion variable des connaissances positives qui entourent le croire et le limitent. On peut croire que l'on voit un visage dans la lune, et savoir en même temps qu'il n'y est pas. On le sait par une longue chaîne de raisons, qui toutes s'appuient sur un ensemble d'explorations directes et familières ; si cette base manque, la croyance est monstrueuse ; elle occupe toute la pensée.

Ce qui manque d'abord à l'enfant, c'est le type même de cette connaissance positive, que chacun conquiert par le travail de ses mains, et non autrement. Je crois, c'est une idée que je voudrais débrouiller, je crois que la contemplation de la nature fait un autre genre de visionnaires, dès que le travail des mains ne nous remet pas en présence de la chose résistante, de la chose qu'on ne cesse d'explorer. Il y a dans les têtes bourgeoises une trop grande proportion de connaissances verbales et de contemplations purement visuelles ; d'où il doit résulter une pensée presque toute chimérique, dont on voit maintenant les effets ; ce n'est que l'enfance continuée. Le monde comme existant, qui est le régulateur de toutes nos pensées, est ce qui manque le plus aux conducteurs d'hommes. La guerre en a donné des preuves innombrables. Car les chefs possédaient à fond l'art de commander par des signes, mais ils n'avaient qu'une vague connaissance des conditions réelles ; là-dessus ils croyaient ce qu'ils désiraient croire. L'enfant est de même, car lui aussi apprend d'abord et bien vite à se faire servir ; c'est son savoir propre ; mais il apprend bien tard que le moindre service est un travail, et même il ne l'apprend jamais bien s'il ne travaille lui-même.



Je n'ai pas encore décrit tous les mouvements du corps humain qui nous persuadent. J'en ai dit assez sur la parole pour que chacun suive et développe cette immense idée, à savoir que l'homme pense son discours avant de penser les choses. Il reste les mouvements de l'émotion, qui ne sont pas peu. L'émotion, chacun le sait, est purement physiologique ; les raisons ne viennent qu'ensuite. L'exacte description des mouvements dans les diverses émotions est fort difficile à faire ; si l'on veut trouver à ce sujet quelque fil directeur, il faut lire le *Traité des Passions* de Descartes. Afin d'orienter un peu les recherches, je considérerai d'abord les mouvements que nous faisons devant une attaque réelle ou une surprise réelle. Un homme qui tombe le long d'un escalier ou le long d'une pente rocailleuse ne tombe pas comme une pierre ; tout au contraire il se remue de diverses façons. Parmi ces mouvements je distinguerai ceux qui sont volontaires, comme de s'accrocher, de se préserver, et choses semblables ; auxquels s'ajoutent des mouvements appris, mais non délibérés, comme de se préserver les yeux, de plier les membres devant l'obstacle, et autres contorsions ; tous ces mouvements sont musculaires. De même quand on est assailli par surprise, les mouvements de défense et de riposte sont les uns volontaires, les autres appris et involontaires. Dans les deux cas ces mouvements musculaires sont accompagnés de mouvements vasculaires, c'est-à-dire qui concernent la circulation des fluides dans notre corps. Tout le monde a l'expérience de l'essoufflement, des battements du cœur, de la rougeur, de la pâleur, des impressions de chaleur et de froid qui sont la suite d'une alerte. On comprend aisément que des efforts musculaires violents ne peuvent manquer de paralyser la respiration et de troubler profondément le cours du sang. On sait que, dans l'effort, la cage thoracique, appui des muscles des bras, se gonfle d'air et que la respiration s'arrête. D'un autre côté, le raidissement des muscles chasse le sang vers les parties molles. Sans compter que le système nerveux relie tout à tout, ce qui fait qu'un changement ne peut se faire dans une partie, par exemple une piqûre, sans faire en quelque

sorte sauter tout le reste. Cela donne déjà une idée d'une agitation en partie utile, en partie désordonnée.

Maintenant on peut penser, c'est l'idée de Descartes, que la plupart des mouvements sont réglés par l'utile, selon une très ancienne coutume, qu'on peut nommer instinct, sans laquelle la vie serait impossible. Par exemple les émotions désagréables consistent en des mouvements d'aversion, c'est-à-dire qui repoussent ; et cela est vrai non seulement des mouvements musculaires, mais des mouvements de nutrition, qui tous mis en alarme repoussent chacun à leur manière, de façon que l'aversion dispose l'estomac et le cœur comme ils seraient disposés devant une nourriture nuisible. Et au contraire les émotions agréables sont accompagnées des mouvements de l'appétit et de l'assimilation. D'où Descartes tire cette conséquence étonnante que la haine et la peur sont mauvaises pour la santé, au lieu que l'amour et l'espérance redoublent les mouvements favorables à la nutrition. Cette idée a des suites sans fin. Mais nous avons surtout à considérer la peur, qui est la plus commune de nos émotions à tous les âges, et la plus commune surtout dans l'enfance, où presque tout changement provoque des cris, des larmes, et les mouvements de l'aversion, quand le changement est soudain et inattendu.

On peut dire, en gros, que la peur d'un objet supposé provoque les mouvements d'aversion, de fuite et de défense que nous ferions si l'objet était présent. Mais je dis plus, je dis que ces mouvements sont l'imagination même, et que se représenter un objet absent ce n'est jamais qu'agir et réagir comme s'il était présent. D'où l'on peut voir que la cause qui nous fait craindre un objet imaginaire, et croire qu'il va paraître, n'est autre que la peur elle-même. Il reste à comprendre que la peur peut survenir en nous par de faibles causes, car un rien nous agite. La moindre impression, si elle est inattendue, met tout notre corps en alarme ; ou encore le moindre commencement de chute, impression qui est sans doute encore plus ordinaire dans l'enfant, parce qu'il n'a pas appris à lutter habilement contre la pesanteur ; ou bien l'émotion vive qui accompagne le moindre embarras du gosier, chose ordinaire chez l'enfant, et très émouvante pour tous. Ajoutons à ces causes la contagion par l'imitation du semblable, qui joue chez l'enfant encore plus que chez l'homme, et qui fait que la peur se communique, est renvoyée, et produit dans les assemblées d'enfants des paniques soudaines et sans mesure.

D'après ces remarques, qui sont bien loin d'épuiser le sujet, il faut dire que l'enfant est parcouru fort souvent par des frissons de peur, qui font même dans les tout petits comme des vagues, que nous appelons convulsion et grimace, et qui se terminent en cris et pleurs. Notons en passant que le cri est l'effet naturel de toute secousse musculaire et que les larmes, comme les autres sécrétions, sont la suite d'un mouvement du sang chassé vers les parties molles, et qui se filtre alors plus qu'à l'ordinaire dans toutes les glandes. Ceux qui voudront suivre ce genre d'investigations devront lire le beau livre de Darwin, qui a pour titre *l'Expression des émotions*.

Je veux maintenant essayer de comprendre comment les émotions font croire à la présence des choses absentes. Et cela est assez simple à première vue. Quoi de plus naturel, si l'on a peur, que de chercher un objet qui explique cette peur ? On écoute dans la nuit, on interprète, on suppose, parce que

d'abord on a peur. Et la peur ne manque jamais ; car la peur d'avoir peur est elle-même peur. Mais l'on peut serrer de plus près le rapport d'un mouvement de notre corps à la présence supposée d'un objet. L'action, et l'émotion qui en résulte, sont la suite ordinaire de la présence d'un objet ; elles en sont même pour nous le principal, et ce qui nous intéresse le plus, tant que nous ne sommes pas appliqués à connaître l'objet tel qu'il est, ce qui veut dire en faisant abstraction de l'effet qu'il produit en nous, et surtout de la partie de cet effet qui est tumultueuse. Or l'enfant très évidemment commence par s'intéresser dans l'objet à sa propre action et à sa propre émotion ; ou plutôt il mêle les deux, ne séparant point le cheval de l'action de monter à cheval, le chien d'un mouvement de fuite, et ainsi du reste. Or le jeu de l'imagination consiste à se livrer, quelquefois à demi volontairement, toujours par entraînement, aux mouvements de toute sorte que nous ferions si l'obstacle était présent ; c'est un moyen de le faire paraître, autant qu'il peut paraître s'il est absent.

Paraître dépasse beaucoup alors le sens d'une simple vision ; et je crois que, dans toute apparition, ce qui paraît ce n'est pas seulement un fantôme visuel, né du brouillard ou consécutif à une lumière trop vive ; ce qui paraît alors et ce qui fait preuve, c'est un mouvement bien réel dans notre corps, geste et émotion ensemble. Et cet effet est plus marqué dans l'enfant et dans les esprits enfants, parce qu'ils n'ont pas coutume de chercher des preuves plus fortes de la présence que leur émotion même. Pour bien comprendre ces effets, il faut penser à un homme qui fuit dans la nuit, et qui, par sa fuite même, se croit poursuivi.

Tel est le sens de la mimique infantine, qui se prend si aisément elle-même pour objet. Les jeux en sont la preuve. Car des enfants qui jouent à la voiture font seulement, à l'aide de quelques chaises, les mouvements de monter, de s'asseoir, de tenir les rênes et le fouet, ou de tourner le volant de direction. L'objet auxiliaire, ficelle ou dossier de chaise, ne sert que d'occasion ou de soutien au mouvement. L'attitude tient lieu d'objet. Un bâton fait un cheval, une baguette fait une épée, et le langage s'ajoute à tous ces signes. Alors aucun objet n'est plus ce qu'il est ; l'action peuple le monde d'objets invisibles. L'invisible est presque tout dans les jeux. Et tous les jeux diffèrent profondément du travail par ceci que l'effet résultant est tout à fait négligé, même dans les jeux de balle, où l'action change quelque chose. On joue toutes les fois que l'action est le témoin principal du monde ; on travaille, au contraire, lorsque c'est la chose qui est prise comme seul témoin valable de l'action ; le sillon est tracé, on le retrouvera demain ; on le continuera. Le jeu ne continue rien ; il recommence.

Cette notion est à considérer ; car l'idée infantine, encore bien puissante dans la plupart des hommes, est que l'action se suffit à elle-même, et témoigne assez des effets. Par exemple le geste vainqueur assure de la victoire. Et c'est ainsi que l'on peut comprendre un mot absurde, qui m'a été répété par un homme digne de foi. Un capitaine faisait tirer sur un avion, et l'homme dont il s'agit avait charge d'évaluer la distance. Il trouve une grosse erreur, il l'annonce pour rectification, mais le capitaine s'écrie : « Je tire quand même ! » Ici la part d'illusion est énorme et presque incroyable. Or, en beaucoup d'autres déclamations elle est mieux cachée, mais toujours de même source. Bien des fois un pas vif et libre a fait croire à la victoire ; et on peut même dire que tout

homme vigoureux est vainqueur de loin par cela seul que rien ne s'oppose à son geste impérial qu'il s'agite, il croit faire.

Tel est donc le jeu de l'imagination volontaire. Et il peut y avoir quelque chose de volontaire dans la recherche d'une chose redoutée, comme Montaigne dit que les enfants s'effraient d'un masque qu'ils ont eux-même barbouillé. Mais ce trait de la nature humaine est fort difficile à bien comprendre. Comment peut-on chercher le malheur et la peur ? Est-ce un essai de courage, où l'on se trouve d'abord assuré, et puis épouvanté ? Est-ce une sorte de jeu qui finit mal ? Je veux citer ici une expérience qui amènera le lecteur à en chercher d'autres dans ses souvenirs. Ma sœur et moi nous aimions jouer au loup avec la bonne. Elle se couvrait d'une descente de lit en peau de loup, et elle courait à quatre pattes en hurlant. Nous nous sauvions, et aussitôt nous mourions de peur, hurlant plus fort que le loup. L'autorité supérieure mettait fin au jeu ; mais nous recommencions. D'où l'on voit que des inventions mythologiques effrayantes peuvent être un jeu d'abord, et devenir effrayantes par l'effet même du jeu. Un homme peut croire à l'enfer par jeu, pour effrayer les autres, pour traduire quelquefois une forte rancune. On m'a conté qu'un grand mathématicien disait avec bonheur et assurance, d'un ennemi à lui qui venait de mourir : « Il grille ! Il grille ! » Et il se peut très bien qu'un tel jeu soit soudain tragique pour celui qui le joue, lorsque la peur le prend ; car la peur fait preuve, comme j'ai montré. D'autant qu'il y a dans toute religion bien des choses que l'on se plaît à croire, comme immortalité, justice finale, providence en cette vie, efficacité des prières, et choses de ce genre. Et j'ai remarqué quelquefois qu'un homme croit moins à ces choses agréables qu'à une pensée qui l'effraie ; mais c'est que la peur entre alors dans le jeu, et le change en tragédie. J'ai connu un ancien élève des Jésuites qui ne croyait plus à rien du tout de ce qu'on lui avait enseigné, excepté à l'enfer. C'était, selon mon opinion, des crises maladives de peur, qui aussitôt faisaient preuve, et évoquaient l'objet terrible. En règle, ce n'est pas parce qu'on croit à l'enfer qu'on en a peur ; c'est parce qu'on a peur qu'on y croit. Et si cela se rencontre en des hommes qui savent ce que c'est qu'un fait, comment on recherche un fait, comment on le mesure, comment on le manie, comment on le reproduit, pourquoi s'étonner qu'un enfant, qui ne sait rien de cette recherche, et qui croit toujours son propre émoi et son propre geste, soit sujet à croire ce que nul n'a vu ?

Mais qu'est-ce que croire ? Il faudrait ici regarder de près. Car, dans mon jeu du loup, est-ce que je croyais que cette apparence était réellement un loup ? Savais-je seulement ce que c'est qu'un loup, et par quoi on le distingue d'un chien ? Une enfant, qui se promenait avec son père dans les bois, se trouva à la rencontre d'une chasse, et seule pour un moment ; elle vit alors un vrai loup, et le remarqua à peine, l'ayant pris pour un chien. On m'a conté qu'un naturaliste au Siam, armé de son seul parapluie, vit sans émoi un énorme chat qui fit pft ! et disparut ; c'était un tigre. Au rebours, on comprend qu'il est bien aisé d'avoir peur du tigre, et de croire même qu'on l'entend marcher, alors qu'il n'y a point de tigre du tout. Ce n'est point le danger qui explique la peur. Un homme, après un attentat, alla porter chez le commissaire une bombe en forme de pomme de pin, non éclatée. Il savait que c'était dangereux, mais il ne le croyait point. On n'a pas peur par raison ; on peut donc avoir peur d'une chose que l'on juge en même temps déraisonnable et

impossible. Ou bien il faudrait avoir une idée très précise de ce qui est déraisonnable et impossible ; idée que l'enfant n'a pas ; et au contraire il forme naturellement l'idée, d'après son expérience propre, que n'importe quoi est possible dès que les puissances supérieures, père, mère ou nourrice, le veulent ou le permettent.

Par ces raisons l'enfant croira n'importe quelle mythologie imposée. L'arbitraire et le hasard n'ont pas ici de limite. Mais je veux traiter principalement de ce genre de mythologie qui est naturelle à l'enfant, même si personne n'entreprend jamais de le tromper. Il se trompera sur le travail, et cette erreur le suivra comme une ombre pendant toute sa vie.



Le pays de cocagne est une idée d'enfant ; et peut-être, si l'on y réfléchit, trouvera-t-on que certains hommes ne sont pas si éloignés de croire aux fontaines de lait et aux rochers de chocolat ; sans quoi ils s'étonneraient davantage de recevoir quelquefois pour un si mince travail de quoi acheter autant de lait et de chocolat qu'ils en voudront. Mais l'erreur d'un homme fait est ici incompréhensible ; et c'est par l'enfant qu'il faut éclairer l'homme. Or les erreurs de l'enfant sur les travaux, sur les prix, sur l'argent, lui sont naturelles ; elles sont la suite de sa première existence, où nécessairement il reçoit sans produire. À vrai dire il produit la puissance de travail par cette rapide croissance qui étonne toujours ; mais il ne s'en doute point. Et au contraire l'excès de vigueur et l'incroyable agitation qui sont l'effet de la croissance fait que l'enfant ne conçoit même pas la fatigue ; au reste, comme il n'est jamais forcé d'agir, dès qu'il est fatigué il dort. En sorte que l'état d'un vieil homme qui soulève et pousse ses jambes et qui s'éveille fatigué est tout à fait incompréhensible pour l'enfant.

Or, quel que soit l'âge, le travail suppose toujours une fatigue surmontée. On a pu lire des récits de femmes oisives qui, afin de s'éclairer, entreprenaient d'exercer quelque métier de femme, en apparence facile, comme de coller des étiquettes sur des bouteilles ; or ces femmes généreuses furent bien surprises d'éprouver d'abord une terrible courbature, et d'être forcées, après deux jours, de se mettre au lit avec la fièvre. Et cela est vrai aussi du travail paysan, qui semble plus libre ; on n'a pour s'en convaincre qu'à essayer de faire sérieusement la moisson. Or l'enfant, au moins à ses premiers pas, ne fait jamais de tels travaux. S'il y touche plus tard, c'est par jeu. Et lorsqu'il vient au travail réel, comme de rattacher les fils de tissage, il risque d'en mourir. En tout cas il apprend alors ce que c'est que le travail ; il est sorti de l'enfance. Il en est sorti, mais il l'a traversée ; il ne peut que garder un souvenir plus ou moins précis d'une époque où les choses lui venaient dans le temps d'un souhait, ou sur simple demande, ou comme récompense de politesse ; ces souvenirs, qui sont de tous, soutiennent la fiction d'un âge d'or, fiction qui se retrouve partout, quoiqu'elle soit partout contraire à la réelle histoire. L'idée du Paradis Terrestre est du même Genre. C'est l'idée d'un état d'innocence où les besoins étaient contentés sans aucun travail, où les bêtes sauvages étaient amies de l'homme. Ces deux traits, l'innocence et l'oisiveté, sont ceux de toute enfance ; car l'enfance peut finir bien tôt et trop tôt ; mais elle est la première condition de

tous. C'est ainsi que l'expérience commence d'abord par nous tromper. Et cet exemple de l'âge d'or fait voir que les souvenirs de l'enfance reviennent dans nos idées d'homme.

Selon mon opinion, même la première fatigue, qui est comme une maladie, ne donne pas encore une idée réelle du travail ; il faut aller jusqu'à la fatigue diffuse, et parcourir la longue suite des travaux, pour bien faire la différence entre le travail et le jeu. Il ne manque pas d'amateurs et de bricoleurs ; je me vante d'avoir fait de tout ou presque mais c'était sans contrainte et sans suite c'était avec plaisir, et attiré par la nouveauté et le plaisir d'inventer ; ce n'est toujours pas métier. Le métier est peine, et on dit très bien : un homme de peine. Nous imaginons faiblement l'existence de ceux qui vont chercher dans la terre le charbon et le pétrole ; ou encore le travail des pêcheurs de morue, souvent réveillés à coups de bâton. Mais le lecteur trouvera des renseignements plus proches de lui, et sur un métier en apparence facile, celui de pâtissier, dans le livre de Pierre Hamp qui a pour titre *Mes métiers* ; il y verra comment l'apprenti qui ne court pas ou qui ne se range pas devant l'homme pressé reçoit sur la tête un coup de spatule, un coup qui fait mal. Les jeux de l'enfant ne sont pas sans vivacité ni sans brutalité, mais ils n'ont pas cette suite monotone et impitoyable du travail réel. À vrai dire il y a une petite partie du travail qui est jeu, par la curiosité, par la nouveauté ; mais cette partie ne dure pas longtemps ; et le travail commence quand cette partie a cessé d'être ; le propre du travail, c'est d'être forcé.

J'insiste là-dessus, car c'est l'essence du travail, et c'est une suite de la situation réelle de l'homme sur la planète. L'on sait que les saisons, les éléments, et la chaîne même des travaux agissent sur l'homme par une contrainte continuelle et sans égards. Le moindre accroc, la moindre surprise ou maladresse se traduisent par un redoublement de travail. Et les choses ne considèrent point si l'on est ennuyé ou fatigué ; à l'extrême même de la fatigue surviennent l'éboulement, l'inondation, le feu. Le risque et le danger sont acceptables, et peuvent même plaire ; mais, par exemple à la guerre, il y a une partie de travail qui n'est bien connue que de l'homme de troupe ; on en prendra une idée dans le livre de Pezard : *Nous autres à Vauquois*. Ceux qui ont fait la guerre savent ce que c'est que dormir debout. Cette contrainte, qui va toujours au delà de ce que l'on croirait pouvoir supporter, est le propre des choses réelles et du monde existant.

L'existence n'a point d'autres marques que cette dureté des choses et cette nécessité d'un continuel travail. Hors du travail, et dans la contemplation, je ne vois pas ce qui distingue les choses présentes des choses simplement supposées. Un homme est fort souvent plus occupé et plus assuré de choses absentes et même de choses imaginaires, que du spectacle qu'il a devant les yeux. Le plus fameux des idéalistes, Berkeley, et un des plus fous, était un évêque, à qui le dîner venait tout fait ; et le plus fort c'est que cet évêque alla en Amérique pour une mission à fonder, ne réussit point, et revint, toujours doutant de la rugueuse existence des choses ; mais c'est qu'aussi il fut porté par un navire où il n'était point matelot ; et son travail d'évêque était de persuader par des paroles. Aussi se persuada-t-il lui même, par des paroles, que ce monde des choses n'est pas un monde de choses. Cet exemple fait caricature ; mais combien d'hommes ignorent que les choses n'attendent point et n'ont point pitié ! L'idéalisme est un état d'enfance ; et le profond Maine de Biran rattache cette

étrange opinion à l'exercice du sens de la vue. L'œil est idéaliste. Et pourquoi ? Parce que les impressions de l'œil se font sans aucun travail, sans aucune réelle exploration. Et cette remarque le conduit à d'autres, qui sont de nature à nous réveiller de notre naturel et agréable état de visionnaires. Et je veux insister un peu là-dessus, parce que les facilités et l'agrément des connaissances que l'on prend par la vue trompent souvent l'éducateur ; au reste l'éducateur est bourgeois par sa fonction, et j'entends par bourgeoisie l'enfance continuée. À quoi il y a remède ; mais il faut d'abord bien connaître son mal.

Biran donc se demandait, après bien d'autres, comment il se fait que des aveugles-nés soient capables de géométrie. Et certes, il sut bien comprendre que les notions de volume, de surface et de distance sont, à vrai dire, apprises par le toucher seulement, et que la vue n'en juge que par des signes indirects. Mais il trouva bien plus, à savoir que l'aveugle est mieux placé que le clairvoyant pour devenir un profond géomètre ; car, dit-il, l'espace visuel est tout fait et nous offre des apparences dans une intuition qui nous instruit par une évidence étalée, et d'ailleurs souvent trompeuse ; au lieu que l'espace tactile ne se présente que par parties, et soutenu par une construction et reconstruction continuelles, ce qui introduit dans la géométrie la succession des raisonnements, sans laquelle il n'est pas de vraie preuve. Ainsi le vrai géomètre est celui qui n'en croit pas ses yeux, et qui se fait aveugle.

Nous sommes tous en garde contre ces vues instantanées de l'enfant, qui croit comprendre ; et l'on connaît de ces figures ingénieuses qui font preuve par l'intuition ; mais ce sont de mauvaises preuves. En suivant les idées de Biran, à quoi il faudra de longues méditations, on arriverait peut-être à comprendre pourquoi. Au fond il n'y a absolument que le monde présent et résistant qui nous instruit ; et, comme je lisais dans Proust, toutes les opérations intellectuelles sont trop faciles quand l'objet est absent. Ce serait donc par les doigts en action qu'il y aurait un peu d'existence dans la géométrie ; encore trop peu ; et toutes les sciences ont grand besoin d'existence ; mais je reviendrai là-dessus.

L'enfant est donc, comme j'expliquais, et par bien d'autres raisons que l'on découvrira, étranger au monde du travail. Il l'imite par le jeu, mais il n'y entre pas. Et même le travail des classes n'est encore travail qu'à demi. Les choses, quand elles y sont, n'y sont qu'en morceaux préparés pour l'étude. Une tige de blé en pot n'est pas un champ de blé, et le tube de Toricelli est bien séparé de ces trous et montagnes d'air qui font la pluie, le vent et le cyclone. Les expériences scolaires sont en vase clos. Il le faut bien, je le sais ; mais aussi ce genre de connaissance n'est pas celui qui mettra, si je puis dire, l'enfant au monde. Et peut-être faut-il dire que ces expériences, qui sont des spectacles, laissent échapper la sévère loi du monde, qui est que toutes choses pèsent sur chacune ; et c'est l'outil qui sent ce poids-là.

J'avance péniblement dans cette partie de ma tâche ; mais il s'agit d'un grand débat. D'un côté la science que je veux appeler bourgeoise, et qui persuade par des discours et des expériences en vase clos, est la seule qui ait appris le long détour qu'il faut faire, détour géométrique, pour aborder par ordre des connaissances de complication croissante. Je renvoie là-dessus à Auguste Comte et à sa série des sciences fondamentales : Mathématique,

Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie. On y trouvera expliqué que la science suivante ne peut être abordée utilement que d'après la science précédente ; et cette sévère doctrine, qui anéantit tant d'historiens déguisés en sociologues, est plus aisément oubliée que réfutée. En résumé je veux seulement dire que le savoir bourgeois est le seul méthodique, encore qu'il ne le soit pas toujours ; et j'estime bien fondée la vénération universelle qui va naturellement à nos Messieurs de l'Observatoire et du Bureau des Longitudes. Mais d'un autre côté je crois qu'il n'y a que le métier prolétarien qui sache le monde comme existant. Ce qui ne veut point dire que le prolétaire sache ce monde qu'il manie ; il en est bien loin, faute de la longue préparation qu'il y faudrait. Mais du moins le poids de l'existence lui est connu et familier. Et cette vue rustique, si elle était jamais jointe à la connaissance méthodique, ferait une science tout autre que cette rêverie discutante dans laquelle nous voyons que la physique se perd.

Ayant ainsi éclairé un peu les lointains de mon sujet je reviens à la mythologie capitale, source de toutes les autres, et qui marque la physique enfantine. En gros et de premier aspect, elle consiste en ceci que les choses sont regardées et traitées comme des personnes. Et cette erreur si commune et tant de fois signalée s'explique par ceci que tout homme sans exception commence par vivre dans le monde des hommes et ne voit l'univers inhumain qu'à travers le monde des hommes. Ce qui, joint aux peurs et aux désirs, et aussi aux fictions du jeu, explique assez les dryades cachées dans les arbres, et les naïades dans les sources, et tous les bons et mauvais génies qui nous donnent le pain et la peste, génies que nul n'a vus, mais qui sont proches et cachés partout.

J'ai retrouvé dans Henri Heine (*De l'Allemagne*) des superstitions concernant les nains, qui sont un très bon exemple de ce qu'un enfant peut imaginer. Ces nains sont invisibles, et ce trait si simple est pourtant à souligner, car le propre des êtres imaginaires est qu'ils ne sont pas des objets d'une expérience possible. Les nains sont à l'image des enfants, ce qui indique l'origine de ces fictions ; et ces nains, qui ne sont jamais vus que par accidents et dans des récits, se chargent des travaux du ménage. Par eux la cuisine est balayée et mise en ordre, les plats sont nettoyés et les casseroles polies. Et il est vrai que le seigneur enfant ne pense jamais sérieusement à ces travaux-là, ni à aucun genre de travail réel. Il rêve ces choses, parce qu'il ne les fait pas. Tout est rêve pour celui qui ne travaille pas. Au reste, l'attention de l'enfant est nécessairement portée sur les moyens que lui-même emploie pour obtenir ce qu'il désire. Il plaît, il persuade, il se fait servir ; toute la difficulté à ses yeux se trouve là. Quand les puissances ont dit oui, la chose se fait miraculeusement. Et au rebours, quand une chose est impossible, cela signifie pour l'enfant que quelqu'un d'inflexible ne veut pas qu'elle soit faite. Le monde des choses est donc réellement, aux premières années de l'enfance, gouverné par un monde d'hommes et de femmes ; d'où cette idée, si naturelle, de croire que la chose bienfaisante ou nuisible est gouvernée aussi par quelque génie qu'on ne voit pas, et qu'il s'agit de prier et de persuader. Ici paraît tout le fétichisme, qui, comme on voit, n'est étranger à aucun homme, et exprime très exactement les premières maximes de vie que tout homme a pu former.

La physique se moque de cela ; c'est entendu ; elle ne s'en moque peut-être pas assez. Car il y a encore une mythologie sans dieux ni génies ni fées, et qui

vient d'une certaine manière de considérer chaque chose. Car, comme les génies invisibles ont chacun leurs attributions et leurs richesses propres, ainsi chaque chose aura ses propriétés, comme celle du bois, qui est de brûler, et celle du couteau, qui est de couper. Et il n'y a même pas grande différence entre ces deux manières de penser, puisque ce qu'on voit c'est seulement la chose, et qu'il est bien entendu que les génies sont invisibles et intangibles. Où est donc l'erreur ? En ceci que les propriétés de la chose sont supposées cachées en elle, par exemple la flamme dans le bois. Et je veux expliquer que cette manière de penser n'est pas moins mythologique que l'explication par les fées ou les fétiches. Ce que l'on croit à tort c'est que du bois tout seul sortira la flamme. Et voici un exemple de ce genre d'erreur. Au temps de la guerre un homme assez instruit, pensant que les bombes pouvaient enflammer un gazomètre, voyait déjà l'incendie se propager le long des tuyaux et dévorer toute la ville ; c'est qu'il croyait que le gaz d'éclairage a par lui-même la propriété de brûler. Mais non ; il y faut de l'air. Or cette fausse idée d'une propriété cachée dans la chose est très difficile à écarter, parce que c'est une de nos idées d'enfance ; et c'est bien ainsi qu'il faut entendre les qualités occultes, contre lesquelles Descartes menait combat, allant jusqu'à dire que le mouvement n'est pas plus dans la chose qui se meut que dans les choses voisines ; idée qui, même aujourd'hui, prend place difficilement dans nos réelles pensées.

Il existe une *Mécanique* de Mach, qui là-dessus est bien utile à lire, et d'ailleurs sans difficultés supérieures. Au reste, il doit résulter de ce que je veux expliquer ici, que l'homme n'est pas près, quelque génie qu'il ait, d'être arrivé à se battre seulement contre les difficultés supérieures. Les difficultés réelles sont bien plus près de lui. J'aime Maxwell quand il définit la chandelle comme un solide mou et la cire à cacheter comme un liquide dur. Et je vois bien où il nous mène ; c'est à rompre les idées d'enfance, d'après lesquelles un corps comme le cuivre ou le granit est solide en soi ; en réalité cela dépend de la température et de la pression. Mais les expériences où l'on fait couler les solides comme de l'eau par des pressions énormes ne sont pas à la portée de tout le monde, et pour ma part je ne les ai point vues. Il y a heureusement des cas plus simples ; et, après avoir fait brûler un jet d'hydrogène dans une atmosphère d'oxygène, vous savez bien que vous ferez brûler un jet d'oxygène dans une atmosphère d'hydrogène. C'est une manière d'arracher des substances les caractères de combustible et de comburant. Combustion est combinaison ; ce n'est pas un caractère qui appartienne à un corps en soi ; il faut les deux corps. Ici se présente l'idée de relativité, en son maniement réel et difficile. Il faut passer de l'idée du monde comme ensemble de puissances en conflit, ce qui est au fond anthropomorphique, à l'idée du monde comme système de relations. Un autre exemple sera encore plus clair. Nous disons que la terre attire les corps et la lune ; mais cette manière de penser est marquée d'enfance ; il nous semble que la terre tire sur une corde invisible. En réalité l'attraction est une force entre deux corps, qui dépend de l'un et de l'autre, et qui n'est pas plus dans l'un que dans l'autre.

Nous nous faisons un monstre de la physique, et plus d'un est au désespoir en pensant qu'il ne la saura jamais. Selon mon opinion celui qui sait bien quelques parties, et qui s'est délivré par là du préjugé d'enfance que le mot propriété exprime naïvement dans le langage des sorciers et des enchanteurs, celui-là est bon et suffisant physicien, sans avoir vu danser les atomes, ou

disons plutôt leurs ombres. L'erreur, comme Descartes l'avait vu, est de juger des choses d'après nos passions ; et tout l'effort de la physique est de défaire ce mauvais mélange de notre peur et de la chose, qui nous fait d'abord supposer un dieu caché dans la chose, et qui nous fait ensuite supposer un être invisible, comme chaleur et électricité, qui se cache en certains corps ou s'écoule en d'autres. Comte nomme avec raison métaphysiques de telles suppositions qui ne sont que théologie plus abstraite. Il faut que j'aie un peu vite à ma conclusion. Le monde est comme il apparaît, car aucune apparence n'est fautive, et toute la science possible est le calcul du travail nécessaire pour substituer une apparence à une autre, par exemple un champ de blé à un terrain vague, ou un morceau d'acier à un tas de pierres couleur de rouille. Une telle science élimine la mythologie, et n'a point d'autre fin. Elle substitue au monde des enchanteurs et des fées un grand mécanisme que nous pouvons modifier par le travail et seulement par le travail. Par cette vue, que l'on doit dire prolétarienne, le monde retrouve tout son poids d'objet. C'est aux yeux du bourgeois que le pavé usé se change en un pavé neuf, comme dans un rêve une citrouille se change en carrosse. Et en effet il s'en va deux mois à la mer, et il trouve en rentrant que le changement est fait. Il ne compte jamais la peine. J'entends par bourgeois un homme bien servi ; et nous sommes tous bourgeois ; en tout cas dans l'enfance chacun de nous a été le parfait bourgeois. Nous sommes assez bien instruits de physique par nos propres actions. Nul n'essaie de remuer un pavé par des prières. Mais quand il s'agit du monde des marchés, des richesses, des rentes, je remarque que nous jugeons encore comme des enfants. Les hommes ne comprennent pas encore bien qu'on puisse avoir beaucoup d'or et être pauvre. C'est que la puissance d'achat de l'or leur paraît enfermée dans l'or comme une propriété indépendante. L'or est précieux comme l'or est pesant ; et certes ceux qui ont manié des pièces d'or sentaient bien la densité du métal au bout de leurs doigts. Mais cela est trompeur ; la pesanteur d'un lingot d'or ne lui est pas propre ; et l'on sait qu'il pèsera moins à l'équateur qu'au pôle. Tout à fait de la même manière il faut dire que la valeur de l'or n'est point inhérente à l'or, mais dépend notamment de la proportion de l'or avec les marchandises. Mais le père Grandet embrassait l'or ; il l'aimait ; il l'adorait. L'homme de l'avenir, suivant en cela le Descartes de l'Économique, comptera la valeur selon le travail, rattachant ainsi la sociologie à la physique.

Il s'en faut que nous pensions assez au travail. L'Électricité est bien dite Fée ; elle est telle pour la plupart. Il est pourtant clair que l'électricité ne fait rien, et que ce sont les hommes qui font tout. Mais qui pense à cela quand il obtient si aisément la lumière et même la chaleur et le mouvement ? Il se plaint seulement que ce soit bien cher ; et il accuse l'enchanteur avare et exigeant ; en quoi il n'a pas toujours tort. Mais il se dit que l'électricité coûtera de moins en moins cher ; il ne voit pas la limite, qui est la peine des hommes, et la nécessité de nourrir, d'habiller, de chauffer, de soigner le peuple d'hommes qui pousse le courant avec ses mains : mineurs, fondeurs, planteurs et récolteurs de caoutchouc, ajusteurs, monteurs, graisseurs, chauffeurs. Pareillement on ne pense pas que l'avion est porté à bras. On se dit que l'avion sera moins cher quand tout le monde ira en avion. Moins cher ? Cela voudrait dire moins de travail pour tous, et plus de puissance. Mais la puissance est très exactement réglée sur le travail, malgré de brillantes apparences. L'idée est difficile, j'en conviens ; les objections abondent, mais pensez à l'homme qui tourne la manivelle d'une machine à élever les fardeaux. Certes il gagne aux

roues dentées ou aux poulies ; mais, quelle que soit la combinaison, il ne multiplie pas le travail ; il change seulement un grand effort sur une petite longueur en un faible effort sur une grande longueur, comme celui qui porte en dix voyages dix seaux d'eau au lieu de les porter tous ensemble. Cette étude des machines simples est comme l'alphabet de la science du travail. Il est vrai que les machines chimiques, à combustion ou à explosion, sont mystérieuses. Le charbon, et le pétrole travaillent d'eux-mêmes ; ce sont comme des ressorts que nous trouvons tout bandés. Mais encore faut-il bien du travail humain pour amener ces ressorts à travailler selon nos besoins. Il faut les transporter, et, si je puis dire, les atteler. Hors d'un attelage convenable, la mélinite brûle tout simplement ; le travail qu'elle fait est en raison de la résistance qu'on lui oppose. Il y a certainement une part d'illusion dans l'idée si commune qu'un jour les machines marcheront toutes seules. Et qui ne reconnaît ici l'illusion enfantine de puissances qui travaillent pour nous sans peine et sans limites si l'on sait seulement comment leur parler ? Une vue positive des travaux et des richesses n'est pas encore à notre portée ; mais, sans négliger la complication supérieure des recherches, je crois que nos préjugés, et même de physique, sont en cette matière comme en toutes, ce qui nous bouche les yeux. Ces préjugés reviennent à croire qu'on peut changer le monde autrement que par le travail.

Il faut convenir que le monde économique est admirablement fait pour nous tromper. La partie bourgeoise, celle qui administre par des signes, est portée naturellement à penser que ces signes ont une vertu magique, et non seulement l'or, mais même le papier orné de signatures. Et, depuis la célèbre aventure de Law, je crois que nous n'avons pas beaucoup changé. Et toujours par l'oubli des travaux, qui sont pourtant la seule source des richesses. Mais l'esprit bourgeois, enfant en cela, ne remonte point jusqu'au monde réel tel qu'il est. Il remarque seulement que le faire croire change beaucoup les prix ; nous voilà de nouveau à l'incantation, qui veut obtenir par des paroles. Et dans le monde humain du crédit et des échanges, cette illusion peut se soutenir quelque temps. Il est pourtant clair que l'échange des signes peut bien enrichir l'un aux dépens de l'autre, mais ne peut nullement augmenter d'un kilogramme l'ensemble des travaux qui satisfont nos besoins. Il y a des richesses imaginaires, qui rappellent assez les grottes d'Aladin.

Un homme libre ne peut se contenter d'assister en spectateur et en victime à ces fantastiques passages d'une période de prospérité folle à une misère qui est autant imaginaire que la richesse même. La difficulté n'est pas de comprendre le jeu des signes, et comment la confiance multiplie la valeur apparente des signes ; le point important est en ceci, que d'une part le jeu des signes développe hors de toute sagesse des industries qui sont de luxe, et que, par l'attrait des salaires, les ouvriers se font ici complices des banquiers ; et, secondement, que l'effondrement des valeurs imaginaire, arrête brusquement les fabrications de luxe, et produit ainsi un très réel chômage, dans un monde où pourtant les choses nécessaires ne manquent pas. Les lecteurs sauront bien suivre jusqu'au détail, dans le monde humain qui les entoure, les effets de ces changements magiques. Je veux seulement remarquer que l'origine de toutes ces erreurs d'imagination vient de ce que l'on considère la richesse sous la forme d'une chose, or ou papier, qui en elle-même enferme un pouvoir d'achat. Au lieu que la richesse consiste dans des coopérations et des échanges dont la monnaie n'est que le signe. Et l'opération d'esprit qui retire de la pièce d'or le

pouvoir d'achat est la même que celle qui en retire le poids et toutes les autres qualités. Opération cartésienne que l'on dit bien qu'il faut faire, mais qu'on ne fait pas aisément, par l'habitude enfantine de concevoir le monde comme formé de pouvoirs indépendants, ou, si l'on veut, de réservoirs de richesse qu'il s'agit seulement de savoir ouvrir.



Mais il faut que j'insiste surtout sur la physique, parce que, dans ce domaine, nous croyons aisément savoir et expliquer, alors que nous sommes seulement visionnaires. Je prendrai de Spinoza deux exemples de pensées qui ne sont point des pensées, la femme de Loth changée en statue de sel, et l'arbre qui parle. J'y joindrai un conte anglais pour petites filles, où il est dit qu'une ronde de petites filles tournait et tournait autour d'un arbre, tant et si bien qu'elles furent changées en motte de beurre. Ce genre de pensées suppose d'abord une expérience proprement enfantine, où l'on voit les choses paraître et disparaître sans pouvoir les suivre, les retrouver, savoir d'où elles viennent et comment elles sont faites. Remarquez que dans la coutume des parents et des nourrices, presque toujours la chose désirée est prise, par exemple la poupée, dans le haut d'une armoire hors de la portée de l'enfant, ou bien dans un tiroir à clef ; et c'est là que ces choses retournent quand l'autorité supérieure en a ainsi décidé. Le monde de l'enfant est rempli presque tout de ces parties noires d'où sortent soudainement les jouets et les friandises ; et, par ces causes, l'idée que les biens sont liés à toutes les autres choses et obtenus par le travail tarde beaucoup à se former ; j'ai déjà expliqué qu'elle se forme mal en ceux, quel que soit leur âge, qui ne sont pas soumis à la condition du travail. Et voilà une des causes par lesquelles l'enfant admet aisément qu'une chose se transforme en n'importe quelle autre. Mais il faut tenir compte aussi des fantômes visuels, fruits de la fatigue, et qui changent continuellement de couleur et de forme.

Il faut maintenant dire que les choses réelles elles-mêmes changent souvent de la même manière devant le regard. L'arc-en-ciel est le type de ces apparitions brillantes qui n'annoncent aucune chose nouvelle, mais expriment seulement un changement dans des rapports de position. Supposez le soleil, un nuage et un observateur ; il y a une position relative de ces trois choses pour laquelle l'observateur verra l'arc-en-ciel ; et l'arc-en-ciel n'est pas une chose, puisque deux observateurs voient deux arcs différents, comme l'explication même du phénomène le prouve. C'est Descartes qui a trouvé cette explication ; elle est partout ; qu'on s'y reporte. Et, quoique cela soit bien connu, il est bien difficile de ne pas penser l'arc-en-ciel comme une chose ; et il est encore bien plus difficile de penser toute chose comme un arc-en-ciel, c'est-à-dire comme la représentation de liaisons entre les diverses parties de l'univers. Et il faut avouer que les hommes se trouvent placés dans une condition difficile par une apparition visuelle aussi brillante, aussi consistante que l'arc-en-ciel. Je répète à ce propos que l'expérience comme spectacle est naturellement trompeuse.

Je veux arriver à ceci que des expériences dites amusantes sont souvent de nature à confirmer les habitudes d'esprit de celui que j'appelle le visionnaire.

Par exemple vous mélangez deux solutions incolores, qui donnent aussitôt une vive couleur rouge, Voilà une idée de ce que j'appellerai la partie trompeuse de la physique, à savoir cette chimie des transformations qui a si longtemps égaré les recherches. Et lisez là-dessus la *Recherche de l'absolu* de Balzac. Tout y est, par la puissance de décrire du romancier, quoique Balzac lui-même fût prompt à croire à de merveilleuses richesses sans proportion avec un travail déterminé. Il faut que j'abrège beaucoup, et même par nécessité, en ce sujet difficile où nul ne peut se vanter de voir tout à fait clair. Je crois, en résumé, que les expériences scolaires portent trop souvent en elles-mêmes un caractère miraculeux, parce qu'on y trouve rassemblés des corps, un métal, un acide et choses semblables qui sont le produit d'un grand travail, lequel travail n'est nullement figuré dans l'expérience ; et par là l'enfant est trompé ; et il est trompé parce que ces changements qu'on lui propose ressemblent trop au spectacle magique qui fut longtemps sa seule expérience, ou disons la principale partie de son expérience.

D'où j'ai tiré assez péniblement l'idée que le premier enseignement des sciences doit se détourner de ces moyens, qui ont le malheur d'intéresser trop directement la partie superstitieuse de nous, qu'on ne peut tuer tout à fait. On demandera alors par où il faut commencer. La réponse est donnée, ample et suffisante, par l'ordre encyclopédique de Comte ; et les purs littérateurs, qui voudraient se dire philosophes, ne se débarrassent pas de ces importunes et fortes pensées. C'est donc par arithmétique, géométrie, mécanique, que nous devons aborder l'ordre véritable. Et comme Comte l'a dit et répété, il faut encore se garder, même dans une science comme l'astronomie, de ce qui ne se ramène pas aux changements de position. L'éclipse, phénomène autrefois effrayant, s'explique finalement par un certain alignement de trois corps célestes. Mais il est clair que les études d'astronomie physique, sur la couleur et la température des étoiles et choses semblables, risque de nous ramener à la magie de notre enfance ; et cette remarque vaut pour la plupart des hommes et peut-être pour tous.

Quand j'observe une étoile à éclat variable, je suis en présence d'une simple vision. Tout ce que j'y ajoute pour expliquer les changements de la lumière est hors de l'expérience directe. Je ne puis être conduit ici que par quelque préjugé fort. Et certes on ne peut pas prouver que ces pulsations de lumière ne sont pas analogues au rythme de la respiration d'un vivant ; aussi rien n'empêche de croire que cette étoile soit une sorte de vivant à la température, normale pour lui, de 3.000 degrés. Le savant se garde de telles suppositions parce qu'il a l'esprit formé par d'autres expériences, plus simples, plus proches, plus maniables. Le donné lui-même reste mystérieux par l'éloignement. Faisons abstraction des idées préconçues ; le spectateur de l'étoile variable est dans la même position qu'un enfant qui, voyant un arbre et entendant une voix, s'imagine que l'arbre parle. Seulement dans ce cas-là l'expérience est abordable ; et un homme de bon sens, à supposer qu'il s'intéresse à cette apparence de miracle, cherchera aussitôt au voisinage, ou peut-être dans le creux du tronc, quel est l'homme qui fait parler l'arbre. Dans les cas de ce genre, revenants, maison hantée, pluie de fleurs, on trouve toujours l'homme. Je rappelle ici la ruse de Flammarion, qui, en présence d'une pluie de fleurs, se contenta de peser le faiseur de miracle avant et après l'expérience, et de peser les fleurs. On aperçoit ici le très fort préjugé d'un homme formé à peser et à mesurer, et à chercher l'explication de l'état suivant dans l'état précédent.

Quant au changement de la femme en statue de sel, ce n'est qu'un récit ; toutefois les cristallisations soudaines et les changements de l'ordre chimique ne suffiraient pas pour préparer l'esprit à ne pas croire un récit de ce genre. Des chercheurs ont cru longtemps que des souris pouvaient naître de vieux chiffons.

Je ne soupçonne point les physiciens d'aujourd'hui de trop supposer, par l'impossibilité de constater. Je veux dire seulement que la physique classique, celle de Tyndall, de Faraday, de Huxley, est plus saine pour l'esprit enfant, parce que l'on y constate beaucoup et l'on y suppose peu. Et je crois même que tout ce qui est supposé, dans une explication, s'accorde trop bien avec les habitudes de l'imagination enfantine. Ce qu'il y a de beau dans l'expérience arithmétique, géométrique, et mécanique, c'est que je n'y suppose jamais aucun être ni aucune substance qui échappe à l'expérience. Tout est étalé et explicite dans la géométrie, ainsi que dans les nombres ; c'est là que l'esprit critique fait ses premières armes ; il n'a rien à croire. Certaines parties de la physique, comme l'hydrostatique et l'acoustique, peuvent démontrer et remonter le phénomène, et en quelque sorte le vider entièrement. Lorsque j'appuie sur une casserole vide pour l'enfoncer dans l'eau, je fais un certain travail, comparable à celui que je fais pour soulever la casserole pleine ; dans les deux cas je déplace de l'eau. Il n'y a rien de mystérieux dans les corps flottants. De même dans les leviers et les poulies. Or remarquez que la propriété du moufle, si elle était proposée à l'expérience de l'enfant, aurait d'abord quelque chose de mystérieux et d'étonnant. Seulement on peut démontrer et remonter le moufle et tirer tout au clair.

Lucrèce est une sorte de fanatique de la raison, et toujours bon à lire. Vous admirerez comme il fait bon marché de ce que nous aimons à appeler la vérité ; car, dit-il, les suppositions que l'on peut faire pour expliquer le coucher et le lever des astres, les phases de la lune, et l'éclipse, sont toutes bonnes, pourvu qu'on n'y mette aucun dieu. Il savait bien moins que nous ; mais il visait juste. L'objet de toute physique est d'abord de nettoyer d'imagination la connaissance du monde qui est propre aux enfants. Nous partons tous, comme j'ai montré, d'erreurs énormes, et la connaissance positive consiste à les effacer pour toujours. Et ce n'est pas si facile qu'on pourrait croire, parce que les génies sont supposés invisibles. J'ai essayé un peu d'expliquer pourquoi, mais je suis bien loin d'avoir épuisé cet immense sujet. Donc il ne suffit pas d'y aller voir et de constater qu'il n'y a rien derrière la porte ; il faut arriver à manier soi-même et à volonté les apparences effrayantes ; par exemple produire, en agissant sur la porte, exactement le bruit qui effrayait. Et, en général, traiter les choses par le travail, les éprouver telles qu'elles sont, c'est-à-dire fidèles au travail, je veux dire sans méchanceté aucune, mais aussi sans faveur aucune. Et il est clair que le travail du paysan est moins propre à ce nettoyage de l'esprit, que celui du menuisier, du serrurier, du forgeron, du maçon. Il n'est pas, étonnant que l'incrédulité du prolétaire soit autre que celle du paysan et que celle d'un bourgeois, qui vit de faire des discours, soit encore d'autre sorte. Je veux seulement rappeler ici la masse immense d'erreurs que chacun de nous doit surmonter ; et je dis qu'autant qu'elle est surmontée, la physique est faite. On ne sait rien de l'électricité quand on admire les effets ; il faut y retrouver des travaux transformés, sans perte ni gain. Et tout le reste, dans les sciences, me paraît une suite de la curiosité enfantine, toujours avide du nouveau. Celui qui aurait défait fil à fil la tapisserie mythologique

arriverait, il me semble, à cette conclusion raisonnable que toute connaissance positive des choses est absolument irréligieuse.

Cette thèse audacieuse a été et sera toujours combattue avec fureur par ceux qui sont restés enfants, j'entends ceux qui se procurent ce qu'il leur faut par prière, politesse, menace, offrande. Je n'espère pas les convaincre. Tel métier, telle métaphysique. Et je ne veux pas dire non plus que la métaphysique, ou disons la religion, ne soit rien du tout. La morale est sans doute le vrai de la religion, et ce n'est pas peu. Je pourrai tenter d'expliquer cela aux lecteurs de ces pages. Mais on ne peut tout dire à la fois. Je m'en tiens à ceci ; si vous voulez connaître l'Univers comme il est, en effaçant tous les fantômes de l'imagination, ne supposez jamais aucun génie caché, ni rien qui y ressemble. Tel est le principe viril.

Maintenant j'ai encore à proposer quelques idées qui adoucissent les pentes. J'ai longtemps estimé cette doctrine que l'on trouve notamment dans les *Essais* de Locke, et d'après laquelle nous ne pouvons saisir l'essence d'aucune chose, ou, comme on dit, ce que la chose est en soi. Nous savons tout au plus ce qu'elle est pour nous. Et comment pourrions-nous connaître ce que c'est que l'or, ou l'eau, ou l'électricité, ou n'importe quoi, quand nous ne savons jamais de ces choses que l'effet qu'elles produisent sur nos sens ? Mais maintenant j'en suis arrivé à me demander : que cherche-t-on quand on cherche quelle est l'essence d'une chose ? Brunetière, qui pensait académiquement, aimait à dire : « Il y a quelque chose derrière l'arbre. » Pensée d'enfant. La première recherche, et si naturelle, est de chercher quel est l'enchanteur ; je l'ai assez expliqué. Mais par quelle voie arrive-t-on à effacer l'enchanteur ? Non pas en cherchant dans la chose la source de ses propriétés, car c'est toujours enchanteur, génie ou fée sous un autre nom. Et quand je dis, comme explication de la lampe : « C'est l'électricité », c'est comme si je disais : « C'est la fée Urgèle. » Tant que je n'ai pas retrouvé dans la lampe une somme de travaux, en remontant à toutes les usines et à tous les métiers que la lumière électrique suppose avant et pendant, je ne sais rien. Quand j'ai trouvé et mesuré les travaux et l'équivalence des travaux, je sais tout. Oui, tout. Car j'ai retiré de la lampe cette propriété d'éclairer parce qu'elle est lampe. Comme j'ai retiré de l'or cette propriété d'être lourd parce qu'il est or. Ce qui pèse, dans l'or, c'est la liaison de l'or à la terre, à la lune, au soleil, à toutes choses. Et ce qui éclaire dans la lampe ce sont les liaisons entre les fils du secteur, les dynamos, les machines à vapeur et le charbon. Tout changement dans les choses réelles suppose un travail, qui se réduit au fond à un déplacement. Les choses imaginaires se déplacent sans peine, comme on voit dans les contes ; un palais surgit et disparaît par la baguette. Les choses réelles résistent au déplacement ; l'Univers résiste au déplacement ; c'est en cela et seulement en cela qu'il est réel. Le réel de l'Univers c'est la négation de l'enchanteur et de toute magie ; c'est la dépendance de toute chose par rapport à toute chose ; et rien de plus. Il n'y a donc rien dans la chose, rien à chercher dans la chose. Et la dernière propriété du dernier atome ce serait encore une liaison avec tout le reste, qui ferait frein au déplacement. L'atome d'électricité n'est pas l'électricité ; c'est le système des liaisons entre les atomes d'électricité qui est l'électricité. Ou, pour parler autrement, une charge électrique qui n'est pas une relation, c'est-à-dire une différence de niveau entre un corps et un autre, est un non-sens ; et je reconnais en la charge absolue l'enchanteur de mon enfance. J'indique seulement

l'idée ; elle est difficile à former. C'est qu'il est difficile de penser l'Univers réel.

Aladin n'a qu'à frotter sa lampe merveilleuse ; aussitôt paraît l'esclave noir, et toutes les merveilles se déroulent ; des diamants et de l'or autant qu'on en veut, et par là toutes sortes de biens. C'est ainsi que d'un geste encore plus simple, je fais la lumière. Mais cela n'est point vrai. Je n'y reconnais pas la loi de l'Univers selon laquelle rien n'est obtenu que par un travail déterminé. Et je le saurais bien, je ne saurais que cela, si j'étais né homme fait et si j'avais été d'abord soumis aux conditions réelles, si j'avais été mis en demeure de vivre de mon travail. Celui qui a dit que l'homme serait bien puissant s'il pouvait libérer et mettre à son service l'énergie enfermée dans un sou, celui-là a formé encore une idée d'enfant. Car supposons une valeur immense à l'énergie qui tient rassemblées les parties d'un sou, toujours est-il que cette énergie ne fait rien que conserver le sou comme il est ; si l'on veut que cette énergie travaille, il faut d'abord la vaincre, comme il faut tendre l'arc pour lancer la flèche, et comme il faut travailler sur le ressort de la pendule, si l'on veut qu'il travaille à son tour. Et ces choses seraient évidentes pour tous si le travail manuel était la source de nos idées sur l'Univers. Et il en est ainsi pour l'espèce, mais non pour l'individu. L'individu au contraire, à l'état d'enfance, a commencé par former ce que je veux appeler des idées bourgeoises, selon lesquelles l'art de persuader est le principal moyen d'acquérir. Et l'on sait que les premières idées sont difficiles à déraciner tout à fait. J'ai lu autrefois dans Jules Verne, qui avait la prétention d'instruire en amusant, une note sur les moteurs du *Nautilus*. Il paraît, dit cette note, qu'un inventeur a trouvé un système de leviers qui multiplie la vitesse sans augmenter l'effort. Cela m'a rappelé un inventeur naïf qui avait trouvé un moyen d'élever de l'eau tout doucement et de la faire retomber en masse, ce qui disait-il, produit finalement plus de travail qu'on n'en a dépensé. Beaucoup pensent ainsi, et évidemment parce qu'ils n'ont pas étudié les transformations du travail d'abord sur des exemples simples, et avec le secours de l'arithmétique et de la géométrie, qui ne trompent point. Mais pourquoi aussi cette invincible espérance d'arriver à tricher sur la loi du travail ? Parce que l'enfance a été formée, et sera toujours formée, par des expériences directement contraires à cette loi du travail. Nous n'avons pas à découvrir la vérité, mais plutôt à vaincre une somme d'erreurs aimées et respectées.

J'ai voulu aller au bout de l'idée, et suivre la mythologie enfantine jusqu'à sa plus récente transformation, qui fausse aujourd'hui l'idée des richesses, et doit être exactement considérée comme étant l'actuelle superstition. Il est bien facile, en revenant à des idées plus anciennes, de retrouver exactement les expériences familiales de l'enfant en de pieuses conceptions de l'Univers, où l'on obtient tout d'un père à la fois sévère et bon, et surtout par l'intervention de la mère. Ce n'est que la politique enfantine mise en système. Et que ce système soit en harmonie avec nos premiers sentiments, cela ne doit pas étonner. Mais aussi ces fables n'ont de crédit que par une manière, enfantine aussi, de concevoir les choses utiles ou nuisibles. Le pain quotidien n'est pas donné, il est gagné et conquis, et non pas par des paroles. Et s'il n'y avait pas un excédent énorme du travail humain, qui paie tant de marchands de parole, la notion positive du salaire serait plus aisée à former. Même dans ce cas, elle serait encore difficile à former. L'homme a derrière lui un âge d'or, qui est son enfance. Et je ne dis pas seulement l'enfance heureuse ; car l'enfance

malheureuse, comme on voit dans *Olivier Twist* de Dickens, dépend encore plus peut-être des puissants enchanteurs et des malfaisantes sorcières ; et l'épouvante marque encore plus dans nos souvenirs que le bonheur. Le vol, à quoi ce roman me fait penser, n'est qu'un essai de tricher sur le travail.



Je signale encore deux idées qui remontent aussi à l'âge féerique, ce sont les idées de faveur et de chance, toutes deux bien puissantes sur la partie bourgeoise de chaque homme. L'enfant obtient par plaisir, et n'oublie pas aisément cette méthode, qui est encore la bonne pour l'orateur, pour le conseiller, et même pour le médecin. D'où l'on vient à être fier d'une faveur, et non pas honteux, comme on devrait. Cette idée est à revoir entièrement ; et je suis persuadé que les célèbres favoris de l'histoire furent des hommes qui rendaient des services. Seulement comme le détail de l'histoire nous est souvent inconnu, nous nous payons d'une idée d'enfance. On s'étonne de la niaiserie des courtisans, qui ne vivaient que de signes ; on ne remarque pas assez qu'ils n'étaient rien et ne pouvaient rien. Mais comment écrirait-on l'histoire, quand on ne sait même pas lire dans l'existence actuelle ; la faveur n'y est presque rien ; on aime à croire qu'elle y est tout.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette idée de la faveur, et dans les illusions qui s'y rattachent, c'est qu'on découvre ici que la Mythologie est trompeuse, même appliquée au monde humain. D'après l'expérience de l'enfance, le jeune homme est porté à considérer le succès comme dépendant de volontés favorables ou contraires ; il essaie de deviner les amis, les ennemis, les rivaux ; le jeu qu'il joue, surtout en imagination et dans ses rêveries, c'est de réconcilier les uns, brouiller les autres, accuser, justifier, ce qui est, en somme, refaire autour de soi une sorte de famille et comme un conseil de protecteurs. Il y a de la vraisemblance dans ces projets d'intrigue. Toutefois l'expérience conduira à remarquer plusieurs choses. D'abord, que l'avantage est aisément pris par des travailleurs qui ne sont point du tout flatteurs, mais qui sont utiles ; ensuite que rien n'est plus méprisé que l'homme qui compte sur des gentillesse d'enfant gâté. Et tout cela signifie que les hommes ne peuvent vivre mythologiquement ; la nécessité extérieure les tient trop serrés ; nul homme n'est assez riche pour nourrir des favoris. Mais comment éclairer assez ces sévères propositions que l'on veut passionnément nier ? Il s'agit, après que l'on a chassé de la nature des choses le miracle à forme humaine, de le chasser encore du monde humain lui-même, jusqu'à comprendre que le signe de la richesse s'annule dès qu'on le laisse un seul jour sans le confronter avec le travail. Et je dirai même que le signe, dès qu'il n'est plus imprégné de travail frais, devient aussitôt valeur d'opinion, c'est-à-dire valeur imaginaire et instable. J'esquisse l'idée, je ne suis pas en mesure de la développer. Je voudrais seulement apprendre à l'enfant qui va sortir d'enfance une chose qu'il ne peut pas savoir, c'est qu'on lui paiera très exactement les services qu'il rendra, et qu'on ne lui paiera rien d'autre ; du reste on ne le peut pas, mais cette idée est difficile à suivre. Il y a de l'obscurité dans les biographies de ces hommes riches qui ont d'abord balayé le bureau. Il faudrait comparer le balayeur oublieux, bavard, frivole, envieux, à cet autre balayeur discret, qui observe tout, retient tout, qui

se trouve ainsi capable d'exécuter promptement et fidèlement un ordre ; ce genre de services est toujours compté ; mais cette manière de servir suppose aussi qu'au lieu d'admirer la richesse et la puissance, on voie au contraire à travers l'homme la nécessité extérieure qui le presse, et à l'égard de laquelle les politesses ne sont rien.

Ce rude compagnon dira peut-être dans la suite : « J'ai eu de la chance. » Le mythe des fées autour d'un berceau nous plaît, parce qu'il traduit très exactement la situation de l'enfant, lequel ne peut se développer que par la bienveillance de quelqu'un. Mais cet état ne dure pas toujours. L'humeur de l'homme dépend de la somme de bienveillance ou de malveillance qu'il suppose dans ceux qui l'entourent ; seulement ces suppositions sont toujours fantastiques. Et la mauvaise humeur offre aussi des moyens de parvenir. L'idée positive, qui doit vaincre la mauvaise fortune et même la bonne, c'est une idée proprement physique, à savoir que tous les travaux urgents se valent, ce qui fait que l'homme, clairvoyant fait le plus humble travail comme s'il roulait de l'or ; c'est cette même idée qui commence à se montrer sous cette forme que la durée du travail est la mesure du travail. Ceux qui s'enrichissent sont, autant qu'on peut savoir, les hommes qui n'ont jamais jugé qu'un genre de travail était au-dessous d'eux. C'est qu'ils tenaient une idée vraie ; aussi ne nous étonnons pas s'ils sont devenus rois dans un monde d'enfants. Et au contraire, c'est une sorte d'axiome qu'on ne puisse s'enrichir par le jeu. Heureux qui verra tout à fait clair dans les rapports de la richesse et du travail. Il me suffit d'avoir montré qu'une telle connaissance n'est nullement dans l'expérience de l'enfant.

J'ai voulu circonscrire une grande idée le détail est laissé à la réflexion du lecteur. Il est naturel que l'enfant soit nourri, vêtu et abrité par le travail d'autrui ; l'enfant se représente donc la destinée humaine comme soumise à des êtres puissants auxquels il faut plaire ; et il est clair que notre mythologie est exactement copiée sur ces idées d'enfance. « Donnez-nous notre pain », voilà une idée d'enfant. La nature ne nous donne rien que des coups ; tout le reste est conquis par le travail ; mais les conditions réelles du travail restent profondément cachées à l'enfant ; d'où une mythologie au second degré, qui recouvre aussi le monde humain. D'étonnantes erreurs font voir que ceux qui ont le privilège de vivre du travail d'autrui ont conservé cette mythologie de la richesse ; et, parce que les idées proprement religieuses tiennent de près à ces erreurs économiques, je ne m'étonne pas qu'ils inclinent tous, plus ou moins, à retrouver toute leur enfance. En revanche, l'irrégion du prolétaire apparaît comme le fruit naturel d'une maturité durement acquise ; et toutefois il n'est pas sûr que les prolétaires se soient délivrés de l'autre mythologie, d'après laquelle la durée des travaux pourrait être réduite en même temps que les produits et les besoins seraient multipliés. Cette erreur est aussi d'enfance ; elle est de même source que l'autre. Je dis erreur ; et je suis bien sûr que c'est une erreur d'enfance, de ne pas penser le travail dans le produit. Devant les perspectives de l'avenir humain, qui me sont tantôt transparentes, tantôt opaques, je laisse mon lecteur, l'ayant averti seulement qu'on n'est pas prolétaire à bon compte, et qu'on ne l'est jamais assez.

Préliminaires à la mythologie (1932-33)

Deuxième partie :

La mythologie humaine

[Retour à la table des matières](#)

Ce grand sujet enferme d'abord une histoire des religions, matière surabondante. Il faudrait discerner de grandes époques, et saisir l'esprit de chacune ; l'esprit, entendez une certaine raison d'espérer et de craindre, et d'obscures méthodes pour conjurer le sort. En arrière-plan, nous retrouvons les Contes, qui rassemblent tous les traits de la mythologie enfantine ; et le plus remarquable est que la nature extérieure n'y est point ; l'enchanteur, la sorcière, la baguette magique, le mot (*Sésame, ouvre-toi*) font n'importe quoi de la nature, un étang ou une source dans un désert, un palais à la place de masures, et des trésors à ne savoir qu'en faire pour le misérable qui a trouvé la lampe d'Aladin ou quelque autre secret. J'ai voulu expliquer que ces Contes, qui sont presque les mêmes en tous les pays, ne font que traduire la situation de l'enfant, qui ne peut d'abord ouvrir une porte, ni même marcher ; et, pour tout dire en peu de mots, qui a une vision des choses bien avant d'être en mesure de les changer par le travail.

J'appellerai religion agreste, ou religion de la nature, toute représentation mythologique où, par opposition aux Contes, la nature paraît comme invin-

cible et impénétrable. Les saisons, le réveil périodique de la puissance végétale, les changements et retours des astres, qui annoncent ou accompagnent tous les autres changements, les mœurs et migrations des animaux, le tonnerre, la foudre, l'orage, les comètes, les éclipses, les cyclones, les volcans, enfin toutes les exceptions terrifiantes ; les sources aussi, les images reflétées, l'écho, autre reflet, l'obscurité et le silence des bois, tout cela ensemble est l'objet d'un culte et l'occasion de fêtes ; et ce paganisme, ou religion des paysans, subsiste encore sous mille formes. La fête de Pâques fut et sera toujours la fête du printemps ou de la résurrection ; la Fête-Dieu fut et sera toujours la fête des fleurs. De même, la célébration des morts fut et sera toujours au même point de saison où toutes choses commencent à mourir. Au contraire la fête de Noël doit être prise comme une fête du printemps, mais fondée sur une meilleure observation du retour solaire, devançant de loin les Rameaux et Pâques. Une autre mythologie se superpose à toutes ces fêtes ; mais il n'en est pas moins évident que le culte de la nature porte tous les autres cultes. Frazer, dans son *Rameau d'or*, vous donnera un détail suffisant de ce mouvement religieux qui n'est pas moins naturel à l'homme que le chant aux oiseaux. Mais la grande affaire ici est de simplifier ; et le caractère le plus frappant de cette religion, comparée aux contes puérils, c'est qu'elle est liée de mille façons aux travaux de l'homme. La Pâque juive est célébrée premièrement par un nettoyage rituel des maisons ; le jeûne du Carême exprime que les provisions arrivent à leur fin. L'étrange coutume de mêler à la précieuse source le sang d'un agneau est une pratique qui a pour but de clarifier l'eau. Je cite ce dernier exemple pour montrer que le rapport des travaux et du culte n'est pas toujours facile à deviner. Le sacrifice même des animaux, tel que nous le trouvons dans Homère et Virgile, est certainement une règle de précaution et de propreté, par où le repas de l'homme se distingue d'une curée de chiens ; mais ici encore une autre mythologie se superpose au rite païen. Chacun trouvera, sur un exemple ou sur un autre, l'occasion de remarques de ce genre, qui contribuent un peu à défaire une idée sans avenir, qui est que les religions sont des tissus d'absurdités.

L'idée qui me semble exprimée dans toutes ces grandes peintures des fêtes paysannes, c'est qu'il faut attendre la Nature, faire comme elle veut, ne pas discuter, ne pas souhaiter d'autres cieux et un autre monde, ni une condition surhumaine, ni un progrès selon nos préférences ; et telle est la part de soumission qui se trouve dans la piété ; mais j'y vois aussi un espoir et une confiance, qui sont certainement un signe d'adaptation et un régulateur de santé. Car l'homme qui se plaint de sa condition humaine et qui accuse la nature est un homme qui commence à mourir et même qui souhaite mourir.

Je joins à la religion de la nature le culte des animaux, qui est universel, et lié aussi aux travaux ; car ici encore il faut obéir pour commander ; et il est naturel que la vache, le cheval, le chien occupent beaucoup les pensées, comme il est évident que l'art d'interpréter les signes animaux est lié à celui du chasseur, de l'éleveur, du dresseur. Mais il s'y joint une pensée qui est propre à ce culte, et qui est de nous tous ; c'est que les animaux ont une sagesse à eux propre, et impénétrable, et que la perfection même de leur forme doit être respectée. On comprend d'abord mal les honneurs décernés à un taureau parfaitement blanc ; mais tout est obscur ici, et il y a grand péril d'esprit à conclure ce que pensent les hommes simplement de ce qu'ils font. Un sauvage qui nous aurait vu promener solennellement le plus gras des bœufs croirait

trop vite que nous adorons ce bœuf. Cette remarque doit être appliquée à tous les récits que l'on nous fait des pratiques superstitieuses ; et c'est presque une question de grammaire ; car il est évident qu'un discours est plus obscur qu'une action, ce qui n'empêche pas que nous voulions expliquer l'action par le discours. On pourrait dire par précaution que l'homme ne fait jamais un mouvement de doigt qui ne l'avance dans la conquête de la nature. Et telle est sans doute la clef des religions agrestes. Autrefois le rite voulait qu'on ne plantât aucune borne sans la présence d'un jeune enfant à qui on appliquait soudain un grand soufflet ; c'était s'assurer d'un bon témoin ; c'était fixer un souvenir. Mais on pourrait bien dire aussi que la borne est un dieu (le dieu Terme), et que ce dieu se réjouit de la souffrance. Ces embellissements dépendent à la fois des éternels contes, qui sont derrière, et d'autres mythologies plus raffinées, qui ont aussi leurs raisons cachées et leurs raisons apparentes. Mais il est commun que l'on veuille étonner et s'étonner, plutôt qu'instruire et s'instruire.



À la campagne s'oppose la ville, et à la religion agreste la religion urbaine. Le trait commun des villes, c'est qu'on y oublie la nature ; car l'œuvre de l'homme occupe les yeux. Vivre urbainement, c'est dépendre de l'homme, persuader l'homme, payer l'homme, effrayer l'homme. Les forces naturelles sont ici remplacées par le veilleur de nuit, le boucher, le boulanger, le plombier, le magistrat, l'avocat, le capitaine, le prêtre. Où l'on retrouve les enchanteurs des contes, mais mieux connus et dépouillés presque de tout mystère par le régime mercantile, qui attache un prix déterminé à toute chose et à toute action. Le marché me paraît être l'âme de la ville. Toutefois considérant l'urgence des besoins, je ne veux pas négliger le poste de police, et le palais de la force, où réside le maître de ces choses. Car l'homme craint l'homme en ces immenses rassemblements d'hommes, et l'homme perdrait le sommeil s'il ne pouvait se fier à l'ordre humain ; il est quelquefois plus urgent de dormir que de manger. Ici paraît le prince, et le juge, prince des marchés. Une autre nature se montre, tout humaine, et l'on voit poindre la religion politique, qui, en sa perfection, est l'Olympique. Toutefois je ne veux pas qu'elle nous tombe du ciel. J'en veux trouver les racines naturelles, et ce n'est pas difficile. La religion politique est toute de commémoration. C'est une religion du foyer et des ancêtres. Ce culte est universel aussi, et très bien fondé en nature et en vérité. Il n'y a pas ici d'incroyants, non plus que dans la religion de la nature. Mais savoir exactement ce que croit l'homme qui prie, ce qu'il veut, ce qu'il espère, voilà le difficile. Quand un sénat élève l'empereur défunt au rang des dieux, et décrète un temple et des fêtes, ce n'est encore qu'un abrégé. Il faut considérer le cas ordinaire et familier de la commémoration.

La piété, en son sens le plus positif, veut qu'on fasse société avec les morts, et qu'on leur rende une sorte de vie. La piété s'appuie sur les signes et sur les anniversaires, et se donne des devoirs contre l'oubli. Chacun sait que l'oubli est souvent plus fort que la piété ; c'est un peu la faute des morts, et un peu la nôtre. La faute des morts ; car s'ils n'ont guère valu par le conseil et par l'exemple, quel désir peut-on avoir de s'entretenir avec eux en souvenir, de rechercher encore leur jugement, de leur soumettre les cas difficiles ? La

religion s'amincit alors jusqu'à une politesse de forme, et sans promesse de durée. Mais c'est notre faute aussi à nous si les morts meurent une seconde fois. Et ici il faut regarder de près. Car le souvenir naturel d'un mort familier est premièrement effrayant, par des images bien frappantes de décrépitude, et par la mort même, qui nous fait cabrer comme les chevaux. Ce mouvement n'a pas tant d'importance que l'on croit ; mais ce qui est surtout à remarquer, c'est qu'il est directement contraire à la piété, et qu'il faut le surmonter ; car il y a une façon de pleurer les morts qui est une offense aux morts. D'où l'on revient, et c'est un effet de l'affection vraie, à évoquer leur image en sa force et même en sa beauté. Ce travail si naturel va fort loin. Car comme on n'aime pas à voir sur ces visages les signes de la mort, de la maladie, de l'âge et de la faiblesse, on se les représente, il le faut, plus forts, plus équilibrés, plus courageux, plus constants, enfin plus ressemblants à eux-mêmes qu'ils ne furent. Ce qui est, à la lettre, les penser immortels. Mais, par les mêmes causes, on les voit et on les entend plus sages qu'ils ne furent ; c'est dire tout simplement qu'on les aime. Seulement, je vois ceci à remarquer que la mort elle-même les grandit, car ils ne sont plus là pour contrarier notre piété si naturellement portée à l'admiration, par l'humeur, par l'injustice, par la violence, par toutes les grimaces que fait un homme vivant, si seulement une mouche le pique.

Ainsi nous honorons des vertus qui n'ont point existé ; mais ce n'est pourtant pas arbitraire ; l'un avait le courage et la force, l'autre la finesse, la prudence et le conseil ; tous avaient de beaux moments ; en sorte que l'amour ne se trompe pas plus ici qu'à l'égard des vivants eux-mêmes ; car, cherchant le meilleur, il cherche en somme ce qu'il y a de réel dans ces ombres incohérentes. Et certes, quand nous pensons à un homme ivre, ce n'est pas à lui que nous pensons ; ou bien s'il a subi l'influence d'un autre, s'il s'est laissé mener, ce n'est plus lui. Il se peut qu'à le chercher lui-même on ne trouve rien ; celui-là continue de mourir. Il en est d'autres que l'on recompose tels qu'ils auraient pu être ou voulu être. C'est alors que la piété interroge, imite et continue.

Cette doctrine est toute, et amplement, dans Comte, dont on connaît l'axiome : « Les morts gouvernent les vivants. » J'explique comment il faut l'entendre. C'est le meilleur des morts qui gouverne, c'est-à-dire le mort grandi par choix, et le mort choisi. Tel est le principal ressort du progrès. Car, s'il est vrai que les hommes ont toujours le même bagage d'imperfections, il est vrai aussi que les modèles qu'ils se proposent valent mieux que l'homme ; les morts sont surhumains. Et je considère seulement le culte familial, tel qu'il est partout. Nos dieux naturels sont nos morts grandis et purifiés. Quand il s'agit des hommes éminents, et qui ont laissé des œuvres, le culte est alors public, durable, encore mieux fondé ; mais le travail de purification s'exerce aussi là. Qu'il y ait des vers faibles et des puérités dans Hugo, cela n'est rien pour nous ; cela est mort à jamais. Au contraire, le généreux, le grand, le sublime, voilà ce qui est conservé par un choix qui va de soi. Vous pensez bien que si on lit des vers du poète en commémoration, on ne choisit pas les pires. Le Napoléon du peuple n'est pas le vrai Napoléon ; mais le cancer d'estomac n'est pas du vrai Napoléon. Et Lénine, ceux qui l'adorent en commémoration ne le voient pas à demi paralysé, ni découragé, ni balbutiant, et ils ont raison, car ce n'est pas lui. Les grands hommes sont plus grands que nature dans le souvenir. Ce que nous voyons en eux, c'est à la fois le meilleur d'eux et le meilleur de nous. Tel est le culte essentiel, et pensons-y bien.

La légende signifie littéralement ce qui mérite d'être dit. Et il est clair qu'à mesure que la commémoration se renouvelle, l'homme grandit encore. J'insiste sur ceci qu'on ne le peut penser mortel ; car le penser mortel, c'est le penser petit, diminué, attaqué, vaincu ; de telles pensées n'intéressent personne. Ils sont statues, et ils sont dieux. Ils sont les pères vénérables, ils sont les géants. Hercule, chasseur de monstres, justicier, invincible, est le type de l'homme qui s'élève de la terre au ciel des dieux. On ne peut pas dire que les anciens qui croyaient ces choses pensaient mal ; au contraire, ils pensaient bien, ils se souvenaient bien, ils honoraient bien. Et je ne suis même pas choqué de quelques traits que la légende conserve, comme Hercule misérablement amoureux, ou Vulcain boiteux et les dieux Olympiens riant de Vulcain. Car c'est rappeler que, ces grands hommes furent réellement des hommes, et c'est éveiller l'espoir de leur ressembler. Cette religion Olympienne est donc bien la religion de l'Homme. Cette figuration s'élèvera encore plus haut. Mais il faut d'abord marquer quelques traits de cette religion brillante et belle.



Toute religion parle par des temples, des statues, des emblèmes ; et il est bon de former par précaution l'idée que l'art et la religion ne sont pas deux choses, mais plutôt l'envers et l'endroit d'une même étoffe. Les religions comme les arts offrent souvent des énigmes, que le fameux Sphinx résume assez bien. La forme humaine se trouve mélangée à d'autres formes, comme dans le dieu à tête de loup des Égyptiens ; ou bien les statues d'homme expriment un débordement de force et d'animalité, comme dans les dieux ventrus ou à plusieurs bras des Pagodes. Que ces étranges images se rapportent à une civilisation très ancienne, ou seulement à une civilisation violemment différente de la nôtre, il n'importe guère, si l'on se propose de retrouver dans l'homme tous les étages de l'homme ensemble, et toutes les époques ensemble. La religion Olympienne ne se détache que plus nettement sur un fond de nature chaotique ou monstrueux ; tout à fait de la même manière qu'un athlète paraît comme une règle et un modèle parmi des hommes obèses, grimaçants, ou déformés par l'âge. L'art grec n'a rien de mystérieux ni d'effrayant. Rien n'y est démesuré, tout y est en ordre, soit dans le temple, soit dans l'homme. L'animal humain n'y fait point honte, et n'a nullement honte. Il atteint la perfection qui lui est propre, et se borne là, par un bonheur de forme qui n'a jamais été surpassé. Ces beaux corps signifient gymnastique et musique ensemble, ce qui veut dire que, des orteils aux cheveux, ils sont tout entiers pensée et volonté ; mais n'entendons point sous ces mots une fureur ni une ambition, n'entendons aucune espèce d'inquiétude, aucun abus de tête, aucune tyrannie de la tête sur le reste. Pour mieux dire, aucune partie ne tyrannise les autres. C'est pourquoi il ne s'y trouve point de parties honteuses ni de parties nobles ; c'est plutôt le tout qui gouverne les parties, et c'est pourquoi le pied y est aussi expressif que le visage, ce qui nous fait penser quelquefois que le visage grec n'exprime guère. C'est que le visage est autant équilibré que le corps ; on n'y trouve point une sorte de museau à forme de nez, ni une bouche soumise à la nourriture, ni un front surplombant ; non plus les plis de la tristesse, du remords, ou seulement de la réflexion. Et encore moins les fantaisies de cheveux ou de costume qui soulignent, dans les visages de notre temps, une sorte de révolte, d'excès, d'abus, enfin une sorte d'intempérance

que nous pardonnons volontiers aux hommes éminents. Je crois du reste que ces caractères sont plus apparents que réels, et que, si on rabat la tragédie ou la comédie, et enfin le rôle de l'acteur, on retrouvera aisément en tous nos visages la ressemblance grecque. Et c'est une des choses que Rodin a voulu exprimer dans son Penseur nu, où en effet ne paraît aucun des signes conventionnels par lesquels l'homme de pensée se signale, et se grime en quelque sorte. Mais les Grecs ont encore mieux retrouvé l'homme ; et l'art, ici comme toujours, a mieux parlé que les écrits.

Ce qui se montre surtout dans les Religions de la Nature, c'est la soumission et la résignation devant les forces du monde. C'est pourquoi, dans les arts correspondants, nous voyons souvent que la forme humaine est mêlée à la forme animale ; et le sens de ces symboles est assez clair. L'homme est lui-même animal et partie de la nature ; il ne peut se séparer de la nature ; il n'a pas pensé à se conquérir lui-même sur la nature. Au lieu que l'Hercule grec et les autres dieux représentent l'homme-roi, roi par gymnastique et musique, roi par l'organisation politique. C'est le moment de la liberté, où l'homme dépend principalement de l'homme, comme le fameux Discobole le dit si bien.

On pourrait croire que, selon *l'Iliade*, qui est comme la Bible de cette religion, les hommes sont tout simplement menés par les dieux. Mais ce n'est pas si simple. Les dieux aussi sont limités les uns par les autres, selon les lois de l'équilibre politique, et il n'est point d'homme qui ait tous les dieux contre lui. Même, en regardant de plus près, on s'aperçoit que les dieux sont tellement mêlés aux hommes que l'imagination des héros est toujours à chercher si c'est un dieu ou un compagnon d'armes qui a paru un moment, qui a conseillé, qui a aidé. C'est un trait remarquable de cette mythologie que les dieux se déguisent, et parcourent la terre, souvent sous l'apparence d'un mendiant, ce qui conduit à des maximes non encore dépassées. On n'a jamais mieux exprimé que la suprême valeur pour l'homme c'est l'homme, et que les apparences et le costume ne doivent jamais tromper sur le respect qui est dû à la forme humaine. Je citerai plus d'une fois ce passage des *Martyrs* de Châteaubriand, où le païen et le chrétien rencontrent le pauvre. Comme le chrétien donne son manteau, le païen dit au chrétien : « Tu as sans doute cru que c'était un dieu ? » – « Non, répond le chrétien, j'ai cru seulement que c'était un homme. » En ce raccourci, qui est parmi les plus beaux que je connaisse, on cherche quel est l'avantage du chrétien sur le païen et l'on comprend que la métaphore de l'homme-dieu avait encore un grand avenir.

On considère communément que c'est une erreur grossière de se représenter les dieux sous la forme humaine. Cette remarque est le signe d'une manière de penser la religion qui est métaphysique et non pas physiologique. Si l'on prend la religion comme une invention humaine, dépendant à la fois des nécessités extérieures, de la présence humaine et des passions, on sera frappé au contraire de ce progrès qui a conduit les peuples, en leurs légendes et en leurs arts, de la folle religion qui adore tout à une meilleure appréciation des valeurs, et finalement au culte de la personne humaine, qui est à présent le culte universel. Et quoique maintenant j'aïlle trop vite, on apercevra peut-être que l'anthropomorphisme est bien loin d'être l'erreur capitale des religions ; il en est plutôt la vérité vivante. Mais il faut savoir comprendre les métaphores, et c'est toute la question.



Au point où nous en sommes, il me semble qu'on peut déjà comprendre qu'aucune religion n'est fausse, et que la grande idée des forces naturelles auxquelles nous devons nous soumettre bon gré mal gré ne peut être abolie par aucune religion proprement humaine. C'est pourquoi il faut compter que l'ancienne religion de la nature se mélangera à l'autre, de façon à former un tableau assez confus au premier aspect. Jupiter, comme on sait, est soumis au destin. Quand il veut savoir qui l'emportera devant les murs de Troie, il consulte la balance d'or, qui ne dépend point des hommes ni même des dieux. Quelque idée que l'on se fasse de la liberté et de la puissance de l'homme, il faut toujours bien convenir que les projets humains dépendent de forces aveugles qui, pour une part, déterminent l'événement. On sait qu'il n'est pas facile de faire la part du destin. Mais tout homme sait bien qu'il est proprement fou de tout remettre au destin. Les religions sont comme des gestes pleins de pensées ; elles posent nos problèmes dans le langage métaphorique qui est propre aux arts ; elles finissent, et c'est ce que je veux montrer, par les poser correctement ; et, d'une certaine manière, elles sont même régulatrices de nos pensées, comme on voit que le statuaire est déjà médecin sans y penser.

C'est ainsi que l'ancienne religion de la nature est éternelle en un sens et ne peut être déposée ; d'où l'on comprend que la religion politique se soit incorporé les dieux naturels, c'est-à-dire le ciel, le soleil, les planètes, la terre, la mer. Aussi ne peut-on pas dire si Jupiter ne désigne pas primitivement le ciel, l'air, ou la lumière ; aussi prouve-t-on que certains mythes sont des mythes solaires ; et les ouvrages qui concernent les religions sont pleins de tels problèmes sans solution. Quand on pense aux langues et aux rapports des langues, aux conquêtes, aux colonisations, aux mélanges des cultes, on ne s'étonne pas que les religions soient inextricables. Mais, en considérant un autre mélange, qui est la grande donnée, à savoir la position de l'homme dans la nature, la structure même de l'homme, et l'animal dans l'homme, on approche de comprendre pourquoi les religions sont inextricables. L'homme mortel, tout en se sentant gouverné, et très légitimement, par l'homme immortel, par l'homme tel qu'il serait sans les vices, le vieillissement et la maladie, l'homme n'a pas pu oublier, et il ne le devait pas, qu'il était gouverné aussi par le soleil, les saisons, les marées, les végétaux, les animaux. D'où on a conçu le Jupiter politique comme assembleur de nuées aussi, Neptune comme dieu des mers, et ainsi du reste. Sans compter les métamorphoses, où survit l'ancien mélange de l'homme et de l'animal ; et l'animal même figure souvent parmi les attributs secondaires, tel l'aigle à côté de Jupiter. Mais, d'un autre côté, le sacrifice des animaux sur l'autel du dieu politique signifie un ordre des valeurs, et une subordination, au moins pour le respect, de l'ordre naturel à l'ordre humain. Le tableau de la religion Olympienne est fait de ce mélange, bien différent de la confusion primitive où tous les animaux sont dieux indistinctement, et même les fléaux comme la petite vérole. Cette confusion est encore vivante dans l'Inde ; mais cette confusion n'est ancienne qu'en un sens ; elle est actuelle dans la nature humaine, puisque les contes nous plaisent encore. Nos rêves ne sont pas plus raisonnables que ceux d'Achille ; seulement nous pouvons les comprendre mieux.

Les oracles sont encore un trait remarquable de la religion grecque. Il faut y voir une survivance d'une très ancienne croyance, et en partie raisonnable, selon laquelle les mouvements purement animaux, renseignent souvent mieux que l'intelligence sur ce qui va arriver ; les mouettes annoncent la tempête, les migrations d'oiseaux annoncent hiver ou printemps, les traces d'animaux conduisent aux sources et la vache nous fait connaître quels sont les champignons comestibles. On sait que l'observation des oiseaux, et aussi des entrailles des victimes, faisait partie de la religion politique ; on sait aussi que les augures n'y croyaient pas trop. On remarque autour des oracles les mêmes nuances d'incrédulité. La Pythie est une convulsionnaire, c'est-à-dire une forme humaine gouvernée par les plus aveugles mouvements de l'animalité. On écoute ses vociférations ; toutefois il est aussi de tradition constante que les oracles furent toujours ambigus, et par là subordonnés aux vues politiques. Mais il y a mieux : car ce n'est pas un philosophe qui a écrit sur le fronton du sanctuaire de Delphes l'axiome fameux : « Connais-toi. » Au contraire, c'est à la religion même que Socrate a pris sa règle de pensée. Ce qui mène à croire que la pensée spontanée des peuples, si chargée qu'elle soit de métaphores, n'est pas sans fruits, et que c'est la plus sottise erreur de la mépriser et de la repousser. On y perd premièrement et sûrement cet amour de l'homme et cet espoir dans l'homme qui est le ressort de nos entreprises, et même de toutes nos pensées. Je n'ai fait mention ici des oracles que pour marquer que la révolution chrétienne a aboli les oracles, progrès remarquable et trop peu considéré.



Dans le problème du miracle, il y a plus d'obscurité. Je crois qu'il faut simplifier hardiment l'histoire. Le miracle, comme l'oracle, est une notion très ancienne, qui tient au fétichisme, et même aux contes, c'est-à-dire qui dépend à la fois de la mythologie enfantine et de la Religion des forces naturelles. Me reportant à ce que j'ai expliqué de la situation de l'enfant, et des erreurs qui lui sont naturelles, je définirai le miracle comme un changement obtenu sans travail. Cette définition, comme toutes les définitions, est tirée de notions antérieurement élaborées. Je la crois bonne ; mais il s'agit de l'appliquer, et de voir si elle n'apporte pas quelque lumière dans un sujet touffu. D'après cette idée directrice, le miracle à l'état pur c'est la simple multiplication des aliments sur la table même, et en réponse seulement à des besoins ou à des désirs, comme le changement de l'eau en vin, la multiplication des pains et des poissons. Ce n'est toujours que le pays de cocagne, où l'on trouve des sources de lait et des mines de chocolat. Ce genre de miracle va directement contre tout ce que nous savons de la condition humaine. Il est naturel à l'esprit des enfants qui ne pensent jamais que les aliments et les friandises leur viennent autrement que par un décret. Et au contraire, l'idée virile, comme je l'ai assez expliqué, c'est que tous les biens supposent un travail, et que les discours n'y font rien. On croit donc au pur miracle tout autant que l'on croit aux contes ; c'est toujours passé, c'est toujours ancien, c'est toujours raconté. Nos rêves sont faits de miracles de ce genre.

Dans le fait, si l'on veut des poissons il faut jeter les filets ; seulement, alors, il peut se faire que la pêche soit miraculeuse, par une rencontre de la nature ; et ce genre de miracles est bien loin d'être impossible ; nous n'y pouvons pas compter, mais nous pouvons toujours l'espérer. Les chasseurs et les chercheurs d'or ou de diamant ont de ces chances. La loterie est une invention ingénieuse qui met ces chances en système ; car, si chacun donne une certaine somme et si l'on tire au sort, il est certain que quelqu'un gagnera. Ce mélange de certitude et d'incertitude étourdit les esprits les plus solides ; et l'on sait que la passion du jeu est une des plus puissantes et des plus durables qui soient. Mais encore faut-il mettre au jeu. Bref, cet autre genre de miracles n'est pas en contradiction avec la loi du travail. Aussi le résultat n'est jamais inexplicable. Si l'on a trouvé un banc de poissons ou une pépite, c'est qu'ils étaient déjà quelque part ; si l'on a gagné, c'est que le numéro correspondant se trouvait brassé avec les autres, et qu'il fallait que l'un d'eux sortît. Ces miracles viennent donc d'une rencontre entre un événement et un désir, et c'est la rencontre qui est rare, car le fait lui-même n'est pas plus rare qu'un autre ; n'importe quel nombre de poissons, même vraisemblable, pour un coup de filet, est sans probabilité. Tout événement, si on le prenait dans sa singularité, est invraisemblable avant qu'il soit, mais naturel et explicable dès qu'il est. Je n'insiste pas sur cette idée, qui est fort difficile pour tous et pour moi ; je veux montrer seulement que le miraculeux, en ce sens-là, dépend de nos désirs. Une poignée de poussière rassemble de menus fragments disposés d'une certaine manière et selon une certaine variété qui font que cet événement est unique ; mais nul ne s'y intéresse.

Ce qui me paraît digne d'attention, c'est que ce genre de miracle, qu'on pourrait dire naturel, s'accorde très bien avec les prières, et les rites, et de plusieurs manières. Quand l'événement ne dépend pas de nous, par exemple la pluie, cela n'empêche pas les prières pour la pluie ; car on peut toujours dire, si l'on ne réussit pas, que les prières étaient mal faites, ou que la colère des dieux n'est pas apaisée ; et finalement, si l'on persiste, la pluie viendra toujours. Quant aux choses qui dépendent de nous, comme chasse ou pêche, il est clair que la prière y changera quelque chose, si seulement on y croit. Car la confiance fera qu'on visera mieux, qu'on cherchera mieux. Ce qui se voit en clair dans l'exemple privilégié du naïf chasseur qui croit que si l'on prononce seulement le nom du gibier, la chasse sera manquée ; ce chasseur, si par inattention il manque à la règle, rentre chez lui ; ainsi c'est la croyance même qui fait que la chasse est manquée. Cet exemple si simple en fait comprend bien d'autres, dans lesquels il est évident qu'une forte espérance fait beaucoup pour le succès, et toujours un peu ; sans compter que l'espérance est déjà un plaisir. On aperçoit en quel sens toutes les passions sont religieuses. Mais j'y reviendrai.

J'appellerai maintenant miracle humain le miracle où l'objet de l'expérience est l'homme lui-même. Ici est cachée une idée très importante, c'est que la persuasion mène le monde des hommes. Nos passions sont ici considérées non plus quant à leurs effets sur nos travaux et entreprises à l'égard de la nature, mais seulement quant à leurs effets sur l'homme même. L'homme passe de la joie à la tristesse ou de la tristesse à la joie par simple imitation. Il prend l'espérance ou la crainte, la colère, la vengeance, le désespoir, l'enthousiasme et généralement toutes les émotions comme on prend une maladie contagieuse. Les paniques sont des miracles et les victoires aussi, si l'on

considère l'état d'esprit comme la cause principale de l'événement. C'est ce qui arrive dans un bateau si tous se jettent du même côté. Cette irruption de la peur, ou aussi bien du courage, est tout à fait imprévisible ; l'homme se découvre soudainement tout autre qu'il ne croyait ; il voit les choses autrement, les gens autrement. Il se sent plus ou moins capable d'actions difficiles, et il l'est. Il y a certainement des malades par persuasion et donc des guérisons par persuasion. Ces miracles sont de notre temps et de tous les temps. J'ai connu un malade qui se croyait atteint d'un commencement de paralysie générale ; et, quand il en parlait, il titubait réellement et sincèrement ; il est mort beaucoup plus tard d'un rhume. Le vertige est l'exemple d'une maladie soudaine, et souvent fort dangereuse par les effets, et qui est toute de persuasion ; c'est parce qu'on s'imagine tombant que l'on tombe. Et un homme qui se persuade qu'il est fou n'est pas loin de l'être. La sagesse commune est une persuasion que l'on exerce sur soi-même par un combat de tous les instants contre les opinions dangereuses. Mais si l'on veut pousser plus loin cette analyse, il faut tenir compte de l'esprit, de la pensée, ou comme on voudra dire. Cette notion n'était pas encore explicite au point de l'histoire où nous étions.

On n'y peut rester ; on n'y est point resté ; on n'y peut jamais rester. Il n'y a point d'homme qui n'ait exercé son sens critique contre les dieux extérieurs, et qui ne se soit enfin consulté lui-même, conformément à la maxime Delphique. Mais ici s'élèvent les difficultés. J'écris pour ceux qui ne veulent se persuader ni paresseusement ni pieusement, et je pense être un de ceux-là. Maintenant s'élève devant nous la troisième religion, la religion de l'esprit, celle de toutes qui ressemble le plus à un songe creux, à une rêverie d'enfant, ou bien à une supercherie de précepteur d'enfants ; la plus chargée de pensées sans corps et de suppositions invérifiables ; la plus chimérique, la plus convenable aux esclaves, la plus utile aux maîtres ; la plus éclatante en justice et la mieux armée contre la justice ; enfin la plus proche de nous ; celle qui nous a trompés et assassinés ; la religion enfin d'un cardinal décoré et ministre de l'ordre moral. C'est aussi la religion des saints ; c'est la religion de l'évêque Bienvenu des *Misérables*. C'est dire que, de premier mouvement, j'en crois tout et je n'en crois rien. Je ne dis pas seulement que je n'en veux rien croire ; je suis plus avancé ; je n'en crois rien du tout. C'est seulement pour moi un langage que je soupçonne naturel, et que je veux essayer de comprendre. Non pas du tout, sachez-le bien, pour excuser un passé de crimes. Non. Mais je mets le cap sur l'avenir ; et tout ce qui est, bon j'en veux faire provision. Nullement pour plaire, ni aux maîtres ni aux esclaves. C'est une revue pour moi tout seul, et peut-être bonne pour tous en ce sens-là.



L'esprit est suspect ; l'esprit est accusé. Lucrèce disait déjà que la religion est conseillère de crimes ; d'où un matérialisme de précaution. Il y a de l'amertume dans ce remède, puisque, d'après cette vue de raison, il faudrait dire que les choses vont comme elles vont et ne peuvent être autres. Par exemple, que pouvons-nous contre la guerre, qui, dès qu'elle est, résulte de causes nécessaires ? Chacun est comme il est, et les mots bien et mal n'ont plus de sens. À vrai dire les matérialistes de ce temps-ci sont les plus hardis des hommes à

vouloir changer ce qui est mal, tout en bordant de très près les causes réelles et la réelle situation. Cette contradiction entre le penser et l'agir est dans toutes les doctrines. Un janséniste doit croire que son salut est réglé dans l'esprit de Dieu ; mais il s'évertue pourtant à sauver son âme. Partant de ces contradictions et difficultés, on en découvre d'autres. Les professeurs de philosophie des lycées auraient peut-être l'ambition de découvrir et d'enseigner quelque doctrine vraie ; dans le fait ils sont ramenés à enseigner le vocabulaire, et à dire correctement tout ce qu'on dit ; cela mène loin. Je connais bien ce métier ; je l'ai fait aussi rigoureusement que j'ai pu. Je crois utile de rassembler d'abord quelques paradoxes concernant l'esprit, paradoxes qu'on ne peut éviter, et qui expliquent les étranges et riches productions de la pensée populaire depuis la révolution chrétienne et même plus anciennement.

Savoir est quelque chose. Cet univers, ces paysages, ces étoiles, ces hommes, ce sont des choses que je sais, que j'ai en moi d'une certaine manière ; je sais bien que si je cessais de savoir, les choses iraient toujours ; mais cela même est un savoir que j'ai en moi. J'ai donc, en un sens, tout cet univers en moi, telle est l'idée sommaire de la subjectivité. Et tout ce savoir est si bien en moi que je puis le cacher aux autres, n'en rien dire. Et même si j'en parle, nul homme au monde ne peut voir maintenant le monde comme je le vois maintenant de ma place, place qui n'est qu'à moi. Ainsi mon savoir de toutes choses, perception ou science, est un secret de moi avec moi. Les hommes ne vont pas en général jusque-là ; mais ils savent tous que certaines pensées auxquelles ils tiennent sont secrètes autant qu'ils veulent, et que le tyran ne peut les connaître ni les changer. Ainsi chacun a l'idée que ses pensées sont enfermées en lui, dans le corps qui est lui, et qu'elles sont cachées aux autres. Moi qui vis et agis, je suis vu et reconnu ; mais moi qui pense, qui juge, qui décide, je suis connu de moi seul. Ce monde intérieur est la conscience, ou, si l'on veut dire autrement, la pensée de chacun, l'esprit de chacun, l'âme de chacun. Mais qu'est-ce que l'âme, et où est-elle ? Qu'est-ce que l'esprit ? Est-ce qu'il se promène avec moi ? Est-ce un organe comme l'estomac ?

J'ai envie de répondre oui, car mon esprit, mes pensées, mes jugements, tout cela est où je suis et non pas ailleurs, et enfermé en mon sac de peau, puisque les gens ne peuvent me deviner que par les soubresauts de ce sac de peau. Mais pourtant je ne puis point dire que mon esprit soit en moi comme mon estomac. Car ce monde que je vois est certainement dans mon esprit ; ou, pour dire autrement, mon esprit s'étend certainement jusqu'aux étoiles et au delà puisqu'il les connaît et qu'il pense encore d'autres mondes au delà, et autant d'années-lumière qu'on voudra après d'autres. Si mon esprit était une sorte d'estomac, je penserais les choses dans mon corps ; mais, en fait, je pense mon corps, au contraire, dans les choses ; je juge qu'il n'en est qu'une partie. Mon esprit serait plutôt le tout de tout. Je sais bien que cela n'est ni clair ni satisfaisant ; je veux seulement montrer que, dès que nous pensons à nos pensées, nous entrons dans une aventure que nous ne pouvons pas refuser. C'est toujours expliquer le vocabulaire usuel, et c'est très difficile. On pourrait dire, il me semble, sans aller au delà d'une description correcte de la situation humaine, que l'esprit ne peut être représenté comme une sorte de chose, soit dans notre corps, soit hors de notre corps ; que l'esprit n'a ni hauteur ni largeur ni profondeur, mais qu'il conçoit tout cela ; par exemple qu'on ne peut pas dire que l'esprit a tant de kilomètres, et que cela n'a pas de sens, puisque l'esprit ajoute des kilomètres à d'autres autant qu'il veut. Le moi, en d'autres mots, le

moi qui pense, n'est ni petit ni grand ; il ne se laisse pas prendre sous les attributs des corps. Je me garderai bien de dire comme Descartes que l'esprit est une chose qui pense, car je risquerais de penser encore l'esprit comme une sorte de corps ayant longueur, largeur et profondeur. L'esprit est une fonction que je ne puis décrire ; je puis dire ce que fait l'esprit, le dire correctement ; question de vocabulaire. Je me garderai d'aller au delà.

Même sans aller au delà, je suis obligé de dire que l'esprit n'a pas de limite, car il pense toute limite, et donc il pense au delà de toute limite. Mais voici encore un autre aspect de l'esprit, si l'on peut dire. On peut estimer que ce genre de preuves que j'apporte n'a de valeur que pour moi ; mais il y a d'autres preuves. L'arithmétique et la géométrie sont des faits humains. La suite des nombres entiers, les nombres premiers, les caractères de divisibilité, ce sont des vérités pour tous. On prendrait volontiers le parti de ne pas croire même cela ; toutefois je crois qu'il n'y a pas de sincérité dans ce parti. Je sais que le nombre qui suit 12 est 13, qui est premier ; je sais que c'est ainsi pour tous, et qu'un homme qui voudrait le nier ne sait pas ce que c'est que la suite des nombres, ce que c'est que douze, ce que c'est que un. Les exemples les plus simples sont ici les meilleurs. Mais tout homme sait de même ce que c'est que l'espace et le temps ; non que ces pensées soient également développées en tous ; mais il y a des propriétés de l'espace et du temps qui peuvent être communiquées d'un homme à l'autre avec le caractère de la nécessité. Mettons, pour faire large part au doute, que cette nécessité, suppose quelque convention préalable ; toujours est-il que, cette convention admise (définition, postulat, ou comme on voudra dire), il est hors de doute que la conséquence suivra nécessairement pour tout homme. Ce qui suppose que l'esprit est le même en tous ; voilà encore une étrange aventure, que nous ne pouvons pas refuser. Pour résumer je dirai que l'esprit, c'est le sujet intime, ou, comme on dit, la subjectivité ; mais que l'esprit c'est aussi l'universel, c'est-à-dire l'objectivité. L'esprit ne pouvait donc manquer d'étourdir les hommes dès qu'ils y penseraient, et c'est ce qui est arrivé.

*

Toute religion enferme de l'invisible ; et c'est naturel, puisque les pensées de chacun, qui sont souvent si intéressantes pour un autre, sont pourtant invisibles par elles-mêmes. Toute religion enferme que l'invisible se promène hors du corps ; et c'est naturel ; car les pensées ne sont pas enfermées dans le corps. Toutes les religions supposent que l'invisible survit au corps ; et c'est naturel, puisque, le penseur détruit, ses pensées vraies (comme 13, nombre premier) ne cessent pas pour cela d'être vraies. On aperçoit que la religion de l'esprit est toujours mêlée aux autres, et comment le sentiment que les pensées ne sont pas des corps a dû se combiner avec l'expérience des rêves, où l'on voit que les morts reviennent sans qu'on puisse jamais les considérer comme des êtres véritables. À cela s'ajoute l'expérience du langage, qui fait de grands changements à distance par de faibles moyens. On comprendra à peu près ainsi cette physique de l'invisible et de l'inexprimable, qui est celle des sauvages les plus arriérés. Nous voilà, je crois, assez préparés à comprendre les religions de l'esprit dans tout leur développement. Il faut se borner aux exemples qui nous sont le mieux connus.

Le peuple juif a été nommé par Hegel le peuple de l'esprit ; l'autorité de la Bible et des Psaumes s'explique par là. Il s'est fait dans les pensées de ce peuple le mélange d'une religion évidemment politique, où Dieu est le Grand Ancêtre, et d'une religion de l'immense invisible, qui est partout, qui voit tout et qui fait tout. Cet immense objet sans parties, et inexprimable, fut suggéré peut-être par le spectacle habituel du désert, et le contraste entre la coupole infinie et la tente misérable. Mais, dans cette opposition, les images du monde ont été rabaissées à l'état de métaphores, et toujours la pensée biblique cherche le Grand Être par un mépris des limites, et, au rebours, le plus petit et le plus misérable des êtres dans la conscience humaine, qui pourtant communique avec l'esprit par l'humilité et l'adoration. Ce qui me paraît ici digne de remarque, et de grande conséquence, c'est une confusion entre l'immense esprit et le terrible chef ; car, par elle-même, la notion de l'esprit comme suprême valeur n'enferme pas, il s'en faut, la notion de puissance temporelle ; bien plutôt elle l'exclut ; mais cette distinction est toute moderne, et n'est même peut-être pas encore moderne, le politique ayant coutume de réduire l'esprit à son service. Et ce qui est le principal dans la religion juive, c'est que l'esprit ne soit nullement diminué par le pouvoir, l'esprit agit comme on pense, et ce pouvoir est fulgurant dans la *Genèse*. Cet anthropomorphisme se dépasse donc lui-même, ne retenant des attributs de Dieu que le pouvoir de penser, pouvoir qui accable par comparaison avec la conscience périssable de Job. D'où une soumission dont il n'y a guère d'autre exemple, et l'entier mépris de l'*Ecclésiaste*, qui méprise aussi le mépris. Il faut noter que cette vie sans valeur aucune, et continuée par obéissance, fait encore maintenant la force de ce peuple, même dans les plus humbles affaires ; car il ne peut faire de différence entre le grand et le petit, au regard du grand grand, devant lequel rien n'est grand. Cela nous offre le plus étonnant exemple du sérieux sans vanité. Le grand est ici le sublime, qui donne un bonheur d'anéantissement. Par la précaution que j'ai prise d'analyser d'abord quelques paradoxes concernant l'esprit, je puis comprendre cet exemple rare du monothéisme, retrouvé par les musulmans, et aussi étranger à nos mœurs qu'à nos paysages. Toutefois la grande idée qui a fait de la Bible le livre du monde le plus lu, enfin le Livre, n'est pas celle d'un esprit qui peut tout, fait tout et règle tout ; mais c'est une idée à nous substantielle, c'est qu'il faut honorer l'esprit, et que l'esprit est la plus haute valeur, mais disons, par anticipation, la plus fragile, la plus menacée.

Cette autre idée, cette oscillation vers l'autre contraire, va se trouver développée dans la révolution chrétienne par les plus étonnantes métaphores, les plus justes, les mieux adaptées à notre réelle situation. Et bref, au pouvoir du Père Éternel, va se substituer le pouvoir du Fils, c'est-à-dire le relèvement de l'âme mortelle et immortelle, finie et infinie. Cette suite des pensées chrétiennes est admirable, car c'est bien l'homme qui s'y délivre, seulement toujours selon les ressources de la légende, de toutes les légendes, et par le langage de l'architecture, de la peinture et de la musique. L'égalité, l'affranchissement, la paix, l'humanité même viennent de là. La philosophie ne s'est pas montrée si hardie, il s'en faut ; elle suit péniblement ; elle arrive quand tout est fini. « L'oiseau de Minerve, dit Hegel, s'envole au crépuscule. » Beau mouvement, auquel je me laisse emporter parce que je le prends seulement comme beau. En réalité, la réflexion sur la religion, qui est philosophie, n'est pas une petite chose. Car toutes les images des religions deviennent muettes par l'usage. Qui donc se demande ce que c'est qu'un crucifix ? C'est pourtant

bien l'image d'un esclave supplicié par les pouvoirs politiques. Mais peut-être faut-il refuser d'être chrétien pour être réellement chrétien.



J'anticipe. Il faut revenir sur ce passage du judaïsme au christianisme, que certainement le judaïsme n'a pas fait de lui-même. L'Évangile est un livre grec, et les anciens Pères de l'Église sont tous Platoniciens. Il faut tenir grand compte de la pensée Socratique, qui cherche le vrai au delà de l'imagerie Olympienne, qui juge selon la conscience, démêle le bien de l'utile, guide la science entre deux abîmes, la métaphysique et le pragmatisme, enfin selon mon opinion pense l'esprit, pour la première et jusqu'à présent la dernière fois, sans en rester stupide. Seulement ces œuvres subtiles, souriantes, balancées, qui refusent si évidemment la force, ne pouvaient remuer les masses ; au lieu que la poésie juive a porté fanatiquement cette liberté jeune jusqu'à nous ; cortège bruyant, mais fort. Rousseau est tout inspiré de l'esprit chrétien ; il vous déplaît peut-être ; il me déplaît quelquefois par souvenir ; mais quand je le lis, je vois qu'il n'est pas dupe des images, et qu'il va droit aux précieuses vérités. Rousseau dit très bien ce qu'il veut dire et n'a point besoin d'aide. Lisez-le donc.

La religion a besoin d'aide. Ce qu'elle dit est puissant mais obscur. Je ne crois pas que la pensée moderne ait mieux à faire qu'à commenter le christianisme et à en interpréter le métaphorique langage. L'idée chrétienne, c'est la valeur absolue des consciences, qui pose en même temps l'égalité et la charité. Que l'égalité ne soit aux yeux des théologiens que devant la grandeur immense de Dieu, cela ne me trouble point ; je reconnais l'idée juive, mais dépassée. Que la charité ait pour objet unique Dieu, et que la plus pauvre conscience ne soit objet d'amour que par une grâce de Dieu, c'est encore une idée préparatoire et dépassée. Ce qui importe, c'est le déplacement des valeurs et la reconnaissance du semblable, idées précieuses, que les métaphores ne déforment nullement. Marc-Aurèle disant que tous les hommes sont frères parce qu'ils sont fils du même Dieu, dit au fond la même chose que si nous disons que tous les hommes sont frères parce qu'ils ont en eux la même possibilité de penser, dont la moindre proposition de géométrie est un témoignage. L'idée qui compte ici, c'est que, à l'exemple de Socrate dans le *Ménon*, interrogeant le petit esclave, nous y devons mettre complaisance et patience, et croire avant les preuves que cette forme humaine est un homme. Instituteurs mes amis, que faites-vous donc tous les jours ?

Hegel dit que la valeur chrétienne, la valeur nouvelle, qui commença l'immense révolution que l'on sait, révolution qui n'est pas achevée, c'est la Subjectivité infinie. C'est l'autre aspect de l'esprit ; car l'esprit de chacun est faible et hésitant ; mais si faible que soit un esprit, il est tout l'esprit ; et par exemple la suite des nombres n'est pas moins infinie pour l'ignorant que pour le savant. Le dieu esprit est tout en chacun. La religion de l'esprit devait développer à sa manière cette difficulté et bien d'autres, toujours en incorporant les anciens mythes, soit cosmiques, soit politiques. Et la philosophie ne peut faire autrement, car si haut que l'on place l'étincelle de l'esprit libre en

chacun, encore faut-il composer cette liberté secrète avec les nécessités du monde et avec l'urgence politique ; composition et compromis dont le plus libre des hommes use tous les jours, mais non pas toujours sans scandale pour lui-même et pour ses sévères amis, cela revient à s'étonner qu'il reste une part d'idolâtrie dans la religion. Montaigne laisse entendre souvent que l'art de croire et de décroire est très précieux mais très caché. Bref, il faut croire sans se jeter tout, et penser c'est douter. J'espère éclairer un peu ces formules. Sachez du moins où je vais.



Si je compare maintenant l'athlète avec le saint, toujours d'après les arts, qui sont l'expression directe de la religion, j'aperçois des différences dignes d'être remarquées. L'esprit grec animait tout le corps ; il semble au contraire que l'esprit chrétien se retire du corps. C'est toujours l'homme qui est dieu ; mais la perfection de l'homme est conçue autrement. La pensée propre de chacun, ce que chacun est seul à connaître, telle est la valeur nouvelle et le nouveau sanctuaire. Que l'homme soit fort ou faible en son corps, cela n'importe guère. C'est l'âme qu'il faut sauver, et non pas le corps. De même que l'homme s'est séparé des animaux, de même la pensée humaine se sépare de l'animalité humaine ; aussi la forme extérieure n'est plus adorée ; ce qu'expriment les saints de pierre, et ce qu'exprime encore mieux la peinture religieuse, qui fait en quelque sorte remonter toutes les pensées au visage. J'insiste sur ce langage des arts, parce que c'est là que l'on trouvera le vrai sens de la religion, là et non pas dans les théologiens qui, bien loin de précéder et d'inventer, ne font que suivre d'assez loin la pensée populaire, que les artistes, au contraire, ont saisie à l'état naissant. Je ne sais même pas si l'on peut dire que la pensée populaire a précédé l'expression artistique ; cela n'est pas vraisemblable. Le culte de la Vierge s'est développé par l'image de la Vierge, par l'offrande, par la prière, où l'ancien fétichisme se retrouvait tout, quoique purifié. Nous avons l'expérience de la contemplation esthétique ; on ne se lasse pas d'une belle chose ; on y trouve mille sens, et un monde d'idées que l'on ne peut traduire dans le langage ordinaire. Comte a vu une profonde analogie entre cette muette contemplation et la naïve prière ; on peut suivre cette idée, mais en se défiant ici encore de cette partie de la religion qui est imitation et semblant ; car par imitation on se commande d'admirer une musique, un tableau, une cathédrale. Nous éprouvons ici comme en tout la puissance tyrannique d'une opinion bavarde et folle, plus creuse encore que folle. C'est pourquoi il faut faire la guerre au sentiment. Mais, ces précautions prises, il y a des œuvres qui saisissent l'homme, et qui ne le lâchent pas, et chacun connaît tôt ou tard une révélation véritable. J'ai connu un garçon fort instruit, élève de l'école d'Athènes, et qui avait donc admiré tout ce qu'on admire, répétant et peut-être développant les phrases consacrées. Or il m'a dit qu'un jour, en présence d'une tête de taureau récemment déterrée, il avait commencé à penser que la beauté était quelque chose. Il m'est arrivé à peu près la même aventure, car j'ai résisté aux arts comme à tout, mais j'ai dû me rendre quelquefois. C'est tout à fait de la même manière que j'ai considéré la religion, bien attentif à ne pas imiter, à ne pas faire semblant ; et j'ai fini par y trouver des vérités d'importance, des vérités à l'état naissant, enfin un excellent départ pour tous les genres de réflexion. Car où se trouve le

commencement et le premier état des idées, sinon dans l'expression populaire et spontanée, qu'elle soit architecture, peinture, musique ou poésie ? Bref je crois, et c'est aussi une très vieille idée, que le sentiment est le départ de toute idée réelle ; seulement il faut élever les sentiments, ce qui est les mettre à l'épreuve par une réflexion libre ; autrement dit, il ne faut pas se couper en deux, ni suivre les idées telles qu'on les trouve dans le langage abstrait ; de telles idées ne font rien. La culture est bien autre chose que l'instruction. Les poètes y sont aussi nécessaires que les géomètres ; car la géométrie poussée loin arrive à une sorte de doute abstrait ; et souvent, dans le même homme qui raisonne si bien, on remarque que les sentiments sont restés à l'état d'enfance et de fanatisme ; dont la guerre a montré plus d'un exemple. Ce n'est pas l'esprit qu'il faut civiliser, c'est le sauvage qu'il faut civiliser. La pitié, la peur et la colère font un dangereux mélange. L'enthousiasme est aveugle ; il fait des massacres et des ruines. Il faut donc trouver le chemin qui remonte de ces confus sentiments jusqu'aux idées.

D'après ce que j'ai voulu montrer, on aperçoit déjà que les religions ont trouvé et imposé des commencements de pensées ; ce mouvement mérite donc grande attention, mais dès maintenant on aperçoit pourquoi je ne vais pas chercher la pensée religieuse dans les théologiens, qui sont des arrangeurs. Une statue de la Vierge, au coin d'une maison, m'intéresse beaucoup plus que les risibles subtilités concernant la visite du Saint-Esprit. Dans l'image de la Vierge, il y a cette idée capitale de l'intercession de la mère devant le pouvoir brutal et emporté du père ; et celui qui regarde avec attention et véritable piété cette naïve figure, sent déjà, et comprendra peut-être, le génie propre au sexe féminin. Quant à la virginité, c'est une idée non moins forte ; car qui ne voit et qui ne sait, par d'inhumains exemples, que la femme est bien aisément reprise par les forces animales, qui entraînent à son tour l'homme ; cette chute est assez commune et a fait manquer plus d'un noble projet. Or l'idée abstraite, l'idée théologique, d'une vierge mère est simplement ridicule ; au contraire l'idée de la maternité subordonnant les plaisirs à une fin plus haute est proprement sublime ; on peut la développer sans fin ; mais il faut la développer ; car que nous veut ce mystère, s'il est divin et non pas humain ? On remarquera à ce propos que la réhabilitation de la femme est un des effets de la révolution chrétienne ; ce n'est toujours que l'égalité, résultant de la valeur sans mesure de toute conscience individuelle ; mais il est clair que cela s'est fait en même temps que s'est développé spontanément le culte de la Vierge, par l'impulsion de la peinture et de la sculpture, et au grand scandale des théologiens qui soupçonnaient là une sorte de nouveau paganisme. Ils n'avaient pas tort. C'est souvent la partie la plus ancienne et la plus sauvage des religions qui est la meilleure.

Mais aussi comprenez comme il est facile de massacrer les images, ainsi que les protestants ont fait. Il vaut mieux sauver que massacrer. Et pour tout dire en peu de mots, le massacre des images exténue l'avenir, quand même il substituerait aux anciennes pratiques des règles purement philosophiques. J'en trouve un exemple dans la réhabilitation présente de la femme, qui est abstraite, et se borne à de simples droits, ce qui est passer au-dessus du problème. Beaucoup d'hommes et de femmes sentent cela, et restent butés là ; c'est ce sentiment même qu'il fallait développer. En somme nous perdons bien du temps et bien des colères à vouloir détourner ceux qui prient de tout leur cœur devant la Vierge ; c'est avec eux, et devant l'image même, qu'il faudrait penser

à la femme. Les images n'ont point fait faillite ; ce sont les prêtres qui ont fait faillite ; et encore je ne dis pas tous ; toujours est-il que la théologie les détourne de penser humainement. Les pouvoirs ont jugé, et plus d'une fois, que la religion était bien dangereuse ; et c'est merveille comme ils ont rangé la religion à l'ordre de la force ; l'histoire politique de l'Église ne nous raconte pas autre chose. Et le fanatisme résulte sans doute de sentiments forts et naturels, mais non éclairés ; qui est assuré par sentiment, et ne peut persuader, naturellement force. L'idée est perdue. Le salut des âmes, grande idée, est pourtant dès maintenant, et urgent dès maintenant. Et ce qui me paraît digne d'attention, c'est que ce que dit un prêtre là-dessus est tout vrai ; car il est très vrai que l'on perd son âme par l'injustice, par la frivolité, par le pouvoir, par l'infatuation, par la débauche, par l'ivrognerie, par la paresse, et le prêtre le dit. Mais il ne dit pas assez que c'est vrai maintenant, et que la menace du jugement dernier n'y ajoute rien. J'anticipe un peu trop.

Les caractères philosophiques et moraux d'une religion sont plus aisés à remarquer que ses caractères plastiques, qui n'ont pas moins d'importance. Mais il faut faire une revue exacte ; et il me semble que si l'on sait seulement Auguste Comte dans l'analyse de la civilisation, on sera conduit déjà très loin. Catholique veut dire universel, et ce trait est commun à tous les christianismes. On se moquera de ces petites sectes qui ne couvrent chacune qu'une partie du monde humain. L'universalité est pourtant dans toutes, par l'idée qu'il importe également de sauver toutes les âmes, idée qui leur est commune. Quand le géomètre pense la théorie du triangle comme universelle, il n'entend pas que tous les hommes la connaissent, mais il entend qu'on peut l'apprendre à tous, et même qu'il faut l'apprendre, à tous. Toutefois cette dernière idée est souvent sans charité, je veux dire qu'on l'essaie seulement et que l'on renonce trop vite devant l'inattention ou la sottise évidente. Et l'on saisit ici la faiblesse d'une idée bien prouvée ; c'est qu'on ne l'aide point ; c'est que l'on s'étonne que l'évidence soit refusée. On voudrait reconnaître son semblable ; on ne peut, on se résigne. Et ce mépris du savant pour l'ignorant a beaucoup séparé les hommes. L'idée qu'on peut instruire n'est pas suffisante. L'idée qu'on le doit est certainement trop oubliée. « Pour les maçons, se dit-on, il suffit bien de la géométrie empirique. » Or justement la géométrie empirique ne fait point paraître l'égalité des esprits, que la moindre preuve théorique au contraire fait aussitôt ressortir. C'est ainsi que l'éducation se détourne de sa fin véritable par la distinction des premiers et des derniers. J'aime à penser que cette distinction que l'on fait entre l'homme et l'homme est proprement un péché, et non pas seulement une faute ; et je nomme péché, d'après la tradition chrétienne, cet oubli de l'esprit qui n'est faite que pour l'esprit, et que l'on ne paie pas comme on paie les fautes. Une faute revient à être blessé par sa propre action. Le péché est d'un autre ordre ; il ne blesse point, et même il sert. Qu'il n'en soit pas moins péché, c'est une des raisons qui font croire aux hommes qu'il y a autre chose que l'ordre des conséquences, et une autre manière de payer. Toujours est-il que l'absolue valeur, transportée de Dieu aux âmes, conduit au devoir d'enseigner, et en quelque sorte de chercher l'obstacle, bien loin de le fuir. Ce qui fait que d'avance une telle religion est universelle ; et l'humanité est prise alors comme la société véritable. Nous rechercherons cette immense idée dans les alliances, dans les échanges, dans les communications, enfin dans les services qu'on en peut tirer, où elle n'est point. Ce n'est point de l'humanité des autres que dépend l'humanité, mais un seul homme la fait. Savoir si un criminel est un homme, cela me regarde et non lui. C'est à moi à

faire la preuve, et non à lui. Qu'il soit un homme, ce n'est pas son devoir, c'est le mien. Telle est l'idée chrétienne ; et c'est bien une idée ; et qui ne sera vérifiée que si l'on veut bien, et si l'on s'y met. Si l'on n'y croit pas d'abord, on n'en trouvera pas de preuves.

Il faut faire grande attention à ce rapport entre la foi et l'intelligence. Comte était assurément le modèle de l'incrédule, et il méditait tous les jours sur ce passage de *l'Imitation* : « L'intelligence doit suivre la foi, non la précéder, encore moins la ruiner. » Cette sorte d'axiome s'applique à l'humanité ; et la foi en l'humanité, sans preuves et contre les preuves, est le trait le plus remarquable du christianisme, si on le compare aux religions politiques, qui sont toujours d'un peuple et d'une race. Et cette idée est bonne à considérer dans son état naissant. Car la méthode abstraite, qui consiste à chercher l'humanité dans les faits de l'histoire, par exemple à espérer qu'après l'alliance des villages et des cantons viendra l'alliance des nations, est un peu folle, quand on pense qu'il n'y a guère d'homme, si instruit qu'on le suppose, qui étende seulement l'humanité à tout son village. Je me trompe ; il y a le curé, qui ne doit point douter de cela ; seulement il manque de moyens pour élever son semblable. Et pourquoi ? C'est, comme dit Comte, qu'il méprise trop la preuve, et se contente trop souvent de menacer et de forcer. « L'intelligence, dit la maxime, doit suivre la foi » ; mais ici rien ne suit. Par cette faute, qui est proprement de gouvernement, l'humanité est seulement posée, elle n'est pas faite. L'autorité reprend ses droits, par une application illégitime des petits mots : « il faut » à d'autres qu'à soi. Les Églises n'ont jamais fait d'autre faute que de forcer dès qu'elles ont pu ; c'est pourquoi le succès les a déshonorées.



Je viens ainsi naturellement à l'idée du pouvoir spirituel, que Comte admire non sans raison comme une des plus étonnantes inventions du christianisme. En quoi il y a bien de la confusion encore, puisque le pape a la charge de dire ce qu'il faut croire. Mais, pour bien comprendre le pouvoir spirituel, il ne faut pas le considérer comme s'exerçant dans son propre domaine, où il est toujours ambigu, mais bien dans son opposition au pouvoir temporel, qui est celui des gardes et gendarmes. Sous ce rapport le pouvoir spirituel peut être exercé par le pape, par un saint, par un sage, par n'importe quel homme qui refuse à la force valeur de justice. Ce pouvoir s'est exercé plus d'une fois par l'excommunication d'un mauvais roi, qui n'entraînait comme conséquence, pour le temporel, que le refus de servir. Ici encore on aperçoit des idées qui ont de l'avenir, mais qui sont encore mêlées dans leurs contraires. Car l'opinion, qui est bien forte par elle-même, glisse toujours aisément de persuader à forcer ; et le tout-puissant refus de servir, ou, comme dit Comte, refus de concours, est promptement gâté par la violence. L'Église, comme je disais, ne s'est pas refusée à forcer, quoique par ses principes elle ne le dût point. Mais enfin elle a enseigné que le Non de l'esprit tout seul est une valeur qui suffit. Ce n'est toujours que développer le mot du Psalmiste : « L'éternel est mon rocher. » Qui ne voit que l'erreur sur ce point-là est toujours la même ; elle consiste à croire que l'éternel enverra des armées. Il ne suffit pas de croire en l'éternel ; il faut encore une fois que l'intelligence suive.

Il est rigoureusement vrai que l'esprit est le roi des rois ; mais encore faut-il l'entendre.



Ces grands caractères étant rappelés, je veux me rapprocher un peu plus du contenu mythologique, et examiner de plus près le rapport des nouveaux dieux aux anciens dieux. Il ne se peut pas que les contes, la religion de la nature et la religion politique ne soient point mêlés à la religion de l'esprit ; car l'homme ne s'est pas démis de son corps. Toutefois les anciens dieux sont rabaissés, en même temps que conservés, de la manière la plus énergique, par l'invention du diable. Cette métaphore a mille sens et correspond sans doute à quelque chose. Le diable c'est la puissance oblique, et cette manière de dire exprime bien la ruse de l'inférieur et l'air de raison que se donnent nos désirs. Il est à première vue bien remarquable que les miracles sont, par précaution, supposés pièges du diable. On a souvenir de ce combat de prestiges entre l'apôtre et le magicien aux portes de Rome. L'apôtre s'enlevait de terre sans secours, et le magicien en faisait autant ; mais un signe de croix précipita le magicien. Considérons de près, sur cet exemple, la position du chrétien. Il sait que les prodiges n'ont jamais manqué dans aucune religion, soit par l'abondance des faits inexplicables, soit par les communes illusions de nos sens, et surtout par cette raison que je crois la principale, c'est que le récit d'un prodige n'est pas objet d'expérience. D'après cela les miracles ne sont pas des preuves ; c'est la doctrine qui est preuve, et très exactement c'est la doctrine qui transforme les prodiges en miracles. D'où une prudence et un esprit d'économie à l'égard des miracles, que l'on doit reconnaître dans l'Église, et surtout la supposition du diable, qui permet de présumer que tout miracle est trompeur.

Ce qui est remarquable dans le paganisme, c'est une sorte d'égalité des dieux, et une indifférence de coutume à l'égard des innombrables apparitions. Est-ce un faune ou une biche ? Est-ce une nymphe ou simplement une jeune fille ? Est-ce un dieu déguisé ou bien un mendiant qu'on n'a point revu ? Est-ce Mentor ou Minerve ? Ces apparences n'ont rien d'extraordinaire ; elles sont toutes telles qu'on en puisse tirer une connaissance positive, sans changer leur premier aspect. J'ai admiré et un peu craint, quand j'étais enfant, un énorme bouc qui marchait à la tête d'un troupeau de vaches. Si j'avais vu son œil sombre me regardant à travers la broussaille, j'aurais bien pu être en doute. Et ma surprise ou ma terreur aurait fait tout le merveilleux ; car, à bien regarder, le monde est ce qu'il est, et ne nous trompe jamais, et la première apparence est toute vraie. Soit l'apparition d'un homme qui porte une fourche ; je crois voir le diable avec ses cornes ; je n'avais qu'à mieux regarder ; mais la peur observe mal. Ce qu'il y a de neuf dans l'idée même du diable, c'est que nous devons considérer toute apparence étrange comme trompeuse, et même celle du diable ; et puisque c'est en nous tentant par la puissance et la richesse que le diable nous trompe, je suis averti que la cause de mes erreurs est dans mes propres passions. Descartes n'a point dédaigné d'élever le diable jusqu'au niveau des *Méditations*, sous le nom de Malin Génie. Et cette supposition a purifié toutes les pensées du philosophe par un doute radical, à quoi aucune superstition ne pouvait résister, pas même Dieu ; car Descartes finalement ne

reconnaît Dieu que dans son propre esprit et refuse le Dieu extérieur. Et je remarque que Descartes a cru à un rêve, qui lui annonçait sa mission de philosophe ; or il importe peu que ce rêve lui présentât un objet ou un autre ; toujours est-il qu'il en a tiré raison, comme du soleil, de la neige, de l'aimant et des autres choses. Cette grande délivrance, et justement célèbre, que je me borne à esquisser, fait apercevoir, il me semble, le grand chemin de la superstition à la raison, que le chrétien peut parcourir sans être gêné un seul moment par les contes de bonnes femmes ; car ces contes sont comme toutes les apparitions et inventions ; il faut s'en défier, ce qui est y croire comme il faut. Il n'y a que diable partout pour le méchant et pour l'ambitieux, comme mille légendes nous le disent. Aussi l'exorcisme par le signe est-il plein de sens ; penser alors à la croix c'est penser que le plus haut modèle de l'homme a vécu pauvre et méprisé des grands et qu'il est mort supplicié par ses vertus mêmes, ce qui efface ambition, envie, méchanceté, et par cela même tous les prestiges diaboliques. Que si l'on suppose que le signe porte en lui cette vertu, en sorte qu'un méchant armé d'une croix soit plus fort contre les prestiges qu'un homme simple et laborieux qui n'a que ses mains, c'est certainement idolâtrie ; le signe n'est toujours qu'un signe, et c'est l'esprit qui efface les prestiges. N'importe quel prêtre vous le dira, si vous le poussez dans sa propre doctrine ; je sais que, si vous ne le poussez pas, il ne dira rien de tel ; c'est qu'il croit que sa doctrine est vraie toute seule et sans qu'on y pense, ce qui le rabaisse à l'ancienne sorcellerie. Il est bien facile de laisser le prêtre là, mais il est bien facile de sauver l'esprit de l'Église, car c'est l'esprit tout court.

J'éclaire ici une certaine manière de discuter, qui est positive, et non négative, et qui revient, selon l'exemple de Socrate, à se jeter dans le parti de l'adversaire, et à lui montrer ce qu'il devrait penser, s'il pensait. Un précieux ami, qui suivait la religion de ses parents, me disait : « La messe, ce n'est pas plus irrégulier qu'autre chose. » Le mot n'était pas sans portée, car les images sont toutes prestige ou toutes vérité selon l'usage qu'on en fait. Et celui qui pense faire son salut par la seule présence des objets de la messe se trompe certainement sur la messe ; et s'il croit à la vertu des paroles, il se trompe encore ; tout signe doit être surmonté ; je forcerais bien un prêtre à le dire. Mais devant ce bénisseur de toute richesse et de toute puissance, je m'en vais. Je le laisse à lui-même, en quoi je manque de charité bien certainement ; mais on ne peut tout faire ; je laisse les vieux coquillages, ils n'ont que le dehors. Mais quant aux jeunes, qui poussent de toutes leurs forces selon la foi de leur nourrice, je me garderai bien de leur prouver qu'ils se trompent en cela, car je ne le crois pas ; mais au contraire je les aiderai à penser ce qu'ils croient. Il faut toujours partir de la bêtise, de la sienne propre ou de celle d'un autre. Et certes la bêtise chrétienne n'est pas moins bêtise qu'une autre, ni plus. Mais toute bêtise est grosse de sagesse, et celle-là aussi. Je dirais même que celle-là est plus naturelle qu'une autre, et qu'elle a la forme de l'homme ; et c'est ce que l'histoire prouve assez ; je voulais seulement montrer que, dans toutes ces aventures de religion, c'est bien l'esprit qui se sauve. Maintenant, que le diable se serve des belles apparences d'évêques et de cardinaux pour ramener les faibles hommes au fétichisme ancien, c'est naturel ; il est compris dans la notion du diable qu'il se servira de la religion pour nous tromper. On peut sans injustice nommer jésuite l'homme qui se fie aux signes et honore les puissances matérielles, par une considération trop évidente de la faiblesse humaine. Au contraire le janséniste, personnage toujours suspect aux pouvoirs, ne cesse d'exorciser les signes diaboliques, allant jusqu'à se dire à lui-même qu'il

risque de perdre son âme à prêcher ; car il y met de l'éloquence, et il y trouve du plaisir. Cet avertissement fut donné à un prédicateur janséniste par son confesseur ; et le prédicateur se priva de prêcher. Il n'y a point d'homme politique à qui il ne serait pas utile de faire entendre la parole janséniste. Mais y a-t-il quelque franchise au monde depuis qu'il n'y a plus de confession ?



Je veux toucher en passant à cette question épineuse quoiqu'elle soit plutôt morale que mythologique. Devant soi-même, il est difficile d'être franc. D'abord il n'est pas agréable ; et, de plus, on perd aisément le fil de ses propres réflexions ; on oublie des circonstances ; nul ne se mettra à la question seulement comme sait faire un juge. D'un autre côté il y a des scrupules qui reviennent, des reproches que l'on se fait sans aucun progrès ni profit. On voudrait un témoin impartial qui mettrait tout au clair ; car chacun peut sentir qu'il est à la fois trop indulgent et trop sévère avec lui-même. Un ami n'est pas le meilleur confident ; car il nous survient souvent des pensées qui le blesseraient ; l'amitié les refoule, elle ne va pas les lui avouer ; et ce n'est pas tout mauvais si l'on se fait beau pour son ami, pour sa mère, pour son frère. L'idée donc de chercher un confident qu'on ne reverra peut-être jamais et de régler devant lui son propre compte est en somme naturelle. Mais il faudrait un solitaire, évidemment détaché des passions et des intérêts ; cela ne se trouve guère. Et quand cela se trouverait, il y aurait encore des difficultés dans cette pratique. Car, avouer des pensées et des fautes, c'est souvent une manière de s'y livrer, et il n'est pas toujours bon de braver la honte. Il me semble seulement que, toute part faite aux abus, le prêtre s'est mieux tiré de ce problème pratique que des autres, par une habitude de métier qui a éteint la curiosité, et ainsi a réprimé les délires de confiance, y voyant un péché de plus. Ce qui me paraît digne d'être remarqué ici, c'est une finesse extrême, qui, comme celle de l'avoué, de l'avocat, du notaire, va naturellement à simplifier et abréger les confessions. Il ne faut pas grande subtilité pour discerner qu'un certain degré d'inquiétude est un péché aussi, et un piège du diable. Le centre de la religion, d'accord en cela avec la structure de l'homme, est dans le rustique de la vie, c'est-à-dire dans la commune poésie et dans l'action, qui sont et seront toujours les plus puissants exorcismes ; la contemplation purifie le rêve, et l'action l'efface.

On s'est bien moqué de la casuistique ; c'est justice ; ce n'est pas toute justice. Il me paraît que la pratique de la confession a un peu éclairé un genre de vérité qui a son importance, quoiqu'il puisse conduire à des excès aussi. Notre propre conscience est premièrement apparence, car les passions nous persuadent aisément. La religion de l'esprit subjectif, qui vise directement le gouvernement et le salut de l'homme intérieur, devait scruter les intentions, et surmonter la sincérité du premier mouvement, qui n'excuse pas tout. L'expérience de la guerre a fait voir que les hommes ne se dirigent pas facilement à travers leurs intimes contradictions ; les prêtres, autant que j'ai vu, se sont montrés aussi naïfs que d'autres ; mais le pape Benoît XV s'est montré plus humain que nos hommes d'État. Au reste, quand prêtres et pape se seraient laissés emporter comme tant d'autres, je ne vois pas où est le scandale ; c'est

que je les prends pour des hommes seulement hommes. Quelquefois l'incrédule reproche aux prêtres de n'être pas des hommes divins ; c'est une manière bien plaisante d'être incrédule. Réfuter n'est rien du tout ; il faut comprendre. Et ce que je crois comprendre, c'est qu'il y a dans la religion une partie de pensée vivante et bien orientée, qui ne peut que surmonter et dépasser la religion et jusqu'à Dieu par le commandement même de la religion et de Dieu.

Ce mouvement de pensée est confus, et mêlé aux passions, et, par cela même, efficace ; au lieu que nos pensées seulement raisonnables sont bien au-dessous des difficultés. Il n'est pas difficile de penser raisonnablement tant qu'on pense en l'air. Rire de la direction d'intention, cela ne m'avance guère, et je risque de piétiner une grande idée, qui n'est autre que celle de l'autonomie individuelle, contre laquelle les pouvoirs politiques sont emportés avec férocité, aujourd'hui comme toujours, car ils cultivent l'emportement collectif, et ils en vivent. Je veux bien me moquer des casuistes, car je n'ai juré de respect à rien, et je prétends examiner tout. Mais voici une histoire qui me plaît et que j'ai trouvée dans Sainte-Beuve. Vers la fin des troubles de la Ligue, les armées manœuvraient autour de Paris, et vivaient sur l'habitant, comme on pense bien. L'abbaye de Port-Royal se trouva menacée ; et deux ou trois anciens ferrailleurs, qui y étaient retirés, retrouvèrent leurs vieux casques et leurs arquebuses. On rassemble dans l'église les vaches et les paysans du village, et on fait la garde aux murs. C'est alors qu'il vient un scrupule à l'un des ferrailleurs, qui envoie demander à Monsieur de Sacy, le sévère directeur de conscience, s'il est permis de tirer à balle. Il fit répondre que non, et qu'il fallait se contenter de faire du bruit. Quelques salves inoffensives suffirent pour détourner les pillards. Ici se combattent comme en toute occasion de guerre, le devoir de défendre et le refus de violence ; et la solution est toute naïve, et aussi près que possible du problème. Il se peut que Monsieur de Sacy y ait trouvé encore des difficultés ; car tirer à poudre pour faire peur c'est mentir. Ces subtilités sont souvent ridicules, mais les solutions simples sont terribles. Et quand le scrupule n'aurait d'autre effet que d'arrêter le mouvement du bras, ce serait déjà quelque chose.

L'esprit ne peut s'en tenir à ses propres apparences ; dès qu'il est éveillé, il critique tout, d'après l'idée que toute pensée naturelle et évidente est peut-être un piège du diable. Cette croyance à son tour doit se détruire elle-même, car il s'agit de penser de façon que le diable ne puisse rien et ne soit rien. Et même la pensée qu'il faut obéir à Dieu ne tient pas devant l'analyse subjective ; car n'importe quel confesseur est obligé d'avouer qu'obéir par crainte à une force supérieure, comme fait un chien, cela est sans mérite aucun ; il faut obéir par amour, sans aucune contrainte inférieure, c'est-à-dire par libre préférence ; et ces distinctions sont dans le catéchisme. Dès que Dieu est esprit et que la religion est d'esprit, on est conduit là, en dépit des efforts infatigables de l'esprit politique, qui ne voit que l'obéissance. Voilà comment, par l'idée, que j'appellerai auxiliaire, de Dieu esprit, et témoin intérieur de nos pensées, on arrive inévitablement à remettre à chacun la dernière décision et le dernier jugement sur lui-même. Il peut y avoir bien de la crainte dans la probité, et bien de l'avidité dans la prudence du marchand, de la colère dans le courage, et de la paresse dans la pratique de toutes les vertus ; mais nul croyant ne peut espérer qu'il trompera Dieu là-dessus, et c'est lui seul qui peut savoir si Dieu est content ; car, quand Dieu paraîtrait dans la nuée pour nous décorer de son ordre, ce ne seraient encore là que des apparences, et dont le confesseur dira

qu'il faut se défier. Je parle théologiquement ; et il me plaît de trouver une précieuse idée dans une croyance enfantine. Et que faire d'autre ? tout le métier de penser est de retrouver la vérité dans l'apparence même. Par exemple, il est trop facile de comprendre la marche des planètes sur une figure étalée du système solaire, mais si on part du spectacle du ciel, et sans jamais l'oublier, c'est beaucoup plus difficile ; c'est accepter d'abord le ciel tournant et les erreurs des anciens astronomes. De même les casuistes, et même les plus odieux, ont dirigé leur attention et la nôtre sur ceci que les actions extérieures et les résultats sont encore sans aucune valeur, tant qu'on n'en connaît pas les secrètes raisons. Quand Platon nous dit, dans son Gorgias, qu'au grand jugement des enfers, les puissants et les rois paraissent nus, il dit déjà beaucoup, et cette métaphore donne lieu à des commentaires sans fin. Mais celui qui a compris ne croit pas pour cela, et à la lettre, que ceux qui paraissent au tribunal sont nus. De même, celui qui a compris que Dieu lit dans les cœurs ne se croit pas pour cela en compagnie d'un témoin invisible aux yeux perçants ; car cela, c'est l'enveloppe, c'est la première image, qui fixe d'abord l'attention. Non. Mais ils ont compris l'un et l'autre que c'est la revue intime des raisons et des passions qui fait le jugement dernier ; car nous savons alors ce qui importe, c'est qu'aucune gloire ou absolution extérieure ne nous lave d'une pensée honteuse, si bien cachée qu'elle soit à tous. Le reste n'est qu'apparence, et discours de préfet.

Je ne veux point de mal au préfet ; il fait son métier de police. Mais je me retranche de lui ; je ne crois pas un mot de ce qu'il dit ; et lui non plus, car il ne croit à rien. Ici la légende m'instruit ; car Ponce Pilate, ce préfet parfait, demandait à Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et en effet la vérité n'est pas son affaire. Cette belle histoire, une fois pour toutes, de l'erreur judiciaire, est une de ces leçons muettes qui dépassent de loin le christianisme, si l'on s'attache à comprendre, au lieu de discuter les circonstances. Fait-on des objections à une fable, si la leçon est bonne ? Et pour comprendre comment les vaniteux sont conduits par les flatteurs, faut-il croire que les renards parlent et que les corbeaux comprennent le langage des renards ? J'ai souvent cité ma réponse à un canonier, qui me demandait ce que je pensais de la religion, et cette réponse me paraît bonne : « Ce sont, lui dis-je, des contes, mais qui ont un grand sens jusque dans leurs moindres détails. C'est un langage imagé, comme sont les paraboles. » Le canonier a suivi cette idée ; il a gratté l'écorce ; et c'est un syndiqué de vraie foi, qui a trouvé et qui trouvera encore plus d'une écorce à gratter.

*

C'est le lieu de remarquer, car cette chose si simple n'est jamais dite, que toute la religion de l'esprit est contre les puissants. J'entends bien qu'on doit rendre à César le denier qui est à l'empreinte de César ; cela n'est pas sans mépris. Mais il y a bien plus, et sous ce rapport la religion de l'esprit fait contraste avec la religion politique et même avec la religion de la nature, toujours prosternée devant les puissances. Ici les traits sont innombrables, et tous concordants. L'enfant-Dieu est déjà symbole ; mais cet enfant est le fils de l'ouvrier, il naît dans l'étable ; peut-être le mot crèche, qui veut dire mangeoire à bœufs, a-t-il perdu son sens devant les Princes de l'Église, si bien nommés.

Ce même homme-Dieu, de suprême valeur, est pendu au gibet entre deux larrons. Ces grandes images sont si claires que la théologie n'y a rien pu, ou presque rien. Toutefois, en mes commentaires, qui pourtant suivaient les figures de très près, j'ai plus d'une fois été redressé par des chrétiens qui m'ont écrit, disant que ce Christ persécuté enseignait surtout la résignation et le sens de la mort, et la valeur enfin de la souffrance. Cette mystique n'est pas neuve. L'ancienne religion de la nature a toujours exprimé, par les fêtes du printemps, c'est-à-dire les Pâques, qu'il faut mourir pour revivre. Cette idée est de grande portée, et mérite attention ; mais ce n'est toujours que revenir aux nécessités de nature ; et le réveil de la vie universelle est en effet une sorte de consolation contre la mort et la vieillesse. Mais cette mystique n'est point celle de l'esprit. Les religions sont mêlées ; et je crois utile de les démêler. L'objet propre de la religion la plus haute, ce n'est pas une vue sur la nature et ses retours, c'est bien plutôt une revue des valeurs et le culte de l'esprit dans l'homme, ce qui rabaisse la nature à l'état de spectacle, et nivelle les grandeurs politiques. Ce dernier travail, qui a trouvé résistance, est le principal de la révolution chrétienne, comme j'ai montré, et comme il est évident. Un préfet n'est rien, un roi n'est rien, un riche n'est rien, tout cela est dit et redit. Non seulement un individu humain a toute sa valeur dans l'intérieur de lui-même ; mais encore il ne développe cette valeur que par un mépris déclaré des fausses grandeurs. Autrement, que signifie le fils du charpentier ? que signifie cette image du plus bas supplice élevée à tous nos carrefours ? Il est dans l'ordre que les vertus soient punies ; telle est l'idée, et qui vaut bien la peine qu'on y regarde. Et cette idée nous est mille fois répétée par la multitude des saints, où il s'est bien glissé quelques puissants, mais fort peu, si l'on compare le paradis chrétien à l'Olympe païen, qui ne reçoit que des vainqueurs. L'Olympe païen, c'est un langage qui célèbre la force. Et la sculpture grecque là-dessus dit merveilleusement bien ce qu'elle veut dire. La sculpture chrétienne non moins, car l'extérieur y est rabattu. On ne sauve son âme que par la pauvreté, telle est la leçon. Les évêques sont forcés de le dire, et les riches sont forcés de l'entendre ; telle est la puissance du langage mythologique, c'est qu'en dépit des commentaires il répète toujours la même chose.

Maintenant que signifie ? D'un côté que la puissance, quelle qu'elle soit, corrompt l'esprit, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux en l'homme. Je ne sais si j'aurais trouvé cette idée dans les livres, car ici les politiques développent toutes les apparences du langage parlé et écrit. Que n'a-t-on pas dit sur les pauvres d'esprit de l'Évangile, qui sont, à mieux lire, les pauvres en esprit ? Mais vous devinez le commentaire. On peut être pauvre en esprit, c'est-à-dire garder pour soi le bien des pauvres, l'administrer pour eux, et autres pensées faibles. Je secoue les oreilles, je retourne à la source, qui est partout, qui sort partout des images chrétiennes et partout des monuments chrétiens. Le modèle proposé, ce n'est pas un puissant, ce n'est pas un riche. Dieu ne s'est pas déguisé en riche ni en roi pour enseigner la valeur de l'homme, tout au contraire. Je ne force point du tout les termes en disant que Dieu a rabaisé lui-même sa propre puissance, donnant clairement à entendre que ce n'est pas par là qu'il est dieu. Voilà l'idée nouvelle, encore bien enveloppée ; car on vous répète qu'il faut se soumettre à la puissance de Dieu, adorer la puissance de Dieu. Mais c'est une idée dépassée, et remise à sa place par la mythologie spontanée. Car je veux entendre ce langage. Il signifie que la puissance est une chose de nature, et est le dieu de l'ancienne religion de la nature. Et cela est vrai à son niveau ; car la nature extérieure est infiniment plus puissante que l'homme, et

il faut le savoir, et encore s'en consoler. L'homme est ainsi fait qu'il peut admirer une tempête, un volcan. Oui admirer, mais non pas estimer, car ce n'est rien d'estimable ; et je ne vais pas admirer la tonne parce qu'elle pèse plus qu'un gramme ; une tonne n'est rien comparée à la terre. Et qu'est-ce que la terre ? La science, par ses mesures sur mesures, nous aide à déposer les anciens dieux, et nous le sentons bien. Mais la science ne peut déposer le dieu des temps nouveaux, l'esprit ; car elle le grandit par toutes ces mesures, qui rapetissent tout devant l'esprit ; une année-lumière n'est encore qu'une unité comme une autre.

Ceux qui sont curieux de bien connaître le grand homme des temps modernes verront que Descartes aurait très bien franchi ce passage, et très bien jugé la fausse grandeur, qui est la puissance. Me tenant donc aux valeurs, et à la comparaison des valeurs, je dis que, d'après notre mythologie occidentale, annonce de notre civilisation occidentale, la valeur de puissance est déposée. C'est à nous de développer ce riche héritage. Et si l'on me parle encore de dieu tout-puissant, je réponds, c'est un dieu païen, c'est un dieu dépassé. Le nouveau dieu est faible, crucifié, humilié ; c'est son état ; c'est son essence. Ne rusez point là-dessus ; pensez sur l'image. Ne dites point que l'esprit triomphera, qu'il aura puissance et victoire, gardes et prisons, enfin La couronne d'or. Non. Les images parlent trop haut ; on ne peut les falsifier ; c'est la couronne d'épines qu'il aura. Et encore une fois que signifie cela ?

Une grande idée, à mon sens, c'est que le conflit politique restera politique, et que la force triomphante ne sera jamais à aucun degré une force pensante ni une force juste. Aucune force n'est juste. La guerre l'a assez montré. Mais il faut voir plus loin. La soumission à la force sera toujours une nécessité ; mais le respect de la force sera toujours une faute, et peut-être même la faute unique, et, comme on dit si bien, la faute contre l'esprit. Tous les maux humains, j'entends ceux dont l'homme doit répondre, résultent sans doute de l'acclamation essentielle : « Enfin voilà un roi juste ! Voilà le défenseur de la civilisation et du droit ; voilà l'armée de justice ! » Et en avant vers les croix de bois. La grande image du Christ crucifié nous a pourtant avertis.

Ce n'est pas que toutes les puissances soient également supportables. L'homme doit s'en arranger au mieux, s'en protéger au mieux, comme de la tempête et d'autres choses. Aussi je ne trouve pas mauvais le suffrage universel, ni le referendum, ni les syndicats, ni l'Internationale ouvrière. Ce sont des moyens pour limiter les pouvoirs et le mal qu'ils font. Même les solitaires se faisaient un lit de feuilles, où ils dormaient mieux que sur la terre nue. Je me garde contre les rois comme je me garde contre la pluie. Mais la vie proprement humaine n'est pas avancée par là ; elle n'est même pas commencée. Car dans toutes ces puissances arrangées comme des poutres, tant bien que mal, au-dessus de ma tête, il n'y a pas une once de valeur vraie. Je ne vais pas adorer cette charpente ; et même je ne m'y fie pas trop. Elle tombera dès qu'elle pourra ; c'est ainsi que la tyrannie tombera sur moi dès qu'elle pourra. Étayée par une autre, elle fait figure de bon roi ; elle attend mon amitié au moins ; elle ne l'aura pas.

Cette amère vérité, est-ce que je la comprends toute ? Est-ce que je la mets en pratique ? Non pas. Au contraire, je reconnais que je ne l'aurais même pas

vue, que je n'aurais pas osé la regarder, si le cri du peuple, par le langage mythologique des arts, ne me l'avait jetée au visage. Je dis exactement ce qui m'est arrivé. Car, justement parce que je ne croyais nullement les prêtres, et parce que je soupçonnais que personne au fond ne les croyait, je devais me demander le pourquoi de ces crucifix aux carrefours, et de ces madones avec l'enfant, et de ces vieux saints si rugueux, si pauvres d'aspect, images étonnantes de la vertu. Beethoven a chanté la même chose ; et voilà encore un exemple de cette mythologie qui va allégrement au delà d'elle-même. J'ai essayé de suivre la mythologie comme chacun suit la musique ; car tous suivent la musique, mais sans savoir où elle va (Romain Rolland le sait) ; au lieu que les images sculptées et peintes disent très bien où il faut aller. Il n'y a point de pensée philosophique qui le dise si bien ; car on prouve à peu près tout, et on démolit de même ; aussi les pouvoirs aiment la philosophie. Je définirais plutôt la philosophie à la manière de Hegel, comme réflexion sur la religion, et seulement cela ; mais j'ai voulu aussi bien expliquer comment je l'entends. Réfléchir sur les textes des penseurs, cela est bien ; mais réfléchir sur la commune pensée, c'est-à-dire sur les contes, fables et mythes, c'est encore plus sûr, pourvu que l'on s'inspire, non pas des commentateurs, mais des œuvres muettes elles-mêmes. C'est comme si la forme humaine me parlait par ses gestes les moins étudiés ; alors elle ne me trompe pas. Je crois l'homme ; c'est toute la foi que je me permets ; mais aussi je le guette, car il est rusé. Dans les arts, je le tiens. Penser, c'est chanter avec l'homme. Et que voulez-vous que ce soit ?



Afin d'achever l'exacte peinture du christianisme en son opposition au paganisme, et de mieux marquer le pas que l'on fait de l'un à l'autre, je veux reprendre maintenant une idée qui s'est présentée comme d'elle-même au commencement de ces études et que je pensais bien retrouver, c'est l'idée du travail. L'antiquité païenne a manqué la sagesse par ceci que les travaux étaient supposés faits ; l'esclave assurait les loisirs du penseur et du prolétaire ; la force de l'homme libre s'employait à la guerre et aux jeux. Ainsi s'est formé l'esprit de bourgeoisie, par l'idée du serviteur, qui n'est pas tant celle d'un homme qui obéit, que d'un homme qui est occupé seulement à remuer la terre, l'eau et le feu, par l'outil, et à la fatigue des muscles. On a assez insisté sur ceci que le travail poussé à l'extrême des forces, comme il est toujours, borne les idées et abrutit l'homme. Mais on n'a pas assez remarqué qu'en revanche l'absence de tout travail réel, je dis contre la chose, a contribué à perdre l'âme bourgeoise d'autre façon, en développant le discours et les preuves sans matière, enfin l'art de persuader, jusqu'à habiller de raisonnements ridicules toutes les formes de la religion naturelle. Et cette idée même s'est trouvée presque partout recouverte par l'esprit prêtre, éminemment bourgeois puisque l'art de persuader s'y manifeste à l'état pur. Les compagnons de Jésus étaient des artisans, mais le maître les persuade de laisser leurs filets comme lui-même avait laissé la varlope ; et il en fit des pêcheurs d'hommes, mot admirable, qui définit tous les travaux bourgeois sans exception. D'où l'on tirerait cette leçon qu'il est bien d'avoir été formé par le travail des mains, mais qu'il est mieux de s'élever jusqu'au travail de la parole.

J'ai voulu expliquer, dans la première partie de ces études, qui concerne la Mythologie enfantine, comment l'esprit se fortifie à la rencontre des choses, et comment il se maigrit de ses pures pensées. Je ne dessinerai pas cette idée dans toute sa force, car ce genre de culture, qui est toujours jointe au travail des mains, n'a pas encore été mis en expérience. Je suis bourgeois par état, ouvrier par plaisir dès que je peux, comme beaucoup ; mais je n'ai pas assez rassemblé les deux. Cette idée périt dans l'Évangile presque aussitôt qu'elle est née, par la considération dominante d'un mépris assuré pour le pouvoir et les richesses ; par où l'on manque l'idée, car on se fait mendiant, et le mendiant vit du travail d'autrui, sans compter qu'il est bourgeois, même en haillons, par son art de persuader, et par l'éloquence même des haillons, qui n'est pas d'autre espèce que celle du bonnet de docteur. « Les lys ne travaillent ni ne filent » ; ce n'est pas une pensée. « Les oiseaux ne travaillent point », c'est un exemple de pensée bourgeoise, et même de pensée enfantine, car au contraire l'oiseau est l'exemple, comme on voit par l'hirondelle, d'un genre de travail qui ne laisse pas d'excédent, la nourriture conquise arrivant tout juste à réparer l'énorme dépense du vol. Un film célèbre (*À nous la liberté!*) nous montre le patron et l'ouvrier s'enfuyant ensemble de l'usine, et commençant la joyeuse aventure de deux vagabonds je me disais en les voyant sur la route « Ils n'iront pas loin sans vivre du travail des autres, donc sans persuader ou tromper les autres. Les voilà bourgeois tout à fait. » Le parti de mendier ne peut être que le parti de mourir ; et cette idée est liée à cette autre que le bonheur est dans une autre vie, après la mort.

Je veux d'abord examiner cette étrange idée, qui, je l'avoue, ne me vient jamais. Cette vie est sans travail ; c'est le rêve de cocagne, et ce rêve est d'enfance, comme je l'ai remarqué. Selon la Mythologie enfantine, qui n'est ici que vague souvenir, cette vie est plutôt dans le passé que dans l'avenir. D'un autre côté, l'immortalité est une idée politique, résultant de la commémoration. Selon les pieuses méditations d'un fils, ou d'un disciple, ou d'un serviteur, l'immortalité n'est pas tant pour les morts que pour les vivants ; on pense moins alors au bonheur des morts qu'au besoin que l'on a de leur parler encore et de les aimer encore. Le paradis est fait de ces deux choses rassemblées, le cocagne et l'Olympe des grands hommes, mais éclairées encore par l'idée métaphysique de l'âme séparée. On voit ici comment la métaphysique a cédé à la mythologie ; car on sait que les corps doivent rejoindre les âmes au paradis ; et cette fiction est plus sage que l'idée des purs esprits, car elle signifie que nous ne sommes esprits que dans un corps. Mais d'un autre côté, la fin des travaux et l'existence parfaitement oisive ne vont pas bien avec l'idée même du corps. Au reste, cette vie sans travaux était déjà celle de l'Olympe païen. J'ai essayé de montrer comment la pieuse, c'est-à-dire affectueuse, commémoration, cherche une image pure au lieu d'un spectre hideux ; et cela à mon sens explique assez les visions paradisiaques. Mais il n'en faut pas conclure que l'idéal de l'homme ait jamais été de ne rien faire. L'idée opposée à celle-là me paraît exprimée avec force dans la fiction d'un autre paradis ; celui-là terrestre. je vois bien qu'Adam et Ève ne faisaient rien ; c'est toujours cocagne ; mais je comprends aussi qu'ils ne purent rester raisonnables à ce régime ; et le fameux proverbe sur l'oisiveté le dit bien. Dieu les condamne à gagner leur pain à la sueur de leur front, et cette appréciation traduit fortement l'idée bourgeoise, si naturelle aux anciennes sociétés.

Je dois apprécier ici en passant cette idée de l'autre vie, qui, pour une grande part, comme je l'ai montré, appartient à des religions dépassées. Le christianisme la conserve en image, mais il nous conduit à la concevoir en idée. Il n'est pas vrai, chrétiennement, que le paradis soit un lieu de plaisirs qui compense la tempérance en ce monde-ci ; et l'idée de s'abstenir de boire pour mieux s'enivrer dans une vie future n'est nullement dans la mythologie chrétienne. Au contraire, ce qui y est, c'est que l'autre vie, que l'on nomme éternelle, a des joies inconcevables à l'homme de chair, à l'homme qui est seulement animal. Par exemple ce serait une erreur, et même un péché, aux yeux du dernier confesseur de village, de pardonner à son ennemi avec l'idée qu'on en sera bien vengé, et plus cruellement qu'ici, parce qu'étant au paradis on le verra en enfer. Ce serait manquer absolument à la charité que se réjouir de l'enfer des autres. Et le bonheur de pardonner est justement le bonheur du paradis, qu'on a gagné en pardonnant ici du mieux qu'on peut. Et bref la récompense que l'on conquiert en surmontant les vils plaisirs, c'est d'être délivré de ces plaisirs mêmes. Cela est théologique, et cela est aussi philosophique. Et l'on remarquera une fois de plus que l'erreur que l'on voudrait reprocher à la religion de l'esprit vient de ce que l'on retombe à la religion de la force. Car c'est le roi de chair qui vous rend au centuple ce que vous avez perdu à son service. Mais Jésus ne rend rien de ce qu'on a laissé pour le suivre ; il paie par ceci qu'on n'a plus la moindre envie de retrouver ce qu'on a laissé. D'après cela vous comprendrez que la parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde », a un sens direct et très éclairant. C'est toujours dire que l'esprit ne sera pas payé en monnaie étrangère à lui. Et cette pensée, si vous la suivez, purifiera aussitôt l'idée de paradis et d'immortalité. Et, parce qu'il n'est pas permis de penser qu'on sera alors riche, puissant, oisif, gourmand, méprisant, vainqueur enfin d'autre chose que de tout cela, il apparaît que la vie éternelle ne sera point dans le temps, c'est-à-dire ne consistera pas en intrigues, projets et succès. On dit aussi qu'elle est éternelle, c'est-à-dire étrangère au temps. Et la mythologie de Dante ne dit rien qui ne sonne comme il faut, car les plaisirs du paradis sont d'esprit, et consistent dans la contemplation de la valeur vraie, ou, pour parler autrement, dans l'admiration de ce qui est admirable. D'où l'on comprend que l'amour terrestre n'y figure plus que comme un ravissement de connaître enfin l'objet aimé sans petitesse d'animal, c'est-à-dire tel qu'on le voulait, tel qu'on l'aimait déjà. Ce tableau seulement esquissé suffit pour que l'homme y reconnaisse son image. Car le militant d'ici n'espère point richesse ni pouvoir, et sa récompense est premièrement de ne désirer jamais ni l'une ni l'autre. Et son bonheur est d'admirer celui qui est digne d'être admiré, celui qui est comme on voudrait que tout homme soit. Ajoutons le vif plaisir de connaître quelque chose de la vérité totale et universelle, et d'aimer et d'honorer ce même pouvoir en tout enfant et en tout homme. Voilà à peu près le paradis de l'homme qui vit pour une grande cause. Et cette récompense est bien une autre vie en effet, et soustraite au temps, par ceci que rien ne peut l'ôter à celui qui l'a gagnée. Tel est l'autre royaume, à couronne d'épines. Il n'y a donc point d'erreur dans l'image. Je veux dire qu'on ne peut se tromper à ce qu'elle signifie. Je veux dire une fois de plus que l'on n'a jamais à réfuter une image, et qu'on a toujours à l'expliquer.

Je reviens maintenant à cette idée du travail, indirectement réhabilitée par la fiction même du paradis antérieur ; car l'idée d'une vie oisive y est niée. Ce que je veux remarquer, c'est que la naïve mythologie chrétienne essaie de vaincre cette idée, d'abord en faisant naître le nouveau dieu hors de bour-

geoisie, et aussi par l'invention spontanée de tant de patrons des métiers, ce qui honore les chefs de métier. Il y eut des moines mendiants, ce qui s'explique par un rappel de la charité. Mais il y eut aussi des moines qui travaillaient. Les principaux travaux furent toujours bénis, et le sont encore, ce qui doit être pris comme un hommage à la partie de l'humanité qui nourrit l'autre. Mais l'idée est vacillante, car les clercs ne pouvaient pas la comprendre tout à fait. « Place au fardeau! » C'est un mot de Napoléon que l'on trouve au *Mémorial* ; il le disait à une dame qui ne se rangeait pas dans un sentier étroit pour laisser passer un homme chargé. C'est un beau mot, mais c'est encore un mot de chef, pour qui le travail des autres n'est toujours qu'un moyen. L'idée d'honorer l'inférieur est encore gâtée par cette idée d'inférieur, qui toutefois n'est pas dans notre mythologie occidentale, puisque le nouveau dieu est né charpentier. Remarquez qu'un Arabe, si attaché à son dieu puissant, méprise certainement cette idée d'un dieu, mais véritablement dieu, qui grandit au milieu des copeaux. Les théologiens insistent beaucoup sur ceci que le crucifié n'est pas du tout un dieu inférieur. Ici nous touchons le point obscur de la religion révélée. Si difficile que ce soit, je dois dire ce qu'il m'en semble.



Nous tirons toutes nos idées de notre esprit ; nous ne pouvons les tirer d'aucun événement ni d'aucune expérience ; en ce sens il n'y a de révélation que de soi à soi. Mais d'un autre côté, nous ne tirons pas de notre esprit, comme par un fil, tout ce qui y est ; les idées ainsi produites sont presque toujours sans force ; au contraire une occasion, un bel exemple, une grande parole nous secouent quelquefois, non pas toujours, et donnent ainsi le départ à de nouvelles pensées ; c'est ainsi que l'on devient éducateur, coopérateur, socialiste, enfin apôtre de quelque chose. Il est donc vrai que la vérité nous peut être révélée par un homme ou par un événement ; non pas prouvée, mais plutôt posée de façon à nous émouvoir et à nous conduire aux preuves. L'évêque Bienvenu révéla quelque chose à Jean Valjean, par un effet exactement dramatique. De même la vie et la mort du Christ ont révélé quelque chose, de la même manière que la mort de Socrate a révélé quelque chose à Platon. Non pas une idée neuve, mais plutôt le sérieux et l'importance d'une idée bien vieille, à laquelle on pensait peut-être auparavant, mais sans y croire. L'histoire réelle de l'esprit humain est faite d'événements de ce genre, et non point d'une suite de raisons bien enchaînées ; sans quoi tout aurait été prouvé une bonne fois, justice, égalité, fraternité, et le reste ; et peut-être tout a-t-il été trouvé de tout temps ; dans les contes, dans les fables, dans les poèmes, on trouve tout, si l'on cherche bien ; mais dans le fait c'était trouvé et aussitôt perdu ; c'est comme le socialisme, cent fois trouvé, cent fois perdu. Cependant tout change, par les conquêtes, les migrations, le commerce, les inventions, le régime du travail, les gouvernements, les révolutions. Il survient des circonstances, qui font en quelque sorte le nid de l'idée ; alors elle grandit et elle court dans le monde.

C'est dire qu'il y a une histoire ; et l'esprit historien, en toutes questions, remonte à l'inventeur principal et à la circonstance décisive, comme si les idées avaient leur source ainsi que les fleuves. En quoi il y a du vrai et du

faux ; car l'histoire en un sens ne prouve rien du tout ; mais plutôt elle nous intéresse à une idée en nous la montrant prise dans le drame humain ; elle nous invite à y penser sérieusement. L'esprit religieux est donc naturellement historien, et très légitimement. Mais il y a abus de l'histoire, si l'on tire les preuves simplement de ce que telle chose est arrivée. D'abord on ne sait jamais exactement ce qui s'est passé, pas même de l'événement de la veille, ou de celui dont on vient à la minute d'être le témoin ; aussi les preuves seraient bien faibles. Mais il est ridicule aussi de penser que ce que dit Jésus des pharisiens, par exemple, ne soit vrai que parce qu'il l'a dit. Si c'était ainsi, qui s'en soucierait ? Nul ne croit jamais que soi-même. Et j'ai assez montré que la légende de Jésus, et peu importe comment elle s'est faite, nous jette au visage des vérités que nous reconnaissons, et que beaucoup d'hommes ont reconnues et publiées ; ce qui invite à parcourir de nouveau cette légende, sans négliger aucune circonstance, avec l'espoir de trouver encore quelque chose à développer. Deux célèbres énigmes me serviront ici d'exemples.

L'ouvrier de la dernière heure est payé autant que les autres. Là-dessus on peut passer, dire que les textes sont altérés, ou bien que des pensées de ce genre ne valent pas une minute d'attention. On le peut. Il faut lire alors d'autres livres, ce qui suppose qu'on en espère quelque chose ; et nul ne peut mépriser toute l'histoire humaine. Si donc l'Évangile m'a déjà instruit, si j'ai remarqué dans cette légende des traits frappants et concordants, je donnerai mon attention à cet autre texte. Mais il faut que j'attaque le texte ; il ne parlera pas de lui-même. Tout texte est un corps mort et une tête de Sphinx. On comprend le prix des énigmes qui s'offrent comme énigmes ; car on s'y bute. C'est qu'aucune pensée ne va de soi. Me voilà donc en présence de ce salaire injuste, de ce salaire qui n'est pas compté selon le travail. On ne veut certes pas me faire entendre que tout est faveur en ce monde, car cela je le sais, et chacun le sait. Cette maigre écorce doit être déchirée. Mais qu'est-ce que je vais trouver ? Je vais trouver que l'exact échange et le compte des services est absolument sans valeur. Entendez bien. Je ne veux pas dire qu'un exact régime des échanges ne soit pas utile ; je ne veux pas dire qu'une bonne charpente ne soit pas utile. Je dis que la valeur n'est point dans ce calcul des plaisirs et des peines. Cela est-il humain ? Oui. Cela sonne-t-il universellement ? Oui. Car un homme qui fait le calcul du travail de voler et qui trouve que le résultat ne vaut pas le risque, celui-là n'est dit honnête par personne ; ni celui qui se prive de tuer parce que son ennemi est fort et bien armé. Ni celui qui aime en un autre être seulement ses aises et son plaisir à lui. Ce calcul revient à suivre la pente comme une pierre, autrement dit à trahir dès que l'occasion est favorable. Ces choses font horreur par l'absence des grandes. Et quelles sont les grandes choses ? Quelles sont les valeurs vraies ? Assurément le mouvement libre, et, comme dit Descartes, généreux. Car prouvez-moi qu'un homme a risqué sa vie pour une cause, quelle qu'elle soit, au mépris de tout calcul. Aussitôt j'estime et j'admire. Prouvez-moi qu'un homme a été honnête en argent, quand il gagnait à ne pas l'être, et sans risque. Prouvez-moi qu'il a été honnête pour le principe. Alors seulement je reconnais l'homme.

Je disais, après Hegel, que la religion de l'esprit était finalement la religion de la subjectivité. C'est qu'alors rien n'a de prix qu'une bonne conscience, ou même un seul mouvement de conscience, mais libre de tout calcul pour soi, libre de tout placement usuraire. Que me veut donc un maître juste ? Ce n'est qu'un exploiteur plus clairvoyant. Qu'est-ce que cela me fait qu'on ait des

crèches à l'usine, pour l'allaitement des petits d'hommes, si ce n'est que pour entretenir la force de travail et gagner sur les heures de l'ouvrière ? Cela révolte, parce que l'homme est traité ici comme une bête de prix. Et au contraire un travail pénible et mal payé est relevé par ceci que l'homme y est fin et non moyen. Ainsi éclate la valeur vraie, peut-être vainement cherchée, mais toujours cherchée. Le misanthrope est celui qui dit qu'on ne la trouve jamais ; et c'est donc qu'il sait très bien ce que c'est. Remarquez que cette vacillante et impérissable idée de la justice vraie, qui est la justice intérieure, doit être composée avec la nécessité extérieure ; et que toute révolution vraie porte sur les nécessités extérieures, syndicats, salaires, heures de travail ; mais toujours à cette fin de permettre à tout homme un regard libre, une conquête de soi, une vie intérieure ; et c'est cette fin qui sauve les révolutions. Sans quoi l'appropriation aux richesses et la trahison à première occasion seraient la règle des règles. Et donc le juge qui a effacé la différence entre douze heures et une heure n'a sans doute pas dit tout, mais il a dit quelque chose qui importe, parce que c'est quelque chose que l'on oublie aisément. Notre état ordinaire est de trahir. Rappelez-vous cette terrible histoire de l'apôtre Pierre : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Si les célèbres renégats avaient lu cet avertissement tous les matins, qui sait ? Je veux dire que l'idée ici présentée est de celles qu'on trahit tous les jours. Mais dix trahisons n'en justifient pas une. Et retrouver cette idée, c'est révélation. La force, ce dieu des Grecs, n'avait pas besoin de révélation. Quoi de plus clair qu'un athlète ? Et quoi de plus clair qu'un voleur ? (J'ai trouvé ce mot dans Claudel.) Mais l'action de grâce, et je parle ici exactement, l'action gratuite et non comptée arithmétiquement, l'état de grâce qui l'accompagne, et le jugement de grâce qui reconnaît l'un et l'autre, tout cela est tellement incertain et moqué qu'il faut assurément plus de courage que d'esprit pour y revenir et ne s'en point laisser déporter. En ce sens, la religion de l'esprit doit être dite révélée, et trouvez un meilleur sens si vous pouvez.

Mon second exemple laisse encore plus de place à cette trahison d'esprit, qui consiste à laisser là les choses difficiles. Il s'agit de la parabole du figuier. Jésus avait soif ; il s'approche d'un figuier, n'y trouve point de figues, et maudit l'arbre, qui aussitôt est desséché ; et, ajoute le narrateur, ce n'était pas la saison des figues. Il est bien facile de supposer que cette dernière remarque est d'un copiste maladroit ou imbécile. Cela va tout seul. Jésus a flétri le mauvais figuier, qui ne produit rien. Cela est juste au niveau de la sagesse de Franklin, dont nous n'avons que faire. Et quel éloge du bon ouvrier ! on peut faire de toute cette légende, et jusqu'au calvaire, un tel usage et une telle traduction. Je n'ai rien à dire, sinon qu'en conservant la petite phrase qui d'abord me choque, je trouve autre chose qui est de plus grande valeur, et bien plus caché. C'est encore la même idée, mais qui cette fois me pique mieux parce que je m'irrite d'abord devant l'injustice évidente. Si ce n'est pas la saison des figues, le figuier était dans son droit. Si je comprends bien, c'est cette parole même qui est condamnée. Je pense à ce jeune homme qui, dans une assemblée d'hommes libres, et après un vote surpris, osa dire : « Le vote est acquis. » J'eus l'honneur de me mettre en colère, et il eut l'honneur de m'en savoir gré. Ce sont de beaux moments. Le bureaucrate est bien fort quand il dit : « Si vous étiez venu cinq minutes plus tôt, ou si ce pauvre homme avait un enfant de plus... » C'est le figuier qui parle et il se défend comme il peut. Si donc un homme est une sorte de figuier qui porte fruit en la saison, il n'y a

plus un homme ; seulement un figuier. Nous ferons une république de figuiers. Et tant pis pour ceux qui auront soif hors de saison.

Cette fiction, qui m'est venue à l'esprit, d'une société d'arbres, me fait penser à une courte fable, qui est dans la Bible. Les arbres cherchent un roi ; on demande au prunier ; il répond : « Pourquoi régnerais-je sur les arbres ? » ; au pommier, à l'oranger, même réponse. À la fin, l'épine accepte en disant : « Seulement, prenez garde à vous ! » Voilà un exemple de fiction que je veux examiner en passant : j'y trouverai comme un degré qui me rapprochera d'une mythologie plus trompeuse. La vertu des fables est qu'on n'y croit pas littéralement, et qu'on ne peut même pas y croire. Personne ne croit qu'il y ait jamais un roi des arbres ; ainsi le sens littéral n'est rien. On est donc renvoyé à autre chose. Et quelles riches découvertes ! Car on voit que les arbres bienfaisants n'ont pas envie d'être rois ; et pourquoi. Et je comprends aussitôt que nul n'accepte une parcelle de pouvoir sans la condition d'une parcelle de méchanceté ; chose que je ne saurai jamais assez. Et pour m'en assurer de nouveau et m'en convaincre, je reviens volontiers au texte littéral, parce qu'il me renvoie. On n'a pas fait assez attention à cette méthode de répéter, qui est assurément une méthode de penser. Et il faut bien la distinguer de celle qui consiste à répéter seulement l'idée directement exprimée. Cette répétition du raisonnable n'éveille point l'esprit ; au contraire elle l'endort. Il faut savoir que le mouvement de pensée n'est jamais du raisonnable au raisonnable, mais plutôt de l'image à l'idée ; et ce qui importe ici, c'est de comprendre qu'une image raisonnable est tout à fait stérile ; il faut que l'image me heurte et me pique, et que je sois mis en demeure de penser. L'étrange des comparaisons serait donc une très vieille ruse ; et notre structure serait telle qu'il faut que les dieux commencent par apparaître, ce qui est dire que l'esprit doit se faire chair. Cette idée est bien profondément cachée ; elle nous éclairerait les rapports de l'imagination à la raison ; mais je n'espère pas l'avoir encore assez expliquée ; je demande patience au lecteur ; et du reste il est connu par les effets que l'on va toujours trop vite.

Peut-être, du moins, par ces remarques, on soupçonnera le danger des images raisonnables. Et c'est pourquoi je me félicite d'avoir tenu à garder cette petite phrase : « Et ce n'était pas la saison des figues. » Mais où est la piété ? À changer ce qu'on ne peut comprendre, ou bien à essayer d'abord de le comprendre, et à y penser avec une sorte d'obstination fondée sur une confiance dans le signe humain ? Toujours est-il que chacun n'a que son jugement pour en décider en dernier ressort ; car il n'y a point de révélation si je crois le voisin. Révélation c'est passage tout intérieur de l'énigme à la solution. Sinon, révélation de quoi ? Ceux qui disent qu'il faut croire sans comprendre ne disent rien du tout. Vais-je croire que l'épine est le roi des arbres, ou que les figuiers doivent porter fruit en toute saison ? Non pas ; mais que l'homme doit porter fruit en toute saison ; car l'homme est celui qui surmonte les saisons. La guerre est comme une saison de folie. Qui ne la veut ? J'ai entendu tous ces figuiers à figure d'homme qui disaient que ce n'était pas la saison d'être bon ni juste, ni même d'avoir du bon sens. Mais il me faut tous les figuiers et toutes les épines pour les réveiller là-dessus et les faire rougir. En d'autres termes, penser ce n'est pas se consulter comme un oracle de nature ; mais c'est allumer la lampe d'hiver contre toute saison.



J'ai fait un long détour, mais il le fallait. On comprend qu'en présence de cette affirmation que Jésus est véritablement dieu, je me dise que rien n'est terminé par de telles paroles, et qu'il faut que j'interprète. Hegel dit, comme chose évidente, que Jésus est à la fois véritablement dieu et véritablement homme. C'est qu'il compare en son esprit Jésus à Jupiter, qui sans doute est véritablement homme, ce qui lui donne déjà valeur, mais n'est pas véritablement dieu ; cela veut dire que la force n'est pas la plus haute valeur, que l'empire n'est pas la plus haute valeur. Et dieu est la plus haute valeur. Et que la plus haute valeur soit compatible avec la flagellation et la croix, voilà la révélation que les temps nouveaux n'ont pas encore développée. Les hommes admirent si naturellement le maître, qu'il a bien fallu que l'image saignante du juste fût présentée comme provisoire, et effacée par des visions de gloire et de puissance ; c'est revenir à l'Olympe, des Grecs ; et il est profondément vrai qu'où est la puissance je ne puis voir la justice. Ainsi tout était perdu par le travail persuasif des politiques ; et nous voyons autour de nous que tout est perdu de jour en jour par l'enivrement de la force ; tout est retrouvé et tout est perdu ; c'est l'histoire de nos moindres délibérations. Mais heureusement l'image saignante est restée. Et nos trahisons enfoncent encore un clou dans le Juste. Cela est bien plus vrai que les prêtres ne disent. Et que le dieu esprit soit injurié, méprisé, faible, et qu'il ait grand besoin de nous, et que nous ayons aussi grand besoin de lui, telle est la révélation. Car tout homme, avant que le coq chante, nie bien cela trois fois au moins, disant comme cet homme que j'ai entendu, et qui faisait le sage : « Ma politique c'est ma soupe et mon lit. » Un cochon grogne cela même. Quand on l'égorge, c'est encore la même parole, si je puis dire.

J'entends le prêtre : « Non, dit-il, vous ne croyez pas comme il faut croire. Il faut croire que ce dieu faible et crucifié est en même temps le roi des rois, et l'animateur et régulateur de toute la nature. » Très bien ; je reconnais en cette dernière idée l'ancienne religion de la nature, ; et dans l'autre la religion moins ancienne, qui est la politique. Ces dieux anciens reviendront toujours ; mais le nouveau dieu les a jugés. Très explicitement il nous avertit de ceci, que celui qui adore les forces de nature et les forces royales oublie aussitôt le vrai dieu. Et c'est la seule faute qu'on puisse faire d'accorder valeur à une grosse pierre parce qu'elle est grosse, ou à un grand roi parce qu'il est grand. Celui qui réfléchira une bonne fois à ces choses comprendra que le conflit n'est pas présentement entre la religion et la raison, mais entre les anciennes religions, toujours assez fortes par de belles apparences, et la nouvelle religion, qui, comme elle l'a annoncé, est mal vue et mal payée. Et je ne dis pas une chose obscure en disant que ce qui a rabaissé les anciens dieux par une révision radicale des valeurs est véritablement dieu. Mais n'entendez pas celui qui tonne ; c'est Jupiter qui tonne ; et ce n'est même pas Jupiter, car ce dieu politique a usurpé lui aussi la force de nature, le dieu aveugle, le dieu, comme dit Hegel, de boue et de sang. Et il s'agit de veiller pour que notre dieu n'usurpe pas la puissance des deux autres. Et l'on dira qu'il n'est pas besoin de parler par métaphore ; et au contraire je dis que la métaphore nous rappelle ce que nous devons vaincre toujours et craindre toujours, et enfin qu'il faut sauver le respect.



On dit que la raison est bien froide et qu'il faut vivre aussi de sentiment. Chacun devine ici quelque chose de vrai ; mais communément les deux termes de sentiment et de raison restent en face l'un de l'autre dans un état d'indifférence, comme si chacun d'eux avait son domaine propre. Et cette manière en quelque sorte insensible de penser est un exemple encore de ceci que toute vérité doit être révélée, ce qui se dirait mieux réveillée. Nous dormons sur science ; d'autres dorment sur religion ; nous dormons les uns et les autres. Donc ne vous étonnez pas trop si la justice n'a pas beaucoup d'amis. Quel est donc ici le réveil ou la révélation, comme on voudra dire ? Ce n'est pas précisément à comprendre une idée ; car par l'application on peut comprendre très bien la justice ou toute autre notion sous la forme abstraite. La révélation consiste bien plutôt à ce que je crois à saisir l'idée dans l'image. Par exemple il m'est arrivé de comprendre une fois ce que c'est que l'onde des physiciens en observant, contre le quai du lac d'Annecy, une réflexion des ondes. Les ondes, c'est-à-dire le sillage d'un bateau à vapeur qui s'éloignait, arrivaient obliquement, et heurtaient le mur par le côté d'abord de leur alignement, et repartaient après le choc, l'alignement nouveau faisant un angle droit avec le premier. Je ne reconnaissais plus ni mes rayons, ni mes angles d'incidence et de réflexion. L'image se moquait de l'idée ; d'où naquit l'attention véritable, que jusque-là je n'avais jamais exercée sur ce problème. Je me contentais de comprendre ce que le livre expliquait. C'est alors que je reconnus mon idée dans l'image, et comme une réconciliation de l'esprit et des sens. Ces occasions sont rares ; et je puis dire qu'en ce qui concerne la physique j'ai compris, dans le sens plein du mot, seulement deux ou trois choses.

Afin de mieux faire entendre ce que c'est que ce genre de révélation, je veux raconter une histoire véritable, et qui d'abord me fit rire. J'avais fait amitié, vers novembre 1914, avec un lieutenant d'artillerie nommé le Barbu, tout frais sorti de l'école polytechnique, brave, et, comme de juste, tué dans la suite. Un soir il m'apporta la lunette de la batterie, dont personne ne se servait, et nous regardâmes les montagnes de la, lune ; ce qui ne nous menait à rien ; mais à cette occasion je dis, sur le chemin de la lune, sur la révolution du ciel, des étoiles, sur le soleil aussi, des choses qu'il comprit aisément, comme bien vous pensez. Mais il eut un étonnement, non pas de ce qu'il comprenait, mais de ce qu'en même temps il voyait : « Le voilà, dit-il, le ciel de la Cosmographie ! Voilà la sphère céleste, l'équateur, l'écliptique ! Je n'avais jamais pensé que c'était ainsi dans le ciel de tout le monde. » Lui aussi il voyait l'idée dans l'image et retrouvait le ravissement de Thalès, que nous avons perdu. Je suis assuré que les grandes découvertes se font ainsi, et seulement ainsi. La célèbre pomme de Newton est l'emblème de ces choses. Mais quand on dit que les découvertes sont des inspirations du sentiment, rien encore n'est dit. Et si l'on soutient, comme les Bergsoniens, que cette inspiration soudaine, qui est révélation, est d'autre source que l'intelligence, alors je secoue la tête, car il me paraît que ce n'est pas ainsi.

Cela me paraît, par les expériences dont je viens de donner une idée. Je prends conscience, alors, d'une erreur de jugement dans laquelle j'étais tombé, car je croyais que je comprenais pleinement, et cela n'était pas ; j'apprenais à

comprendre en partant de l'image et en restant dans l'image. Et l'image n'est pas assurément une froide perception ; l'image, c'est l'émotion aussi, c'est le mouvement de tout le corps, mouvement commencé et retenu, C'est l'inquiétude, c'est même la peur, et c'est déjà le courage, comme on voit bien quand on perçoit un gouffre ; et j'exprimerai cet état affectif, on disait au temps de Descartes affection, dans son tout, en disant que c'est le commencement du sentiment ; et à mesure que je comprends cela même qui d'abord m'étonnait, j'élève le sentiment, par cette action de comprendre, à un niveau supérieur, vers la confiance, l'enthousiasme, l'amour ; et je ne nomme ainsi rien autre chose qu'une délivrance par rapport à mon premier état, où l'inquiétude, l'impatience, la peur, dominaient tout mon être.

Il est clair que dans les illuminations de ce genre, la peur qui les précède n'est pas bien marquée, parce que nous sommes accoutumés aux choses et accoutumés aux sciences ; mais la peur d'un soldat grec devant une éclipse était bien une peur. Et, pareillement, quand je vais jusqu'à nommer amour le sentiment de la délivrance physicienne, je risque de dire trop ; mais pourtant il faut saisir les nuances, et imaginer que le soldat grec comprend tout à coup ce que c'est que l'éclipse. Il faut faire grande attention ici ; car on doit dire que ce soldat passerait, à ce beau moment, d'une religion à une autre religion, et non pas d'une religion à l'irréligion ; car ce qu'il appellerait à juste titre amour de la vérité serait tout autant sentiment qu'était sa première peur ; je dirai même que, le sentiment étant éminemment l'émotion sauvée, le nom de sentiment convient mieux à la contemplation finale qu'à la première peur. Aussi on n'oserait pas dire et on ne dira jamais, que c'est par une lumière propre au sentiment, et étrangère à l'intelligence, qu'il a compris l'éclipse ; mais on dira plutôt, et on dira mieux, que le progrès en intelligence est ce qui a changé l'émotion en sentiment. Et ce qu'il y a de vrai en tant de remarques sur l'illumination, c'est que la démarche de l'intelligence n'est jamais faite et n'a jamais de sens que sur la mise en demeure d'une première émotion. Si je dis que l'intelligence ne s'exerce jamais hors d'une perception, je dis la même chose. Le sentiment, comme dit Claude Bernard, est bien le premier moteur de la recherche ; disons qu'il ne s'en sépare jamais. Le sentiment seul serait l'émotion animale. La recherche seule, c'est-à-dire séparée de tout intérêt animal, est une chose qu'on ne fait jamais et qu'on ne fera jamais. Vous me demandez d'où je le sais. Je n'ai qu'à regarder l'homme, et comment sa pensée est cousue à son corps.

Rien ne m'autorise à penser que jamais le sentiment aille seul et sans pensée, car le mot sentiment ne convient qu'aux émotions sauvées par la pensée ; exemples l'amour, l'ambition, l'avarice. Ici j'abrège, et il le faut bien ; je laisse à deviner, à chercher, à coordonner. Mais toujours est-il qu'il n'est pas téméraire de prendre comme idée directrice qu'il n'y a point du tout une noble et humaine manière de sentir qui soit sans pensée, ni d'autre part une pensée réelle qui ne soit sentiment et même qui ne sauve un sentiment. L'erreur des Bergsoniens (je ne dis pas de Bergson, qui est un homme de nuances et de ressources), c'est d'avoir pris pour cible une intelligence séparée, qui n'est qu'un vain bavardage ; ou, si l'on veut, d'avoir opposé l'invention des idées à la connaissance des idées inventées par d'autres. Et j'essaie de montrer ici qu'on n'a pas réellement une idée tant qu'on ne l'a pas inventée de nouveau, dans une alarme et pour le salut. Que le salut final soit d'esprit et par l'esprit, c'est ce qu'on ne sait pas d'abord, c'est ce que l'on découvre peu à peu ; et c'est ce

mouvement que retrace l'histoire simplifiée des trois religions ; mais ce mouvement se recommence en tout homme et dans chacune de nos pensées. Cela revient à dire, en un abrégé qui ne trompera pas maintenant le lecteur, que si on n'est pas idolâtre, on ne sera pas non plus raisonnable. Je veux dire que la raison ne se sauve pas en se séparant de la religion, mais qu'au contraire elle se perd. Le seul intérêt de la pensée est de donner un sens à la religion, comme l'exemple privilégié de l'éclipse doit le faire entendre. Nous n'avons qu'un mouvement de l'esprit, qui est de l'erreur à la vérité ; mais j'ajoute, en conservant l'erreur, qui se nomme alors l'apparence, et en la sachant toute vraie. Si je ne sais pas que le soleil des astronomes est cette même boule jaune à trois cents pas dans le brouillard, qu'est-ce que je sais, et à quoi bon savoir ?



On n'aime pas, chacun le sait, sans haïr d'abord. Il faut que la première émotion d'esclavage et de révolte se change en libre parti par une meilleure connaissance de l'objet aimé. L'amour le plus simple va de découvertes en découvertes ; ou bien, alors, la haine mûrit ses fruits amers. C'est pourquoi le scandaleux supplicé, comme dit Claudel, le scandaleux juste en croix parle fort. Et, selon notre opinion, tout l'effort des politiques est d'effacer le scandale, comme si le théologien bien pensant explique que ce dieu est en croix parce qu'il l'a bien voulu, et par les péchés de nous misérables, mais non pas par ses propres vertus. Mais ce sont de faibles idées. L'image est au contraire violente, comme est violente l'anecdote du figuier. Et celui qui aime d'abord tout cela sans résistance ignore l'amour. On voit qu'il est très bon de prendre la religion de l'esprit comme un scandale. La rotation de tout le ciel fut un scandale pour Copernic. S'il n'en est pas ainsi pour vous, vous ne comprendrez jamais que la terre tourne.

L'esprit s'endort tous les soirs. Il renonce à gouverner cette machine d'os, de muscles et de nerfs, qui n'est au vrai qu'une colonie d'animaux baignant dans une sorte d'eau marine. C'est de là qu'il se réveillera ; et c'est de ses absurdes rêves qu'il fera des pensées ; oui, chaque matin. Ainsi l'enfance n'a pas été congédiée, quoique quelquefois nous aimions à le croire. Certes, il est beau de faire l'homme ; mais, selon une célèbre parole, il n'est pas beau de faire l'ange. C'est même ridicule ; c'est tout le ridicule. N'est-ce pas vouloir enchaîner pensée à pensée, pendant que le corps va comme il peut ? N'est-ce pas vouloir séparer l'âme et le corps ? Comprenez ici le sens du rire, qui, par une sorte de convulsion pure, et toute bonne, ramène en scène les viscères inférieurs et les forces élémentaires. Le rire est comme une tempête biologique, mais sans autre signification que de nier à son tour cet orgueilleux esprit qui prétend marcher tout seul. Le rire, c'est le chaos des images, le chaos avant la création. Ce n'est pas peu de savoir rire, car le rire est le signe que tout est défait de ces arrangements convenables, qui sont d'hypocrisie, ou d'oubli du corps. L'angélique pensée est mise en morceaux. Et, par le génie de la langue, qui jamais ne trompe, ce travail de totale démolition se nomme encore Esprit. Preuve qu'on peut refaire ; encore mieux, preuve qu'il faut refaire. Et le sommeil est une sorte de rire apaisé, mais qui s'assure encore de lui-même par un déliement total et une parfaite indifférence aux raisons. Nous arrivons à

penser le rêve, et cela n'est pas sans artifice, parce que nous l'interprétons volontiers comme signe d'un autre monde et d'un autre esprit. Ici notre grand objet se montre en raccourci ; car le rêve est un mythe, ou, si l'on veut, une énigme, et nous sommes théologiens du rêve, par exemple si nous posons en règle qu'un chat ou des poissons signifie querelle, et choses de ce genre. C'est exactement idolâtrie ; c'est obéir aux images au lieu d'en faire des pensées.

Le long travail que j'ai décrit à travers les trois degrés de la religion avertit assez qu'on peut tirer des idées justes même des plus aveugles dieux. Mais quoi du rêve ? Ces aveugles dieux du rêve, aveugles et grimaçants, nous gouvernent toujours trop. Encore une fois c'est parce que nous ne voulons point les prendre comme vrais. Et l'on fait grand bruit d'une méthode qui interroge les rêves comme des voleurs qui mentiraient par système. La véritable Clef des Songes est bien au-dessous de ces théologiques pensées. Bien plutôt faudrait-il, au lieu de les éprouver comme fait le juge séparé, retrouver un peu l'esprit des rêves ; et l'on retrouverait quelque chose de grand, qui apparaît dans toutes les affaires, et qui seul surmonte les affaires. Disons que l'esprit des rêves et l'esprit du sommeil tiennent dans le mot des grands hommes, tant de fois cité et attribué : « À demain les affaires. » Mais, pour comprendre tout à fait ce généreux ajournement, il faut savoir que le rêve n'est point d'un autre monde, mais de ce monde. On sait, par de précieuses observations, qu'une lumière, un bruit, une parole, un contact, un froid, une gêne, une fausse position, une toute petite chute, sont ce qui détermine le rêve. Comme en témoigne le fameux rêve de la guillotine observé sur lui-même par Maury. Il rêva de révolution, de terreur, de tribunal, et se réveilla sous le couperet ; il y eut sans doute bien de l'invention dans le souvenir ; mais toujours est-il qu'il se réveilla avec la flèche de son lit qui lui était tombée sur le cou. D'après cette idée, c'est bien toujours le monde, ce monde-ci, qui frappe à la porte ; et il ne cesse de frapper ; seulement il n'est pas reçu (à demain les affaires !) ou, s'il est reçu, il est très distraitement reçu. L'Esprit s'en moque ; l'Esprit est là comme au spectacle. L'Esprit joue à croire et à décroire ; comme si, du fond de son repos voulu, il essayait sa puissance de refus. Je crois assez que le fond des rêves, même terribles, est heureux et même gai ; le comique ne se change en tragédie que lorsque nous interprétons abstraitement les images du rêve. Et cela même est un mythe, je veux dire une autre manière d'interpréter le rêve plus conforme à la santé. Mais que serait donc l'interprétation vraie ? ne pas quitter le rêve, le prendre au corps, savoir ce que c'est, faire l'enquête ; et cela, c'est se réveiller.

J'ai eu un rêve très simple, mais qui fut symbolique pour moi. Je rêvais que l'on criait : « Au feu ! » Je me réveillai, et je connus que l'on criait réellement : « Au feu ! » Mon rêve était vrai, comme tous les rêves ; et sa vérité était en lui, seulement en lui ; je n'avais qu'à le prendre au sérieux, comme je fis après deux ou trois refus. Or c'est ce passage du rêve à la veille, du même rêve à la même veille, qui m'intéresse, parce que cela est penser, et parce que nous n'avons point d'autres pensées réelles que celles-là. Combien, dirions-nous alors, Combien d'hommes prennent la religion comme un rêve, et l'interprètent comme signifiant autre chose que lui-même, d'après une Clef des Songes qui attache à chaque signe un sens abstrait. Or, puisque les religions sont des rêves fixés, des rêves qui tiennent bon, parce que l'art du conteur, du poète, du sculpteur, du peintre, les a pris dans la matière de ce monde, c'est l'occasion de se réveiller, non point de ce rêve, mais dans ce rêve, et de le

comprendre lui ; non pas par des idées étrangères, mais par l'idée même qui est en lui. Et comme la pleine confiance au rêve est une piété envers soi, mais adhérente, celle qui réveille, de même la foi totale au Mythe est la piété véritable, celle qui réveille ; et c'est une confiance en l'homme.



Qu'ai-je voulu montrer ? un peu comment est fait l'homme. Je le trouve dans Homère, non pas tel qu'il fut en ce temps-là, mais tel qu'il est toujours. Aussi je ne prends pas seulement Homère comme un témoin d'un temps révolu ; il n'y a point de temps révolu ; mais plutôt les antiques poèmes font connaître mieux que d'autres l'infrastructure. Si Homère a existé ou non, si Jésus a existé ou non, ce n'est pas ce qui m'intéresse ; que d'autres s'y amusent, s'ils veulent. Mais quelquefois ce travail détourne. Il n'est pas vrai que si l'on découvrait que Jésus a existé et a fait des miracles, la moindre de nos pensées en serait changée. Pilate a-t-il dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Je ne sais s'il l'a dit ; mais il devait le dire ; et tout gouvernant l'a dit et le dira. Le drame de la Passion est une énigme à comprendre, comme Homère, comme Eschyle, comme n'importe quel signe de l'homme.

Seulement, comme Comte l'a remarqué, les signes auxquels il est le plus urgent de s'appliquer sont ceux qui viennent à nous ornés de gloire ; car cette gloire signifie que des multitudes d'hommes se sont reconnus là. Par exemple, j'use volontiers de Platon, comme mon métier m'y invitait. Mais je me garde bien de prendre Platon comme une erreur illustre. Au contraire je cherche dans Platon ce qui est bon à lire encore aujourd'hui ; s'il n'avait pas répondu, je l'aurais laissé, mais j'ai dû d'abord y faire grande attention, ce qui est piété et culte, par cette raison que tant d'autres hommes y ont fait attention. Archives de l'homme, dirais-je. Mais par cela même je me trouve très bien armé contre ceux qui me diraient qu'il faut croire tout ce que Platon dit. Croire, oui, mais en vue de comprendre.

La culture, qui est certainement autre chose que le savoir nu, signifie cette sorte d'enquête sur l'homme, conduite d'après une longue contemplation des œuvres de l'homme, et, encore mieux, par une méthode de retour au commencement, de retour à l'œuvre même, qui n'a peut-être pas encore tout livré, qui dit fortement, quoique obscurément, et surtout qui nous dispose, je dis en notre corps et en notre attitude, de façon que nous pensions avec toutes nos forces. Il n'est pas utile de montrer ici dans le détail comment les grands poètes sont nos révélateurs, par le double témoignage du beau et du vrai. Or chacun reconnaît une poésie dans l'Évangile, comme dans la Bible, comme dans Homère. Et Chateaubriand, qui ne croyait guère, a formé cette grande idée de remettre le christianisme à sa place parmi les grandes œuvres ; et cette place je ne vois point de difficulté à reconnaître que c'est la première. Et j'ai voulu dans ces pages expliquer pourquoi.

Parmi les problèmes humains, il n'en est pas de plus urgent que de comprendre ce que pense l'adversaire, et pourquoi il le pense. Par exemple, chez nous, devant nous, quand un homme va à la messe et à la communion, je veux savoir ce qu'il croit. Et dans beaucoup de cas j'ai deviné que ces actes de culte

étaient fort parents de ce qu'on nomme la culture. Et ce n'est pas la culture qui le fait opposé à la justice et à la charité, s'il l'est. Au contraire, s'il pensait réellement ce qu'il croit, ce serait un homme entier, un ami de l'homme. L'antagonisme, s'il se trouve, n'est pas là ; les causes en sont ailleurs, et presque toujours en cette religion moyenne, que j'ai nommée religion de la puissance, et qui est très vivante en nous tous. L'honneur, par exemple, est un sentiment mélangé, où se trouve déjà la première valeur, la conscience, mais qui, faute de se nourrir de ces hautes idées, redescend promptement au culte de la force humaine ; ici est l'âme de la guerre. Mais j'avoue que le développement de ces idées serait sans fin, et que je suis bien loin de découvrir cet immense paysage.

Revenant à Platon, je veux, pour finir, décrire l'homme comme il l'a fait. Dans un sac, dit-il, nous allons coudre ensemble un sage, un lion et un pourceau. Ou, en d'autres mots, nous dirons que l'homme est tête, poitrine et ventre. La tête est le lieu des combinaisons raisonnables ; et chacun sait que de telles combinaisons ne manquent jamais et ne font rien. Elles ne font rien parce qu'elles restent étrangères au vrai problème, qui est le gouvernement de soi. Si je n'avais à gouverner que ma raison, j'y arriverais sans peine, comme le moindre problème le fait voir. Mais j'ai premièrement à gouverner le ventre, dont les désirs renaissent toujours ; et c'est pourquoi Platon le compare aussi à la fameuse hydre de Lerne, dont on coupait vainement les innombrables têtes. Et, chose moins connue, j'ai aussi à gouverner la poitrine, lieu de la colère et du courage. Celui qui ne voit dans l'homme que les appétits ne comprend pas assez les passions ; notamment il n'explique pas la guerre. Mais je dois me borner. Remarquez seulement que les trois religions se rapportent à ces trois parties de l'homme et qu'ainsi elles se superposent en tout homme, de même qu'en toute société se superposent les intérêts, les colères et la sagesse. Et ce que l'histoire expose comme des moments successifs, la Sociologie le reprend comme des étages de l'actuelle structure, de l'inévitable structure. Mais maintenant j'en ai assez dit. Mes amis, je vous souhaite, comme disait cet ancien, de bonnes images.

1932-1933.

Fin du livre.